

MONSIEUR CORBEAU

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1859

Reproduction et traduction réservées

**MONSIEUR
CORBEAU**

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées

MONSIEUR CORBEAU

— SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'AFRIQUE —

Je faisais partie de la première expédition de Tlemcen, en janvier 1837.

Durant la marche, qui dura cinq jours, je remarquai un individu fort singulier. C'était un petit homme sec et jaune comme du vieux buis. Il était vêtu d'un pantalon noir qui ballottait autour de ses jambes grêles, et d'un habit noir boutonné du haut en bas dont le col montait jusqu'au milieu de la tête, tandis que les basques descendaient presque aux talons. Une cravate noire roulée en corde autour du cou, un petit chapeau à rebords imperceptibles, enfoncé sur les yeux, et des bottes éculées, complétaient l'équipement. De linge, pas trace.

Tout ce que l'on pouvait voir de la figure, c'étaient deux yeux noirs percés en trou de vrille, et un grand diable de nez qui se détachait en avant, comme un tambour-major entête de son peloton. Le chapeau d'une part, de l'autre une épaisse barbe noire, cachaient tout le reste et ne permettaient pas même de reconnaître l'âge de notre bizarre compagnon.

Il avait d'ailleurs le jarret solide et suivait allègrement, sans la moindre apparence de fatigue, la marche de l'avant-garde. Il cheminait isolé, s'écartant dès qu'on faisait mine de l'approcher. Il n'adressait la parole à personne et ne répondait pas à ceux qui la lui adressaient.

Quelque temps qu'il fût, vent, pluie ou soleil, il ne semblait pas s'en apercevoir et ne donnait aucun signe de contentement ou de contrariété. On l'aurait cru tout à fait insensible à l'influence de l'atmosphère, si la nuit il ne se fût rapproché autant que possible des feux du bivouac. Il attendait patiemment que tout le monde se fût installé. Alors il faisait le tour du cercle, prenait la place la moins mauvaise qu'il pouvait trouver, posait son chapeau à terre avec circonspection, tirait un vieux mouchoir à tabac d'une de ses immenses poches, le nouait autour de sa tête, se couchait et s'endormait. Le lendemain, il se levait au premier appel des tambours, remettait son mouchoir dans sa poche, son chapeau sur sa tête, et, sans autre cérémonie, repartait du pied gauche.

Il consacrait la halte du matin à sa toilette, ou plutôt à celle de son fournement : car une ablution superficielle suffisait aux soins de sa

personne, tandis que son costume était l'objet d'un travail compliqué. Il commençait par tirer de ses fameuses poches le mouchoir précité, une brosse, un encrier et une plume. Il se servait du mouchoir pour battre dans tous les sens son chapeau, son habit, son pantalon et ses bottes. Après les avoir bien battus, il les brossait lentement et délicatement, avec des précautions que justifiait, hélas ! trop bien leur prodigieuse vétusté : c'étaient des malades que la moindre brusquerie eût tués. Cette épineuse opération terminée, notre homme trempait sa plume dans son encrier et passait une légère couche d'encre sur les coulures blanches de l'habit et du pantalon. Ensuite il remettait symétriquement ses ustensiles à leur place.

La halte de l'après-midi, il l'employait à dîner, unique et frugal repas. Assis au bord d'un ruisseau ou d'une fontaine, il tirait de ses éternelles poches un petit bâton de chocolat et une croûte de pain qu'il détrempait dans l'eau, et mangeait le tout. Après quoi il prenait, toujours dans le même endroit, une pincée de tabac haché et une feuille de papier de fil, roulait une cigarette et la fumait. Puis tout était dit jusqu'au lendemain.

Ne croyez pas que j'invente ou que je suppose aucun de ces détails. Je les ai observés à plusieurs reprises. Accoutumé à tous les phénomènes de la vie militaire, je ne pouvais m'intéresser au spectacle d'une marche régulière et tranquille. En effet, contre l'habitude, notre corps d'armée ne fut pas inquiété un instant. Pas un burnous ne flottait à l'horizon. Abd-el-Kader, surpris, ralliait ses Arabes en arrière de Tlemcen. De plus, le paysage était monotone et triste. De tous côtés s'étendait à perte de vue une plaine sablonneuse et rougeâtre, à peine mouchetée çà et là d'arbustes rabougris. Rien qui pût frapper mon imagination ou occuper ma pensée. Toute mon attention se concentrait donc sur le seul point qui fit diversion à l'uniformité des êtres et des objets environnants, et je reportais sans cesse les yeux sur le petit homme noir.

Ce n'était pas seulement ma curiosité qu'il excitait, mais aussi ma sympathie, je dirais presque mon enthousiasme. J'admirais cette sobriété pythagoricienne, cette force patiente et calme, cette fierté silencieuse et presque farouche, cette noble indigence qui se suffisait à elle-même, ne demandant et n'acceptant rien. Même en face de la simplicité militaire, je m'étonnais d'une telle simplification de la vie.

Cet accoutrement misérable et ridicule éveillait en moi les sentiments les plus opposés. Je ne pouvais le regarder sans avoir à la fois envie de rire et de pleurer. Une sorte d'attendrissement respectueux se mêlait à ma gaieté.

J'éprouvais à la vue de ce vieil habit noir un peu de cette mélancolie qu'inspirent les ruines. Pauvre habit ! on voyait qu'il aimait son maître et qu'il faisait de vaillants efforts pour ne point l'abandonner. Il était impossible de ne pas lui supposer une âme. Où aurait-il sans cela trouvé la force de résister à un pareil épuisement ? Son existence était un démenti aux lois de la durée. Et ces poches fantastiques qui servaient à la fois de nécessaire, d'armoire, de magasin et de garde-manger !

Quel était cet homme ? Quel motif le poussait à partager les fatigues et les dangers de l'expédition ? Qu'allait-il chercher dans ce pays inconnu, but de notre voyage ?

Ce problème s'était peu à peu emparé de mon esprit oisif et avait fini par devenir une préoccupation inquiétante : je voulus en avoir la solution.

Une fois, pendant la dernière étape, je cherchai à lier conversation avec le mystérieux personnage. Je commençai par m'approcher peu à peu, sans affectation. J'avais pris mes manières les plus séduisantes et mon plus aimable sourire. Peine perdue : je n'obtins pas plus de succès que les autres. A peine eus-je adressé la parole à mon homme qu'il s'éloigna sans répondre un mot, sans daigner seulement me jeter un coup d'œil. Je vis qu'en insistant je n'arriverais qu'à me rendre fâcheux, et je ne voulus ni compromettre mon savoir-vivre dans une nouvelle importunité ni exposer ma dignité à une nouvelle rebuffade. Je me tins donc pour averti et me promis bien de ne pas recommencer l'épreuve.

Cependant cet échec n'avait pas amorti ma curiosité ; loin de là : les passions, grandes ou petites, s'élèvent par l'obstacle, comme les eaux qui montent contre leurs digues.

J'interrogeai des soldats de l'avant-garde. Us n'en savaient guère plus que moi sur le compte du petit homme noir, quoiqu'ils le connussent depuis plus longtemps. Ils l'avaient déjà vu suivre plusieurs expéditions, toujours dans le même équipage et avec les mêmes procédés. D'ailleurs nul renseignement sur les antécédents, nul indice sur les projets de l'étrange camarade, dont personne encore ne connaissait même le son de voix. On en était réduit aux conjectures, et les conjectures ne menaient à rien. Si différentes qu'elles fussent les unes des autres, elles recevaient toutes des faits un égal démenti.

Les uns prenaient le voyageur pour un juif désireux de s'enrichir aux dépens des vainqueurs et des vaincus, en profitant de la détresse de ceux-ci et de l'insouciance de ceux-là. Mais jamais on ne l'avait vu rien acheter, ni

vendre, ni prendre. Les autres prétendaient que c'était un savant chargé par une académie quelconque de faire des recherches en Algérie. Des recherches sur quoi ? C'est ce qu'il eût été difficile de dire, le chercheur ne prenant nulle espèce d'informations à propos de quoi que ce soit, n'échangeant une parole avec âme qui vive, n'ouvrant jamais un livre, ne visitant jamais ni ruine ni monument d'aucun genre. Quelques vieux troupiers, fidèles à cette rancune soupçonneuse qui semble une tradition de l'esprit national, voyaient dans le taciturne étranger un espion de l'Angleterre. Bien sotte eût été l'Angleterre d'envoyer un homme tout exprès pour être témoin des victoires continues et presque certaines à l'avance des troupes françaises. Le fait admis d'ailleurs, on eût difficilement reconnu, au costume et au régime d'un pareil espion, la munificence habituelle de la perfide Albion envers ses agents officiels ou secrets.

Chacune de ces trois suppositions, si mal justifiées du reste, avait en outre contre elle une présomption volontiers décisive. En quelques circonstances critiques, entre autres au passage du Teniah de Mouzaïa, lors de la récente expédition de Mascara, le petit homme noir avait croisé la baïonnette et fait le coup de feu contre les Arabes avec une ; résolution et un aplomb qui ne semblaient convenir ni à un juif, ni à un savant, ni à un espion.

Je laisse de côté vingt autres hypothèses plus bizarres et plus absurdes les unes que les autres, inventées par la sottise, l'extravagance et la superstition ; vingt qualifications biscornues dont on avait à tort et à travers coiffé ce pauvre diable, depuis celle de traître, lestement lancée par un volontaire parisien, ex-habitué des théâtres du boulevard, jusqu'à celle de vampire, sérieusement articulée par un consent bas-breton. On n'était d'accord que sur un point, sur le surnom donné à l'inconnu : on l'appelait à l'unanimité M. Corbeau.

Je dois reconnaître que le surnom était bien trouvé, et je ne pus m'empêcher d'en rire aux éclats lorsque je l'entendis appliquer pour la première fois. La ressemblance était exacte ; et, une fois averti, on ne la pouvait méconnaître. Avec son grand nez courbé en façon de bec, et ses petits yeux qui brillaient d'un éclat sauvage ; avec son ensemble de chapeau, de barbe et d'habillements noirs, dont à quelques pas les nuances se fondaient dans une teinte uniforme ; avec ses vastes basques flottantes qui semblaient de grandes ailes entrouvertes pour le vol ; avec sa démarche

saccadée, son humeur farouche et son apparence de mauvais augure, le petit homme avait tout à fait l'air d'un de ces corbeaux qui suivent les armées, flairant le carnage et toujours prêts à s'abattre sur les champs de bataille pour y dévorer les cadavres.

La vue de Tlemcen apparaissant dans le lointain, et l'idée des événements qui allaient se passer, détournèrent mon attention du sujet qui l'avait jusqu'alors absorbée. Je ne m'occupai plus de M. Corbeau.

Tlemcen est une oasis dans le désert. La ville elle-même, malgré des détails remarquables, n'est guère qu'un amas confus de maisons médiocrement bâties, entrecoupé de rues-étroites et sombres ; et l'aspect n'en a rien de saisissant ni de flatteur. Mais les campagnes, protégées contre le vent du désert par le Djibel-Tierné et le Haniff, qui s'élèvent à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, étalent partout les beautés variées d'une fécondité luxuriante. Riches cultures, vertes prairies, spontanéité généreuse de la végétation, épais ombrages abritant la fraîcheur des eaux qui les arrosent, rien ne manque au contraste de ce délicieux plateau avec l'aride nudité des plaines précédentes ; et mes regards ne se lassaient pas d'admiration.

L'expédition avait pour but de débloquer les Turcs et les Koulouglis, anciens dominateurs du pays, qui, forcés par la chute de la Régence d'opter entre notre domination, et celle d'Abd-el-Kader, s'étaient déclarés pour nous contre lui. Enfermés avec leurs familles dans le Méchouar, citadelle assez forte, ils tenaient en échec depuis plus de cinq ans le pouvoir toujours grandissant de l'émir.

Ils nous reçurent comme des libérateurs et voulurent s'associer à nos opérations ultérieures.

Malgré tous ses efforts pour soulever les tribus voisines et réunir ses contingents, Abd-el-Kader, ne s'étant pas trouvé en force pour nous attendre, avait évacué la ville pendant la nuit précédente, entraînant à sa suite toute la population maure, à laquelle il avait persuadé que les Français se retireraient, comme ils l'avaient fait à Mascara, au bout de quelques jours, et la laisseraient maîtresse de regagner ses foyers après une courte absence.

On ne laissa longtemps ni à Abd-el-Kader sa tranquillité, ni leur illusion à ses adhérents. Le jour même de notre entrée, le maréchal Clausel envoyait à leur poursuite deux brigades, auxquelles s'adjoignirent les Turcs et les Koulouglis, commandés par le vieux Mustapha-Ben-Ismaël, qui devait plus

tard mourir dans nos rangs avec le grade de général et la croix d'honneur, quatre cents auxiliaires Douers et Zmelas sous les ordres de son neveu El-Mezary, et quatre cents cavaliers du désert d'Angad, nouveaux alliés que nous donnait la haine.

J'étais attaché à la division expéditionnaire, qui fit une campagne de quatre jours. Abd-el-Kader, après avoir vu sa cavalerie mise en fuite, son infanterie battue, son camp et ses bagages pris, poursuivi lui-même, l'épée dans les reins, alla chercher, avec cinq ou six de ses principaux officiers, un refuge chez les Beni-Amer. Nous rentrâmes, ramenant deux mille prisonniers, tant hommes que femmes et enfants.

Mais, à peine arrivés, il fallut repartir. Le maréchal se porta avec le gros de l'armée sur la Tafna, dont il voulait descendre et reconnaître le cours jusqu'à la mer, afin d'établir une communication régulière entre l'île de Raschgoun, située à l'embouchure du fleuve, et la ville de Tlemcen, dont il avait résolu l'occupation permanente. Avant de se mettre en route, il avait frappé sur les habitants une contribution de cent cinquante mille francs, destinée à payer les frais d'établissement, laissant par malheur à des agents juifs et maures, pillards pompeusement affublés du titre de financiers, le soin de la perception.

Nous retrouvâmes encore Abd-el-Kader sur notre chemin

La guerre d'Afrique, vous le savez, n'a aucune espèce de rapport avec la guerre d'Europe. La victoire n'y mène qu'à de nouveaux combats. La vie pastorale des Arabes offre de singulières ressources à leurs inclinations belliqueuses. Battus, ils disparaissent avec leurs troupeaux et leurs tentes, pour revenir au premier moment favorable et recommencer la lutte. La masse mobile de nos ennemis s'ouvrait et se refermait sur le passage de nos colonnes, comme la mer sur le sillage d'un navire.

Complètement défait quelques jours auparavant, l'émir se représentait devant nous avec des forces plus imposantes que la première fois. Il n'avait pas même la peine de frapper la terre du pied pour en faire sortir des soldats. Le sang des morts appelait à la vengeance les guerriers survivants, chaque sillon cachait un fusil, chaque buisson fournissait son homme ; les grandes tentes lançaient au combat leurs chevaux de race pure, qui boivent l'air et dévorent l'espace : réunies en tumulte, les tribus n'attendaient plus qu'un signe du Marabout pour faire parler la poudre et courir sus à l'infidèle.

Il fallut combattre et vaincre encore. L'on combattit et l'on vainquit deux fois. Mais nous étions trop peu nombreux pour des triomphes qui ne pouvaient durer qu'en se renouvelant sans cesse. Plus épuisés par les batailles gagnées que nos adversaires par les batailles perdues, nous dûmes renoncer au but même de notre entreprise. La victoire recula devant la défaite.

Un triste spectacle attendait le retour de cette course, vainement laborieuse. L'arrivée de l'armée avait été accueillie par des cris de joie ; sa rentrée fut saluée par un concert de malédictions.

Notre longue absence avait été remplie par d'odieuses exactions. Ces gens de sac et de corde, auxquels une inqualifiable imprudence avait confié l'administration de notre fortune et le gouvernement de notre nouvelle possession, avaient compromis dans les infâmes spéculations de leur avarice le nom sacré de la France et rempli leurs bourses de notre déshonneur.

Nos alliés avaient été traités en ennemis. La prison, la bastonnade, les menaces de mort, tous les moyens avaient été employés pour dépouiller ces malheureux Koulouglis, coupables seulement de s'être fiés à notre parole. Ils avaient été forcés de vendre à vil prix leurs meubles, leurs armes, leurs vêtements, leurs maisons. Des familles entières campaient en plein air. Heureux ceux qui avaient réussi à s'abriter sous quelque appentis de planches mal jointes ! Pour tous, le plus affreux dénûment.

Et, malgré toutes ces misères, malgré toutes ces injustices, malgré tant de résignation d'une part et tant de barbarie de l'autre, on était encore loin d'avoir obtenu le résultat qui avait été le prétexte bien plus que le but de la persécution. Les auteurs du mal n'avaient pas même à mettre en avant cette ignoble théorie de la fin justifiant les moyens qui a servi à couvrir tant de crimes et de lâchetés : leur attentat contre le droit en était resté à sa plus hideuse partie, et le profit n'était pas venu couronner la honte. Quand le maréchal, cédant au cri unanime de la conscience publique, ordonna de laisser respirer les victimes et de cesser les poursuites commencées, le trésor de l'armée avait à peine reçu la moitié de cette contribution qui avait ruiné toute une ville !

Quelques jours furent employés à l'organisation politique et militaire de la province que l'on voulait rattacher définitivement à notre domination. On institua un nouveau bey, on approvisionna le Méchouar, et l'on nomma au commandement de la place, où on laissait un bataillon, mon ami Cavaignac,

qui n'était alors que capitaine, et dont le mérite sera toujours supérieur à sa fortune, quelle qu'elle puisse jamais être.

Le 7 février au matin, l'armée reprit la route d'Oran.

Je marchais cette fois avec l'arrière-garde. L'avant-garde et le centre avaient déjà défilé, et je me préparais à monter à cheval, quand, sur la place de la grande mosquée, où je me trouvais, j'aperçus venir M. Corbeau, que j'avais totalement perdu de vue et de pensée depuis un mois.

Rien n'était changé dans son costume ni dans ses manières. Il s'avavançait avec l'insouciance gravité qui lui était habituelle. Tout à coup, en face de lui, déboucha des arcades du bazar, qu'on appelle la Caserie, un jeune et beau Koulougli, assez richement vêtu et coiffé d'un turban de cachemire rouge.

A peine ces deux hommes se furent-ils regardés, qu'ils tressaillirent et pâlirent tous les deux. M. Corbeau prit un couteau dans sa poche, le Koulougli tira le yatagan passé à sa ceinture, et ils se précipitèrent l'un sur l'autre, sans pousser un cri, sans prononcer une parole. Une seconde après, le Koulougli tomba. Je courus à lui pour le relever. Il était mort, frappé au cœur.

Quant à M. Corbeau, il avait remis son couteau dans sa poche et regardait le cadavre avec une expression de joie qui faisait frémir. Il ne paraissait pas avoir un instant songé à la fuite. Quand on vint l'arrêter, il n'opposa aucune résistance.

— Eh ! eh ! père Corbeau, — lui dit le sergent de planton, un des loustics du bataillon, — nous avons donc passé vautour ? En voilà de l'avancement, farceur !

Le petit homme ne répondit rien et ne fit seulement pas semblant d'entendre. Moi, j'imposai silence au sergent. Je ne voulais pas qu'on insultât au malheur de l'inconnu.

Je ne pouvais me décider à voir en lui un criminel. Le mystère qui enveloppait sa conduite et qu'un instant avait rendu solennel, les circonstances étranges, la marche rapide, le dénouement terrible du drame dont il était le héros, tout me faisait désirer une excuse à sa conduite. Ce n'était pas, je l'avoue, pour la victime, mais pour le meurtrier, qu'étaient mes sympathies. J'avais respecté sa misère, je m'intéressais à son attentat. Las de me perdre en conjectures sur les motifs qui avaient pu l'y pousser, je pris le parti de l'interroger, afin de pouvoir au besoin plaider sa cause. Il ne me répondit pas.

Je ne perdis pas courage.

Informé de ce qui venait de se passer, le maréchal avait ordonné que l'affaire fût sommairement instruite, entendue et jugée, et la sentence exécutée séance tenante. La population n'avait déjà que trop de causes de mécontentement sans qu'on y vînt ajouter un grief plus grave que tous les autres. Jusqu'où ne pouvait pas aller l'exaspération des malheureux Koulouglis, si, après s'être vus tous spoliés sans pitié, ils voyaient encore un des leurs massacré sans vengeance ; si on leur donnait lieu, en un mot, de croire leur vie, comme leur fortune, à la merci du premier venu ? Il fallait donc un exemple, et sur l'heure.

Je sollicitai et j'obtins la faveur, peu recherchée d'ailleurs, comme bien vous pensez, de faire partie du conseil de guerre qui devait juger le petit homme noir.

Le jugement commença sans grande cérémonie. C'était la place même qui servait de salle d'audience. Les juges, rangés en demi-cercle, se tenaient debout, le bras passé dans la bride de leurs chevaux. Le président fit amener le prisonnier, lui notifia l'accusation dont il était l'objet, et lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa défense. Celui-ci répondit tranquillement :

— *No entiendo al francés. Hagan me ustedes fusilar y dejen me tranquilo.* C'est-à-dire : Je ne comprends pas le français. Faites-moi fusiller et laissez-moi tranquille :

Le vœu du pauvre diable aurait probablement été exaucé à l'instant, si par bonheur je n'eusse su l'espagnol. Je proposai mon entremise au tribunal, qui l'accepta avec empressement et me nomma du même coup interprète et rapporteur.

— Allons nous installer là-bas, — dit le chef d'escadron qui remplissait les fonctions de président, — sous cette jolie tonnelle qui fait le coin de la place. Vous pourrez vous y rafraîchir avec nous, tout en confessant ce gaillard-là. Aussitôt qu'il aura fini sa litanie, vous nous ferez un rapport succinct de l'affaire, nous prononcerons la sentence, dont nous laisserons l'exécution à qui de droit, et nous nous mettrons en route après avoir bu le coup de l'étrier.

Il ne faut pas vous scandaliser, ni vous étonner seulement, de cette légèreté de langage et de cette façon cavalière de traiter une affaire aussi grave. L'habitude du danger et de l'imprévu imprime aux mœurs militaires quelque chose de froidement stoïque, et les plus doux caractères y prennent une trempe d'acier. On ne saurait tenir grand compte delà vie d'autrui

quand on fait si bon marché de la sienne. La mort se reçoit et se donne avec la même indifférence.

On alla s'établir sous la tonnelle. Mes collègues s'assirent autour d'une table et se mirent à causer entre eux en fumant et en buvant du grog. Je m'assis à une autre table avec mon prisonnier, que quatre hommes gardaient à vue, et je commençai à l'interroger en espagnol.

— Je vous remercie, — me dit-il, — de la peine que vous prenez de me parler ma langue ; mais je n'ai rien à vous dire.

— Cependant, — répondis-je, — il est impossible que vous n'ayez pas eu quelque raison pour faire ce que vous avez fait.

— Certainement j'avais mes raisons ; mais je ne veux pas les dire.

— Mais vous devez les dire ! — m'écriai-je avec chaleur.

— A quoi bon ? Je n'en serais pas moins fusillé.

— Peut-être. Il peut se trouver telle circonstance qui, en justifiant ou du moins en atténuant l'action que vous avez commise, vous fasse absoudre ou du moins condamner à une peine moindre.

— Ah ! ah ! — dit-il avec un amer sourire, — les galères ? Je connais cela. J'en ai assez,

— Vous avez été aux galères ? — m'écriai-je en reculant de dégoût et d'effroi comme on recule à la vue d'un reptile venimeux.

Un moment toute sympathie s'éteignit dans mon âme. Je ne voyais plus dans cet homme qu'un assassin vulgaire, peut-être un voleur ; et je me reprochai l'intérêt que je lui avais porté et les efforts que je venais de tenter pour le sauver.

Mais bientôt l'instinct de la justice et de la miséricorde reprit le dessus. La voix secrète qui me parlait en faveur de l'inconnu me dit qu'il y avait un rapport étroit entre la condamnation infamante qu'il avouait maintenant et le meurtre qu'il avait accompli tout à l'heure, et que l'une devait être le motif et l'explication de l'autre. Sous l'apparence d'un crime il n'y avait sans doute qu'une vengeance.

Une fois frappé de cette idée, je ressentis un désir plus vif et comme une soif ardente de la vérité. Mais j'interrogeai vainement le prisonnier. Il opposa un silence obstiné aux questions les plus pressantes. Pendant cinq minutes je ne pus tirer de lui d'autres paroles que celles-ci :

— J'ai fait la seule chose que j'eusse envie de faire. Je ne tiens plus à la vie, et je suis prêt à mourir. —

Comme j'insistais de nouveau :

— En voilà assez, — me dit-il avec hauteur, — je vous ai dit que je voulais bien être fusillé, mais non tourmenté. —

Et il se leva pour aller se remettre entre les mains des soldats. Je trouvai dans l'imminence de la crise une heureuse inspiration ; et, arrêtant le prisonnier par le bras, je lui dis vivement :

— Vous voyez que nous sommes obligés de vous juger séance tenante. Eh bien ! si vous êtes un homme de cœur, vous ne laisserez pas des officiers, des gens d'honneur, condamner un accusé sans savoir s'il est innocent ou coupable.

— J'avais trouvé le joint. Mon homme se rassit, après un instant de réflexion, en disant :

— C'est juste. Je n'ai pas le droit de troubler votre conscience. Je parlerai. —

Je poussai un soupir de soulagement. Il garda quelque temps le silence, puis il ajouta :

— Aussi bien, après tout, je n'en suis pas fâché. Ce n'est pas que je croie, en parlant, changer rien à mon sort. Je suis convaincu que je n'en serai pas moins fusillé, et peu m'importe. Mais voilà des années, bien des années, que je n'ai ouvert mon cœur à personne, et cela me fera du bien de le décharger avant de mourir. Je remercie Dieu de m'avoir envoyé, à l'heure dernière, un homme de bien pour confident de mes souffrances. Écoutez-moi donc. Mais auparavant permettez-moi de vous demander un service.

— Parlez.

— C'est de me faire rendre mon tabac et mon papier de fil que l'on m'a enlevés en me fouillant. J'ai tout à fait perdu l'habitude de parler ; et, si je ne fumais pas, j'aurais beaucoup de peine à débrouiller mes idées. —

J'étais trop fumeur moi-même pour m'étonner d'une telle demande et n'y pas obtempérer sur-le-champ. Je fis rendre au prisonnier son tabac et son papier : je demandai du feu, et nous allumâmes, moi un cigare, lui une cigarette.

Certes, à voir en ce moment la tonnelle qui nous abritait, on n'eût pas dit qu'il y avait là des juges et un accusé, mais seulement des amis devisant ensemble après boire,

Le petit homme noir commença son récit de la sorte :

— Je suis Aragonais. Ma famille possède de temps immémorial une petite maison située sur le bord de l'Èbre, près de la ville d'Ixar. Je

l'habitais avec ma mère, qui était veuve, quand éclata la guerre de l'indépendance.

Tous les hommes en état de porter les armes partaient pour la guérilla. J'avais près de vingt ans. C'eût été une honte de regarder les autres faire et de rester tranquille sur le seuil de ma porte. Pas une femme de la province ne m'aurait regardé si je ne fusse pas allé à la montagne ; pas une fille n'aurait voulu danser la jota avec moi. Je dis à ma mère que je voulais aller faire le coup de feu pour le roi Ferdinand.

— C'est bien, — me répondit ma mère. — Prends le fusil de ton père, qui est là pendu à la cheminée, et va avec Dieu.

— Je l'embrassai, et je partis.

Nous fîmes la guerre avec des chances diverses : une cruelle guerre, Monsieur, dans le genre de celle que vous faites avec les Arabes, mais plus triste encore, puisque cela se passait entre chrétiens. On ne faisait quartier d'aucun côté. Tout Espagnol pris était fusillé, tout Français pris était pendu. N'ayant pas beaucoup de poudre, nous étions obligés de faire des économies.

Dans la bande dont je faisais partie, il y avait un fermier de nos voisins, nommé don Pedro Ferrer, que je connaissais et que j'aimais depuis mon enfance. Pour venir à la guérilla, il avait quitté sa jeune femme, qu'il adorait, et son unique enfant, dont il raffolait, un garçon de trois ou quatre ans, appelé Manuel, beau comme un ange, malin comme un démon, gentil comme rien au monde.

Don Pedro Ferrer fut pris dans une reconnaissance. Il demanda pour unique grâce la permission de voir avant de mourir un de ses parents, homme pacifique et tranquille, disait-il, afin de lui confier ses dernières volontés.

L'officier qui commandait le détachement français était un bon diable, ne demandant pas mieux que de rendre service, selon son pouvoir, à ses prisonniers. Il lui était défendu de faire grâce de la vie, mais non de donner des sauf-conduits. Il en donna un, qu'un gamin vint m'apporter avec une lettre de don Pedro, contenant ces mots : « Je voudrais te parler avant de mourir. Viens vite.. »

Je cachai mon fusil dans un trou, et je suivis le gamin les mains dans mes poches. Je trouvai don Pedro assis au milieu d'un cercle de soldats. Il avait les bras liés derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine, l'air abattu. A ma vue, il releva la tête et poussa un cri de joie.

— Sois le bienvenu, José, — me dit-il, — je suis inquiet de ce qui arrivera après ma mort. Si ma femme vient à mourir aussi, Manuel sera orphelin. Si ma femme vit, étant pauvre, elle sera obligée de se remarier ; et je crains que Manuel ne soit malheureux avec un beau-père.

— Meurs tranquille, Pedro, — lui dis-je ; — tant que je vivrai, ton fils aura un père.

— Dieu te bénisse, José ! — me répondit-il. Embrasse-moi et eux pour moi. —

Je lui sautai au cou.

— Assez, — reprit-il au bout d'un instant, — et adieu. —

Puis, s'adressant à l'officier :

— Je suis prêt, — dit-il d'une voix haute et ferme. — Seulement je voudrais mourir libre.

— L'officier le fit délier et placer en face du peloton chargé de l'exécution.

— Merci deux fois, capitaine, — lui dit don Pedro. — Que Dieu vous rende ce que vous avez fait pour moi !

Ensuite il se retourna fièrement vers les soldats qui le couchaient en joue, et s'écria en lançant son chapeau en l'air :

— Vive le roi Ferdinand ! et meurent les Français !

— Vingt balles lui répondirent.

J'étais tombé à genoux et je priais pour le martyr. L'officier français s'approcha de moi, et, me frappant sur l'épaule :

— Ah ça ! mon camarade, — me dit-il, — je crois qu'il serait prudent d'aller faire vos prières plus loin. Pour un homme pacifique et tranquille, vous avez la paume de la main droite un peu noire, et des gens soupçonneux pourraient supposer qu'elle est parfois en contact avec la poudre.

— Ému par la vue du cadavre encore palpitant de mon ami, je ne pus me contenir et je répliquai vivement :

— Ces gens-là ne se tromperaient pas. Quiconque en Espagne, à cette heure, ne met pas de la poudre dans sa main droite et une carabine dans sa main gauche, n'est pas un homme. Faites-moi fusiller comme celui qui repose là, la face baignée dans son sang, si vous ne voulez pas que je le venge.

— A Dieu ne plaise, jeune homme ! — repartit l'officier en souriant. — Ne vous figurez pas que vos compatriotes aient le monopole de l'honneur. Vous êtes venu sous la sauvegarde de ma parole, et vous vous en

retournerez sain et sauf. Seulement faites-moi le plaisir de vous dépêcher. Il pourrait passer ici quelque officier supérieur, qui n'entendrait pas de la même oreille que moi, et qui, ne vous ayant rien promis, ne se ferait aucun scrupule de vous envoyer en paradis. Bon voyage donc, et au plaisir de ne jamais vous revoir !

— Oui, Monsieur, ce fut ainsi qu'il me parla. Car je ne vous comprends vraiment pas, vous autres Français ; rien ne vous empêche de plaisanter ; et je crois, si Dieu le père descendait sur terre, que vous lui ririez au nez.

C'était au reste un brave homme que cet officier. Comme tous les braves gens, il eut du malheur. A quelque temps de là, je vis son corps pendu à un arbre.

Ramené à la prudence par le souvenir de l'engagement solennel que je venais, de contracter, je m'occupai de tenir parole à don Pedro Ferrer. J'écrivis à ma mère ce qui venait de se passer, et je la priai de veiller à ma place, en attendant mon retour, sur la femme et sur l'enfant de mon ami. Un mois après, elle me répondit qu'elle avait fait enterrer convenablement la femme, qui était morte de chagrin, et recueilli l'enfant.

Je continuai à me battre comme je devais. Dieu vint en aide au bon droit, et fit encore une fois triompher David de Goliath. L'air sacré de la patrie double les forces de l'homme qui combat pour elle. Les bergers de l'Espagne abattirent ces géants qui avaient foulé l'Europe sous leurs pieds. L'aigle impériale fut obligée d'ouvrir les serres et de lâcher sa proie. La liberté avait vaincu la gloire.

Conquise par tous, l'indépendance nationale fut la récompense de tous. Chacun se trouva assez payé de ses efforts en se retrouvant Espagnol, et, la besogne faite, retourna à sa condition première : les riches à leur fortune, les pauvres à leur misère, sans regret et sans plainte.

Ceux qui avaient pris goût au métier des armes restèrent au service. Les grades échurent non aux plus dignes, tous l'étaient également, mais aux plus heureux. Le sort m'avait favorisé : je fus nommé lieutenant au régiment de Ferdinand VII.

Mais je m'étais trompé en croyant aimer l'état militaire ; je n'aimais que la guerre. Je m'ennuyai bien vite de traîner un sabre inactif sur le pavé des garnisons. Mon cœur avait besoin de vivre par quelque côté. Privé des violentes émotions du combat, il aspira aux douces jouissances de l'affection. A défaut du camp, il me fallait la famille ; et, dès que je

n'entendis plus gronder le canon des champs de bataille, je rêvai au silence éloquent de la maison paternelle.

L'organisation militaire de l'Espagne est double. Il y a d'une part les troupes royales, qui représentent la force d'action du gouvernement ; de l'autre les troupes provinciales, qui représentent la force de résistance de la nation.

Les troupes royales, qu'elles appartiennent à la garde ou à la ligne, sont placées immédiatement sous la main du pouvoir, qui les fait mouvoir à son gré, les plaçant dans telle garnison qu'il lui plaît, les promenant au besoin d'un bout à l'autre du royaume, les lançant à l'invasion au delà des frontières.

Moins haut placées dans l'échelle hiérarchique, moins bien traitées sous le rapport de la solde, les troupes provinciales trouvent dans leurs privilèges une compensation suffisante à ces désavantages. Le nom de corps francs, qu'elles portent généralement, donne une idée approximative de leur constitution. Elles sont spécialement chargées de garder et de défendre la province à laquelle elles appartiennent, et n'en sortent que dans les grandes crises, aux jours de guerre civile ou étrangère, en cas d'insuffisance des troupes royales. Chaque homme, officier ou soldat, n'a de la sorte à subir que la moitié des charges de la vie militaire, et participe dans une certaine mesure aux bénéfices de la vie civile. Ne se trouvant exposé qu'en de rares occasions et à de longs intervalles à ces déplacements qui rompent tous les liens de l'habitude, il peut, sans inconvénient et sans crainte, s'attacher à ce qui l'entoure et prendre racine dans le sol. Les loisirs ne lui manquent pas pour être propriétaire et mari. Le temps se partage entre la caserne et la maison, et après le tour du fusil vient celui de la bêche.

Du moins c'est ainsi que se passaient les choses de mon temps, du temps où j'étais un homme. Je ne sais presque rien de ce qui a été fait depuis quinze ans. Il me semble cependant avoir entendu dire que la condition des corps francs avait beaucoup changé depuis la révolution, et que la part importante par eux prise dans la guerre contre les carlistes les avait mis sur le même pied que les régiments de ligne. Mais peu importe. Je n'ai à vous parler que de ce qui me regarde.

De mon temps donc, les ambitieux et les amateurs de parades préféraient le service du roi ; les partisans du bonheur modeste et solide, celui de la province. Comme les fous sont partout en majorité, je n'eus pas de peine à échanger mon grade de lieutenant dans la garde royale contre celui de

capitaine au régiment provincial d'Aragon. Je réussis à me faire assigner la ville d'Ixar pour lieu de séjour et de garnison.

J'avais trente ans quand je revins m'établir au pays natal ; je l'avais quitté à vingt. Dix ans d'absence interrompus seulement par de rares congés.

Ah ! Monsieur, je ne peux pas vous dire ma joie en reprenant possession de cette vieille maison où j'étais né, où mon père était mort, où vivait ma mère, où j'espérais vivre et mourir aussi. Je m'agenouillai avant d'entrer et je baisai le seuil. Ma mère m'aperçut, vint à ma rencontre, étendit ses mains ridées sur ma tête et me dit : — Que Dieu te bénisse, José, pour t'être souvenu de ma vieillesse ! Maintenant, je peux mourir tranquille, j'ai mon fils pour me fermer les yeux. — Puis elle me releva et m'embrassa.

A quoi servent les bénédictions ? C'était la seconde fois que j'étais béni de cette façon si solennelle par un cœur fervent et sincère ; autant eût valu que je fusse maudit ! Ce que je dis là, Monsieur, j'ai malheureusement le droit de le dire ; ce n'est pas un blasphème, c'est une vérité.

Mais alors je n'avais pas le cœur ruiné et la vie perdue. Les paroles de ma mère excitèrent en moi un profond attendrissement qui s'épancha en larmes. Pénétré d'une douce émotion, où la tristesse se mêlait délicieusement à la joie, je visitai en détail l'étroit domaine où avait tenu toute l'existence de mes aïeux, saluant le toit vénérable qui dormait sous la mousse, admirant les grands arbres qui inclinaient sur moi leurs ombres amies, écoutant la chanson du ruisseau qui semblait célébrer mon retour.

Il n'y avait rien de changé depuis mon départ, si ce n'est que ma mère avait vieilli et mon fils adoptif grandi. Triste sort de l'homme ! Le temps tourne comme une roue, élevant ceux-ci, précipitant ceux-là ; et le soleil ne se lève pour les uns qu'à la condition de se coucher pour les autres.

Manuel avait quatorze ans, et son adolescence tenait toutes les promesses de son enfance. On voyait revivre à la fois, dans son heureuse physionomie, et la grâce de sa mère et la fierté de son père. Il était aussi intelligent que beau, et faisait l'admiration du pays.

Ma mère l'adorait. Il fallait voir sa mine triomphante lorsque, devant des étrangers, elle s'entendait traiter par lui de grand'maman. L'orphelin s'était habitué à nous regarder comme sa vraie et seule famille.

Le nom auguste et sacré de père qu'il me donnait ne me causa pas moins de joie qu'à ma mère son titre d'aïeule.

Comme elle, je me pris à aimer Manuel d'une affection sans bornes, et je le gâtai comme elle. Nous nous efforcions à qui mieux de flatter ses goûts, de satisfaire ses désirs, de réaliser ses fantaisies : jamais un refus, jamais un reproche ; ses fautes mêmes, nous trouvions moyen de les excuser en les mettant sur le compte de la jeunesse, et ses folies nous paraissaient charmantes.

Parmi les officiers du provincial, il y en avait un avec lequel j'avais fait toute la guerre de l'indépendance. Nous nous étions mutuellement sauvé la vie, et l'on nous appelait au régiment les frères d'armes. Séparés pendant quelque temps par la paix, nous nous étions retrouvés au pays avec un vrai bonheur, et nous avions repris notre ancienne intimité. C'était un homme singulier, ne croyant ni à Dieu ni à diable, méprisant les femmes, se défiant des hommes, se moquant de tout, comme les Français, dont il avait pris les façons : irréprochable du reste, loyal pour tout le monde, excellent pour ses amis et brave comme son sabre. Il se nommait Sanchez.

Sanchez, au rebours de tout le monde, ne pouvait souffrir Manuel et blâmait la vivacité de mon attachement pour lui.

— Élève l'enfant, puisque tu l'as promis au père, et tâche d'en faire un homme ; mais ne te mets pas à en raffoler de la sorte, ou tu auras à te repentir de ton extravagance.

Et, quand je lui demandais la raison de son antipathie pour mon protégé :

— L'instinct, — me répondait-il. — Ce garçon a la souplesse, la grâce et la beauté d'une vipère ; gare aux dents !

— Moi, je méprisais les conseils de Sanchez ; je traitais ses craintes de chimères et ses prophéties de visions. Et pourtant il disait vrai. Mais avais-je tort de ne pas vouloir qu'il eût raison ? Faut-il toujours s'attendre à voir sortir le mal du bien qu'on fait ? Si j'aimais trop Manuel, était-ce à lui de m'en punir ?

Cependant je ne devrais peut-être pas me plaindre de ma destinée. Il ne faut être injuste envers personne, pas même envers la Providence. La Providence m'accorda trois années de bonheur ; et, dans cette longue souffrance qu'on appelle l'existence, trois années de répit doivent compter pour quelque chose. Tout le monde n'a pas une si belle part.

Je savourais les douceurs de cette vie de famille, qui, lorsque nul orage n'en vient troubler la sérénité, réalise le paradis sur la terre. Je descendais en souriant la pente de mes jours, appuyé d'un côté sur ma mère, de l'autre sur mon fils. Enfants et parents, liens chers et sacrés qui rattachent

l'individu à la grande chaîne de l'humanité ; guides bénis du mystérieux voyage, qui mènent le présent du passé à l'avenir ; témoins de la veille et gages du lendemain, qui projettent un rayon consolateur sur les ténèbres du commencement et de la fin, et mettent un ange gardien à chacune des extrémités redoutables : le souvenir à côté du berceau, l'espérance au-dessus de la tombe.

Mais le moment était venu où j'allais perdre une à une et pour toujours ces joies que je comprenais si bien, que je ressentais si profondément. Ma mère mourut. Je ne vous dirai pas ma douleur. Vous la devinez, vous la connaissez peut-être.

Pendant une année entière, je pleurai ; puis, rassasiés de larmes, mes yeux se détournèrent d'un passé irréparable, et se levèrent peu à peu vers l'avenir pour y chercher une consolation.

L'affection était une nécessité de ma vie, et je devais, sous peine de mort, combler le vide affreux qui s'était opéré dans mon âme. Qui faire succéder à la mère, si ce n'est la femme ? Les émotions de l'amour viennent couvrir les regrets de la piété filiale, comme les fruits de l'été remplacent les fleurs tombées du printemps.

Il y avait dans les environs une jeune fille charmante, appelée Carmen. Elle était orpheline et vivait chez de dignes bourgeois qui l'avaient recueillie dès son plus bas âge et élevée avec leurs enfants. C'était l'insouciance et la gaieté mêmes. Heureuse jusqu'alors, elle riait et chantait toujours, sans souci de l'avenir.

Et pourtant l'avenir était menaçant. Sans famille et sans fortune, la pauvre enfant devait tout perdre à la mort de ses protecteurs. Les filles de la maison, moins jolies et moins aimables, la jalousaient et l'eussent vue avec plaisir réduite, sinon à la misère, du moins à une condition inférieure. Il ne lui restait en perspective que le célibat et la pauvreté, ou l'espérance, pire encore pour une demoiselle bien élevée, d'épouser un homme sans éducation.

J'avais un goût naturel pour les abandonnés. Cette secrète sympathie qui m'attirait vers le malheur était moins désintéressée, du reste, que vous ne le pourriez supposer. J'éprouvais le besoin d'être aimé, comme j'aimais moi-même, exclusivement ; et je voulais qu'une tendresse sans partage vînt payer un dévouement sans bornes. Il me semblait qu'ouvrir les bras à ces enfants déshérités du sort, c'était m'assurer d'inaltérables attachements. O naïveté ! ô folie ! L'affection n'a rien à voir avec la reconnaissance. La

reconnaissance ! pour la plupart des gens, ce n'est pas un lien, c'est une chaîne.

Un dimanche, avant la messe, j'allai trouver Carmen, et je lui demandai si elle voulait venir prendre dans ma maison la place de ma mère. Elle répondit qu'elle voulait bien, et mit sa main dans la mienne. Nous nous en allâmes à la messe, bras dessus, bras dessous. De ce moment, nous étions fiancés.

Toutes les jeunes filles du pays envièrent Carmen. Ce n'est pas que je fusse jeune ni beau ; mais je passais pour un honnête homme et un brave militaire. De plus, mon grade faisait de moi un personnage ; et, dans cette pauvre province, mon modeste patrimoine constituait une fortune.

Dès que j'eus reconduit Carmen dans sa famille adoptive, je courus faire part à Sanchez de mon prochain mariage. Il fronça les sourcils et se promena quelque temps en silence. Puis, s'arrêtant tout à coup devant moi :

— As-tu donné ta parole ? — me dit-il vivement.

— Oui, — répondis-je.

— Tant pis.

— Pourquoi ? —

Il se tut de nouveau et ne tint nul compte de mes questions réitérées. Enfin, impatienté de mes importunités :

— Tu veux savoir pourquoi j'ai dit : Tant pis ! Parce qu'il n'y a plus à reculer, pardieu !

— Eh bien ?

— Eh bien ! un homme marié est un homme perdu.

— Allons donc !

— C'est comme je te le dis : ta femme te trompera.

— Tu te défies de tout le monde.

— Dis donc que je devine tout le monde : ta femme te trompera, et tu la tueras ; ce n'est pas gai.

— Tais-toi, mon pauvre Sanchez, — lui dis-je en souriant de pitié. — L'isolement t'aigrit le caractère et t'assombrit l'imagination : tu vois des malheurs partout, parce que tu ne connais pas le bonheur. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être mari, tu ne sais pas ce que c'est que d'être père !

— Dieu merci ! — s'écria-t-il d'un air ironique, — et j'espère bien ne jamais le savoir. Je n'ai envie ni de porter dans mon âge mûr les cornes du ridicule, ni de traîner dans ma vieillesse la besace de la misère. Une femme, c'est le parjure ; un enfant, c'est l'ingratitude. Écoute-moi, et finissons-en.

Puisque tu as promis d'épouser la Carmencita, épouse-la ; mais alors envoie Manuel aux colonies ou à l'armée. Tu vas encore me demander pourquoi. Je vais te le dire. De deux choses l'une : ou les jeunes gens se conviendront, ou ils ne se conviendront pas. Dans un cas, ils se feront la guerre ; dans

l'autre, ils se feront des tendresses. Ennemis ou amants, ils ne peuvent pas être autre chose. Des deux manières, ta vie deviendra un enfer. Ainsi, crois-moi : il faut choisir ; et, puisque tu prends la jeune femme, éloigne le jeune homme. — Je me levai furieux, et je dis à Sanchez :

— Dieu me garde de faire une chose pareille ! Je ne sais pas me défier de ceux que j'aime. Si tu me parles encore de la sorte, nous nous brouillerons.

— Tant pis pour toi ! — me répondit-il en me tournant le dos.

Malgré la hauteur de mes paroles et mon air d'assurance, je m'en allai un peu inquiet : non que je crusse Manuel capable d'une trahison, et surtout d'une trahison pareille ; mais je craignais qu'il ne vît de mauvais œil l'arrivée de Carmen dans la maison et ne devînt jaloux d'elle. Je résolus de le sonder à l'instant.

— Fils de mon âme, — lui dis-je, — j'ai voulu te donner, à la place de l'aïeule que tu as perdue, une mère ou plutôt une sœur.

— Tu vas te marier, père ? — dit-il en m'interrogeant du regard, mais sans manifester aucune surprise.

— Oui, — répliquai-je. — Cela te plaît-il ?

— Si cela te plaît, cela me plaît aussi.

— C'est bien. Et tu aimeras ma femme ?

— Je tâcherai.

— Tu peux répondre tout de suite oui ou non.

— Je la connais ?

— C'est Carmen.

— Carmen est une bonne fille. Je l'aimerai.

— Merci, mon enfant, — m'écriai-je en sautant au cou de Manuel, — je compte sur ta parole. —

J'avais raison d'y compter. Il aima Carmen en effet.'

Mes inquiétudes une fois calmées de ce côté, je me mariaï sans arrière-pensée. Pendant six mois, tout alla le mieux du monde. Comme vous pensez, j'adorais ma femme et ne m'occupais que de son bonheur, qui contenait le mien.

Enchantée de ne plus devoir qu'à l'amour ce qu'elle avait dû accepter de la charité, fière d'avoir échangé l'esclavage pour la liberté et de commander

après avoir si longtemps obéi, la pauvre orpheline avait pris en passion sa nouvelle famille et cette maison dont elle se voyait la maîtresse. Elle riait et chantait de plus belle et répandait sa joie en éclats triomphants.

Manuel ne le cédait à Carmen ni en gaieté, ni en pétulance. A eux deux ils remplissaient de bruit et d'animation cette demeure naguère si taciturne et si triste. La vieille maison semblait rajeunir pour plaire à ses jeunes hôtes. Les gens du voisinage, quand ils avaient du chagrin, venaient passer une heure avec eux, et s'en retournaient contents.

Et les jours de fête donc ! quelle joie pour moi de les conduire aux taureaux ou à la danse ! Comme j'étais fier quand je les voyais, rayonnants de beauté et de plaisir, vêtus de leurs plus splendides habits, s'avancer ensemble au milieu des assemblées et concentrer sur eux tous les regards !

Il n'y avait pas dans la province un couple pareil pour danser la cachucha ou le zapateo. On faisait cercle pour les voir. Sveltes, légers et pimpants, pleins de force et de grâce, alliant la langueur onduleuse des couleuvres à la fougue bondissante des chevreux ; tantôt penchés l'un vers l'autre d'un air provocant et railleur, tantôt renversés en arrière, la paupière demi-close et le regard noyé, tantôt se redressant avec fierté, la tête haute, les narines gonflées, la figure illuminée d'un sourire superbe ; puis tout à coup tournant l'un autour de l'autre avec la rapidité d'une fronde, et comme pris de vertige, s'encourageant sans cesse eux-mêmes par l'infatigable roulement de leurs castagnettes, ils épuisaient les merveilles de l'art national et l'admiration des spectateurs.

Moi, je les accompagnais sur la guitare, en promenant autour de moi des regards de triomphe. Parfois un frémissement d'enthousiasme courant dans l'assemblée me faisait tressaillir jusqu'au fond du cœur. J'étais obligé de m'arrêter, tant mon émotion était vive. Pour eux, ils continuaient avec la même ardeur et le même aplomb, comme s'ils eussent obéi à une musique intérieure. Quand ils avaient fini, tandis que, haletants et enivrés, ils regagnaient leur place au milieu des bravos et des trépignements, moi j'allais me cacher dans un coin, pour pleurer à mon aise. Oh ! les bonnes larmes, Monsieur ! Ces jeunes gens, c'étaient mon amour, mon bonheur et mon orgueil !

Je riais dans ma barbe des sinistres prédictions de Sanchez, et je ne pouvais m'empêcher de le narguer un peu de temps en temps. Je me vengeais de la peur qu'il avait voulu me faire. Le brave garçon recevait à merveille mes plaisanteries et se contentait de me répondre :

— Tant mieux pour tout le monde si je me suis trompé. Mais ne te hâte pas trop de chanter victoire. La vie est longue et le diable est fin.

— Mon sort devait bientôt changer en effet.

Il y avait environ un an que j'étais marié. Nous étions au milieu de 1823. Le sang des martyrs politiques avait arrosé une terre généreuse et porté ses fruits. La constitution, proclamée par la nation presque entière, avait triomphé des résistances du parti apostolique et reçu les serments du roi Ferdinand VII.

Mais la parole des parjures n'est qu'un vain bruit, et la tyrannie trouve toujours des complices. Par une étrange et fatale anomalie, la France, qui s'est imposé la glorieuse mission d'installer la liberté dans le monde, devait apporter par deux fois la servitude à l'Espagne. Jalouse apparemment de faire partager, aux gouvernements voisins la honte de son origine, la Restauration voulut nous infliger aussi l'intervention des baïonnettes étrangères.

L'honneur de l'Espagne était en danger, comme naguère sa nationalité. Comme naguère, ceux qui aimaient la patrie devaient courir aux armes. Les officiers du provincial d'Aragon se réunirent et déclarèrent qu'il fallait marcher à l'ennemi.

En sortant du conseil, Sanchez m'aborda.

— Viendras-tu avec nous ? — me dit-il.

— Je le crois — répondis-je.

— Et ta femme ?

— Je l'ai épousée pour qu'elle fût plutôt la veuve d'un homme d'honneur que la femme d'un lâche.

— C'est bien. Mais alors veux-tu me permettre un conseil ?

— Lequel ?

— Emmène Manuel.

— Écoute, Sanchez, — lui dis-je d'une voix étouffée par la colère. — Tu es mon meilleur ami. Tu m'as sauvé la vie. Eh bien ! si tu oses encore manifester devant moi ces odieux soupçons, nous nous couperons la gorge, fût-ce en face des Français.

— A Dieu ne plaise ! — me répondit-il avec son sang-froid accoutumé.

— Les gens sages ne doivent pas s'exposer à la fureur des fous. Je vois qu'il est dangereux de toucher à ta monomanie. Je n'y toucherai plus.

Il s'éloigna. Je regrettai mon emportement. Je craignais d'avoir blessé mon frère d'armes. Je le rappelai et lui tendis la main. Il me la serra

cordialement.

— Tu ne m'en veux pas, — lui demandai-je tout honteux.

— Tu me passerais ton sabre au travers du corps, — me répondit-il, — que je ne t'en voudrais pas. Seulement, si avant de mourir je pouvais prononcer une parole, je me permettrais de te dire que tu as fait une bêtise, parce qu'en effet tu te serais privé de ta meilleure affection.

Nous nous séparâmes pour aller faire nos préparatifs de départ.

J'étais naturellement confiant ; je ne savais pas plus soupçonner que commettre une mauvaise action. J'avais dans la loyauté de Manuel et dans la tendresse de Carmen une foi absolue. Mais le cœur de l'homme s'agite, comme les feuilles, au moindre vent. Cette défiance acharnée de Sanchez finissait par me troubler, en dépit de mes efforts.

Ému sans doute par l'approche toujours redoutable des grandes crises, je me laissai aller peu à peu à des pressentiments sinistres, et je rentrai chez moi plein d'une vague inquiétude. Pour la première fois peut-être, j'abordai ma femme et mon fils avec un visage préoccupé ; tous deux remarquèrent l'absence de mon sourire de bienvenue.

— Qu'as-tu, ami ? — dit Carmen en me jetant ses bras autour du cou.

— Qu'as-tu, père ? — dit Manuel en me saisissant la main.

— Le régiment entre en campagne demain, — répondis-je en fixant sur eux un regard scrutateur.

— Et tu pars ? — me demandèrent-ils à la fois.

— Oui, — répondis-je sans les quitter des yeux. —

Carmen se mit à pleurer. Je l'avoue, ses larmes me firent plaisir ; j'étais rassuré sur son compte.

— Eh ! ne pars donc pas, — dit Manuel avec sa brusquerie d'enfant gâté.

— Il le faut, — répliquai-je : — l'honneur l'ordonne.

— Et nous, — continua-t-il avec l'accent de la tendresse, — tu vas donc nous abandonner ? — Veux-tu venir avec moi ? — lui demandai-je sérieusement.

— Je veux bien, — répondit-il sans hésiter. J'eus honte de mes doutes.

— Tu es un brave garçon, — dis-je à Manuel en l'embrassant ; mais je ne veux pas que lu me suives. C'est assez d'un soldat par famille. A chacun son devoir : pendant que je défendrai le pays, toi, tu dois garder la maison. Il faut un protecteur à ma femme. A qui la confierai-je, si ce n'est à mon fils ?

— Sois tranquille ; je défendrai bien Carmen. — J'étais rassuré de toutes les manières. Je passai

une soirée délicieuse, malgré sa tristesse. Nous parlâmes de notre passé si heureux, de l'avenir qui devait l'être davantage ; nous échangeâmes de tendres paroles et des caresses plus tendres encore. L'approche de la séparation rend plus charmants et plus chers les liens de l'affection ; on apprécie mieux les biens que l'on va perdre. Oh ! j'eus raison de savourer mon bonheur.

Le lendemain, le régiment se mit en marche. En défilant devant la maison, je vis Carmen et Manuel qui m'attendaient, debout sur le seuil de la porte, pour me dire encore une fois adieu de la voix et du geste. Je leur répondis par un signe de baiser ; puis je continuai ma route. Arrivé au bout du chemin, je me retournai une dernière fois, et je vis deux mouchoirs blancs qui s'agitaient à la fenêtre.

Nous arrivâmes à la frontière, et la guerre commença.

Je m'imaginais que le premier coup de canon tiré sur les bords de la Bidassoa irait retentir jusqu'au détroit de Gibraltar et réveiller les échos endormis de la gloire nationale. Je croyais voir l'Espagne, atteinte d'une secousse électrique, s'agiter jusque dans ses dernières profondeurs, éclater à la fois de toutes parts et répandre en torrents d'enthousiasme les ardeurs de son patriotisme.

Mais, hélas ! le volcan épuisé essaya vainement une éruption, et ne lança que des cendres au lieu de lave. Une minorité noblement extravagante crut seule à la vitalité du pays et tenta l'entreprise impossible du salut. La masse du troupeau souleva la tête, promena sur les événements un regard indolent et stupide et retomba dans la lâcheté de son repos.

L'héroïsme est sans doute un excès dont les hommes ont besoin de se reposer longtemps ; 1823, au lieu d'être la continuation de 1808, en fut le démenti. Il semble que les peuples ne défendent avec tant d'acharnement dans leur nationalité que le droit d'avoir une tyrannie indigène. Ils se figurent avoir assez fait en maintenant sur le sol de la patrie l'antique drapeau de leur servitude.

L'indépendance avait vu les martyrs se disputer en foule l'honneur de tomber pour sa cause : la liberté manqua de soldats. L'armée royaliste traversa triomphalement ces défilés où avaient succombé les cohortes impériales. Oh ! ils durent, ces vétérans de la gloire, tressaillir d'indignation

au fond de leur tombe en voyant leurs vainqueurs se courber en vaincus devant les conscrits de la réaction !

Mon cœur saigna de la blessure faite à l'Espagne. Je voulus m'ensevelir sous les ruines de la liberté et protester par le sacrifice de ma vie contre l'apathie universelle. Je proposai à mes compagnons de recommencer en guérilleros la lutte que nous ne pouvions plus soutenir en soldats, et de nous faire tuer jusqu'au dernier pour la constitution.

Sanchez combattit mon projet. Sa bravoure reconnue et l'énergie qu'il avait montrée dans le courant de cette malheureuse campagne ne permettaient pas de suppositions injurieuses, et laissaient à ses conseils toute l'autorité du désintéressement.

— A quoi bon nous faire écraser ? — dit-il. — Si notre sang versé devait féconder l'avenir et régénérer le pays, je ne serais pas le dernier à donner le mien. Je me soucie, pardieu ! bien de ma vie ! Mais je n'aime pas à faire des sottises, et les marchés de dupe sont peu de mon goût. Si l'Espagne a dit son dernier mot, si nos compatriotes doivent éternellement croupir dans leur abâtardissement d'aujourd'hui, ce sont des canailles qui ne méritent pas le sacrifice d'un fétu de paille. Mais si, comme je l'espère et je le crois, ils gardent encore des cœurs d'hommes sous leur livrée d'esclaves, si l'Espagne en appelle à l'avenir de sa présente déchéance, alors notre devoir est de conserver à la bonne cause les plus fermes de ses défenseurs. Le désespoir est toujours une folie. En ce moment, il serait un crime. Notre mort ne servirait que nos ennemis. Vivons donc et attendons l'heure. Si l'heure ne vient pas, si notre vie reste inutile, tant pis pour ceux qui n'auront pas su profiter de notre dévouement ! Sinon, tant mieux pour tout le monde !

On se rendit à ses sages avis. Entraîné par l'exemple, je crus Sanchez cette fois, la-seule où j'aurais dû ne pas le croire. O Pedro Ferrer ! heureux ami ! moissonné au printemps de ta vie, dans la fleur de tes illusions, dans toute la verdeur de ton enthousiasme ! combien ta mort fut plus belle que ma vie ! que le regret est doux auprès de la haine !

Du moment où il fut décidé qu'on ne se battrait plus, toutes mes pensées se reportèrent vers ma maison, vers cette bonne et vieille maison où le bonheur, jusqu'alors fidèle, n'avait changé pour moi que de forme, où les souvenirs donnaient la main aux espérances. J'avais hâte d'embrasser ma femme et mon fils ; j'avais besoin d'aller pleurer sur le tombeau de ma mère. J'espérais oublier dans la douce intimité de la famille les maux de la

patrie ; je voulais jeter sur le deuil du citoyen le voile des affections domestiques.

Je ne pus me décider à attendre le retour du régiment. La longueur des étapes décourageait mon impatience. La poste pouvait seule me faire voyager nuit et jour et m'abrégait les distances de moitié. Je résolus de la prendre.

Je proposai à Sanchez de m'accompagner. Il accepta, et nous partîmes, emportant avec nous la caisse du régiment, dont j'étais le trésorier. Elle contenait une forte somme, produit des économies faites pendant la guerre. Je devais employer les jours d'avance que j'allais gagner à dresser le compte de chaque homme, afin qu'il pût en arrivant toucher la somme qui lui revenait. Sanchez et moi nous étions bien armés, et ne craignions pas les voleurs, contre lesquels l'uniforme est déjà une sauvegarde.

Nous voyageâmes rapidement et sans nous arrêter. Trente heures après notre départ, nous étions sur les bords de l'Èbre, près d'Ixar.

J'étais tellement familier avec les localités, que je m'y serais reconnu au milieu des plus profondes ténèbres. Or, la nuit était pure et claire, de sorte que je distinguais à une assez grande distance tous les détails du paysage. Au tournant de la route qui suit les sinuosités du fleuve, je jetai les yeux sur l'autre rive, vers l'endroit où se trouvait ma maison. Une lumière, dont le reflet courut vers moi en serpentant dans les plis de l'eau, brillait à la fenêtre de Carmen.

— Tiens ! — dis-je à Sanchez, — regarde.

— Quoi ? — me demanda-t-il d'un ton brusque en se réveillant.

— Carmen veille encore.

— Eh bien ?

— Elle m'attend peut-être.

— Comment veux-tu qu'elle t'attende ? tu ne lui as pas annoncé ton arrivée. Et, à ce propos, je te répète que tu as fait une sottise. Un mari ne doit jamais rentrer chez lui à l'improviste.

— Si tu n'étais pas insensé, — lui répondis-je, — tu serais cruel, Sanchez.

Et je me rejetai avec humeur dans le fond de là voiture.

— Pardon, mon vieux José, — s'écria cet excellent homme en me serrant la main, pardon ! Je t'ai fait de la peine. Je ne sais pas ce que je dis. Mais c'est ta faute aussi. Tu sais que rien n'est grognon comme un homme

réveillé en sursaut. Pourquoi diable ne m'as-tu pas laissé dormir jusqu'au relais ?

Nous entrâmes dans la ville et descendîmes bientôt après à la poste. Le maître nous connaissait ; il vint nous saluer et nous demander les nouvelles.

— Adressez-vous au capitaine Sanchez, — lui répondis-je ; — il est garçon et a le temps de flâner. Pour moi, je suis pressé de revoir ma femme et mon fils.

— Don Manuel ? reprit-il avec un sourire singulier. — Ah ! ah ! vous le trouverez un peu changé.

— Comment cela ? — m'écriai-je avec inquiétude. — A-t-il été malade ?

— Oh que non pas ! — continua l'homme avec son air moitié narquois, moitié mystérieux ; — non, il ne m'a pas paru malade. Bien au contraire, c'est un jeune homme d'un fier tempérament.

— Mais que voulez-vous dire enfin, demandai-je impatienté.

— Que votre grâce ne se fâche pas, — répondit-il avec son inaltérable sang-froid. — Je veux dire simplement que le jeune seigneur s'est dégourdi et développé depuis votre départ. Ah dame ! il y a bien huit mois de cela ; et huit mois, à dix-huit ans, cela compte. Le jeune et honoré seigneur a mis le temps à profit.

— Qu'a-t-il donc fait ? — dis-je avec inquiétude.

— Oh ! rien de mal, rien d'extraordinaire, en somme. Il a appris à vider lestement les bouteilles et à filer une carte avec dextérité. On dit même qu'il manie le couteau d'une façon tout à fait distinguée.

— Il s'est battu ? — m'écriai-je avec terreur.

— Une fois seulement, pour une affaire de jeu.

— A-t-il été blessé ?

— Non, il a blessé ; mais il n'y a rien de grave, pas de vengeance à craindre.

— A la bonne heure ! En tout cas, annoncez que je suis revenu, et dites que ceux qui toucheraient à mon fils auraient-affaire à moi. N'y a-t-il rien de plus ?

— Rien de plus. Don Manuel est un charmant cavalier, de fière tournure, et toutes les femmes en raffolent.

— Tu l'entends ? — dis-je en me retournant vers Sanchez. — Son éloge est dans toutes les bouches.

— Joli éloge ! — répondit-il, — et tu n'es pas difficile si tu t'en contentes. Pour moi, je vois que le drôle est en train de réaliser l'horoscope

que je lui ai tiré. Le voilà déjà ivrogne, joueur, libertin, querelleur. Cela promet.

— Parbleu, — répliquai-je, — ne vas-tu pas condamner ce pauvre garçon à mort pour quelques fredaines de jeunesse ? Générosité de sang, rien autre chose. La bonté du cheval se juge à la fougue de ses débuts. Crois-tu donc qu'à vingt ans, toi et moi, nous valions mieux que Manuel ? Tiens ! au bout du compte, ce que tu en dis, c'est par envie. Tu es désespéré de n'avoir plus de passions, et tu ne pardonnes point aux autres d'en avoir. Voilà le fait. Maintenant, bonsoir.

Il était dans nos habitudes, à Sanchez et à moi, de nous disputer toujours sans nous fâcher jamais.

— Comment, bonsoir ? — me dit-il ; — tu t'en vas chez toi ?

— Mais assurément ; où veux-tu que j'aïlle ?

— Chez moi. Il est minuit. Le chemin de ta maison est trop étroit pour le passage d'une voiture ; tu seras obligé de te rendre à pied ou à cheval.

— Eh bien ?

— Tu peux être attaqué.

— Il n'y a pas de voleurs dans le pays. D'ailleurs, s'il s'en trouve, tu ne supposes pas qu'ils me fassent peur.

— Non, sans doute. Mais la caisse ?

— Comme je sais qu'on ne l'aura pas sans avoir ma vie, je ne m'en inquiète pas.

— Tout cela est bel et bon. Pourtant il vaut mieux être prudent. Je t'en prie, passe la nuit chez moi.

— A Dieu ne plaise que je m'arrête à une demi-lieue de ma maison, après avoir fait soixante lieues pour y revenir !

— Eh bien ! puisque tu t'entêtes à t'en aller, laisse-moi t'accompagner.

— Point du tout. Tu as besoin de repos comme moi. On ne nous attend point, et peut-être serait-on embarrassé pour te recevoir comme il convient. Je ne veux déranger ni toi ni personne. Va te coucher de ton côté, pendant que j'y vais du mien. Demain, viens dîner avec moi. Nous boirons ensemble le vin du retour.

— Tu veux absolument que je le quitte ? — Je l'exige.

— Adieu donc !

— Bonsoir.

Sanchez me serra la main avec émotion et s'éloigna lentement, espérant sans doute que je le rappellerais.

Les raisons qu'il m'avait données pour me retenir n'étaient que des prétextes. La boutade de son réveil était la véritable expression de sa pensée. Ce qu'il craignait au fond pour moi, c'était l'effet d'un retour imprévu et le spectacle de quelque trahison domestique.

J'ai compris cela plus tard.

Je chargeai la caisse sur un mulet, j'allumai une lanterne, je mis mes armes en état, et je partis. Nul accident en route. En arrivant devant la maison, je trouvai tout silencieux et tranquille. La fenêtre, tout à l'heure illuminée, était rentrée dans l'ombre. Carmen dormait sans doute. Quel bonheur de la réveiller par un baiser !

J'éprouvais pour ma modeste demeure une affection presque superstitieuse. En partant pour la dernière expédition, j'avais emporté, à l'insu de tout le monde, une des deux clefs d'entrée, comme un souvenir, et aussi, le dirai-je ? comme un talisman. Il me semblait qu'elle me porterait bonheur dans les batailles, et me ramènerait sain et sauf dans notre commun asile. Je n'avais voulu mettre personne dans le secret de ma pieuse faiblesse. J'aurais craint de la voir railler par quelqu'un et d'en vouloir au railleur.

Après avoir conduit le mulet à l'écurie, je vins à la porte de la maison, et mis la clef dans la serrure. Je restai quelque temps sans pouvoir l'ouvrir : mes mains tremblaient de joie. Enfin j'entrai.

Je respirais à peine. Je fus obligé de m'arrêter dans l'antichambre et de déposer la caisse dont je m'étais chargé. Je me mis à monter l'escalier à pas de loup.

En passant devant la chambre de Manuel, je prêtai l'oreille. Je n'entendis aucun bruit. Je pensai qu'il dormait et voulus le laisser dormir. Je pouvais lui laisser le repos de sa nuit, sûr de lui donner le lendemain le bonheur de sa journée.

Je continuai à marcher avec précaution et j'arrivai en silence à la chambre de Carmen. Je soulevai doucement le loquet, je fis glisser la porte sur ses gonds, je m'avançai vers le lit, et je dirigeai la lumière de ma lanterne du côté de la tête pour voir un instant dormir ma bien-aimée.

Vous devinez ce que j'ai à vous dire, Monsieur : Manuel et Carmen reposaient dans les bras l'un de l'autre.

Je reculai en poussant un cri terrible. Les deux amants se réveillèrent à la fois. Carmen cacha en pâlisant sa tête dans le sein de Manuel. Manuel, en se retournant, avait rencontré mon regard. Nous restâmes ainsi une minute,

un siècle, nous contemplant l'un l'autre, fascinés l'un par l'autre, sans faire un mouvement, sans, dire un mot. Si j'eusse parlé, j'aurais tout dit ; s'il eût bougé, j'aurais tout fait.

Heureusement j'eus le temps de me reconnaître. Je sentis qu'il fallait m'arracher à la vue du crime, si je voulais résister aux tentations de la vengeance. Il ne fallait pas livrer la dignité de mon malheur aux instincts d'un emportement brutal. Si je devais frapper les coupables, c'était la justice qui devait guider mon bras, et non la colère. L'offensé disparut pour faire place au juge. Je sortis brusquement de cette chambre, désormais maudite, et j'allai m'enfermer dans la mienne,

Longtemps je m'agitai au hasard, marchant à grands pas, puis m'arrêtant tout à coup, puis tournant autour des murs, comme une bête féroce dans sa cage. La douleur, l'étonnement, l'indignation, la fureur, tout ce que les sentiments humains ont de déchirant et de terrible se déchaînait au fond de mon cœur ; et, dans mes mouvements désordonnés, je ne faisais qu'obéir à l'impulsion d'une tempête intérieure.

Cependant, je me calmai peu à peu. Le nuage de sang qui courait devant mes yeux finit par se dissiper et disparaître. Aux rêves de destruction et de massacre succédèrent des pensées moins violentes, sans être moins sombres. Je songeai moins à l'outrage et plus au malheur. L'irritation de mon orgueil se détendit sous l'influence amollissante de la tristesse. A force de considérer mon mal et de sonder mes blessures, j'arrivai à m'attendrir sur moi-même, et je me mis à pleurer amèrement.

Oui, Monsieur, je pleurai. Tout homme, tout soldat que j'étais, je ne pus résister à l'émotion du bonheur perdu. Patrie et famille, amour et enthousiasme, tout me manquait à la fois. La perspective d'un isolement éternel me faisait frissonner d'épouvante, et mon cœur se fondit à la vue de ses affections mortes.

Puis ma pensée se reporta sur les auteurs de mon infortune, causes naguère de ma félicité. Je me demandai quelle conduite tenir vis-à-vis d'eux.

Fallait-il les punir ? Et alors quel châtiment leur infliger ? La mort ? Mais l'amour, même le plus coupable, était-il un crime suffisant pour une telle peine ? Et cette peine, cette affreuse peine du sang, fût-elle méritée, était-ce à moi de la faire subir ? Devais-je être le bourreau de ces condamnés ! Parce que ces enfants avaient cessé de m'aimer dans le présent, m'en avaient-ils moins aimé dans le passé ? Allais-je donc imiter leur ingratitude

en la châtiant ? Ne tiendrais-je compte que de l'injure, sans me souvenir du bienfait ? Allais-je céder en esclave à la voix de cet honneur farouche qui ne savait réclamer que du sang ?

D'autres peines, je n'en savais pas trouver. Aucune ne me semblait à la fois suffisante et équitable. La séparation ? Mais, pour ne pouvoir plus se le dire, les amants ne s'en aimeraient pas moins. D'ailleurs, vinssent-ils à s'oublier, ils ne m'en aimeraient pas davantage. Moi aussi je sentais que mon âme s'était à jamais retirée d'eux. N'était-ce pas assez ? Quant à leur infliger la honte ou la misère, cela me paraissait aussi lâche qu'inutile.

Et puis n'étais-je pas involontairement le complice des coupables ? Mon imprudence n'avait-elle pas fait la moitié de leur faute ? Malgré les enseignements de la raison, malgré les conseils de l'amitié, je m'étais obstiné à la solution d'un problème impossible. J'avais osé, moi qui n'avais jamais été beau et qui commençais déjà à vieillir, épouser une femme jeune, ardente et belle. Comment pouvais-je espérer qu'elle m'aimât longtemps ? J'avais retenu près d'elle un homme jeune, beau, ardent comme elle. Comment n'avais-je pas deviné qu'ils s'aimeraient quelque jour ? La jeunesse attire la jeunesse, et la beauté aime la beauté. Je n'avais véritablement pas le droit de sévir contre une action que j'avais provoquée.

Que faire donc ? Pardonner et m'éloigner. C'était le meilleur moyen de satisfaire à la fois ma conscience et ma dignité. Et, dussé-je, en agissant ainsi, pousser trop loin l'indulgence, j'aimais mieux exagérer la clémence que la cruauté.

Je résolus de vendre mon bien, d'en laisser le produit aux deux jeunes gens, à la seule condition qu'ils sortiraient du pays, pour éviter tout scandale, et d'aller ensuite mettre à exécution mon projet de guérilla.

Une fois mon parti pris, je me jetai sur mon lit et j'attendis le jour.

Le jour venu, et il s'était fait bien attendre, j'allai frapper à la porte de Carmen. On ne répondit pas. Après avoir frappé de nouveau inutilement, j'entrai : il n'y avait personne, personne non plus dans la chambre de Manuel. Je visitai le reste de la maison, je parcourus le jardin : personne. J'appelai, je criai : toujours en vain.

Je craignis que le remords eût poussé les malheureux au suicide, et je me dirigeai à pas précipités vers l'Èbre. Mais je réfléchis en route qu'étant bon nageur, Manuel n'avait pu chercher la mort dans l'eau. Je retournai à la maison pour l'explorer une dernière fois.

A l'inquiétude mortelle qui m'agitait, je vis bien que je les aimais encore, en dépit de moi-même, ces insensés qui avaient tué mon bonheur et flétri ma vie. Mais, un moment après, tout fut dit : le mépris anéantit la pitié.

En arrivant dans la salle d'entrée, j'avais remarqué que la caisse avait disparu. Je ne pus croire d'abord à tant d'ignominie. Je fouillai la maison du haut en bas. Je furetai dans tous les coins. Vaine recherche ! Mes soupçons augmentaient de moment en moment. Je me dirigeai vers l'écurie : la porte en était ouverte. Je m'assurai par un coup d'œil que le mulet n'était plus là.

Plus de doute : Manuel et Carmen avaient fui, doublement ingrats, doublement perfides, doublement infâmes, couronnant l'adultère par le vol, et me laissant tous les déshonneurs à la fois.

Le cœur de l'homme offre à la douleur une proie inépuisable. Je croyais avoir trouvé dans la souffrance un refuge contre la souffrance même ; je m'étais trompé. Ce nouveau coup me fut plus sensible encore que le premier. Un moment, j'eus le vertige : la tête me tournait en contemplant la profondeur de ma misère ; et, loin de reculer, je me penchais sur l'abîme, appelant la folie à mon aide contre le désespoir.

Mais, hélas ! la raison revint malgré moi. J'arrivai à me rendre compte de la situation et de ses causes.

Le crime a sa fatalité ; on n'y met pas le pied sans aller jusqu'au bout. Pendant que l'offensé méditait le pardon, les offenseurs supposaient la vengeance. Comment estimer les autres, quand on a perdu l'estime de soi-même ? Gomment croire à la générosité, quand on pratique la trahison ?

N'ayant plus d'honneur, Manuel et Carmen n'avaient plus de ménagements à garder. Décidés à fuir la mort, ils avaient voulu en même temps éviter la misère ; à quel prix, peu leur importait maintenant.

Mais moi, si je pouvais pardonner l'injure faite à ma personne, je ne devais pas souffrir d'attentat contre ma réputation. Je ne pouvais disposer à mon gré d'un nom ennobli par trois cents ans de probité ; j'en répondais à la famille qui l'avait fait ce qu'il était. C'eût été un fils sans cœur, celui qui eût laissé la honte pousser comme une mauvaise herbe sur la tombe de ses pères.

Ma fortune et celle de mes amis n'eussent pas suffi à rembourser la somme enlevée. Il fallait donc la reprendre. J'allai chez Sanchez, et je lui dis ce qui était arrivé. Il ne fit pas une réflexion, prit tout l'argent qu'il avait dans son armoire, m'en donna la moitié, garda l'autre, et me dit :

— Ils ne peuvent avoir pris que deux routes, celle de la France ou celle de la mer. Laquelle veux-tu suivre ?

— Celle de la mer, — répondis-je poussé par un secret pressentiment.

— Eh bien ! — répliqua-t-il, — cherchons, chacun de son côté ; celui qui trouvera avertira l'autre. Écris-moi à Pampelune ; je t'écirai à Barcelone. — Nous nous embrassâmes et nous partîmes.

Sur toute la route, je fis des recherches et pris des informations, sans pouvoir découvrir un indice ou apprendre une nouvelle. A Barcelone, de même. Quoique dévoré d'inquiétude, je me résignai à attendre la lettre de Sanchez. Au bout de huit jours, elle arriva.

Mon ami n'avait pas été plus heureux que moi, et me demandait des instructions, s'en rapportant à moi pour ce qu'il fallait faire, et prêt à obéir aveuglément. Je le priai d'aller jusqu'à la Corogne, en fouillant les uns après les autres tous les ports de la côte. Je devais en faire autant jusqu'à Carthagène. Je lui donnai rendez-vous à Madrid au bout de trois semaines, dans le cas où nous n'aurions réussi ni l'un ni l'autre.

Au bout de trois semaines, nous nous rencontrâmes à Madrid.

Là nous recommençâmes nos démarches, qui restèrent encore longtemps sans résultat. Enfin nous apprîmes qu'un jeune homme dont le signalement répondait à celui de Manuel avait pris un passe-port pour Cadix. Il est vrai que ce jeune homme portait le titre de comte de Villaverde, et menait le train d'un homme riche ; mais ce nom pouvait être un mensonge, et cette fortune apparente le fruit d'un vol. Ce qui augmentait mes soupçons, c'est que ce jeune homme avait dû partir avec son frère cadet, qui l'accompagnait en tous lieux. Ne pouvait-ce pas être Carmen ?

Ces probabilités-suffirent à me déterminer. Je partis avec Sanchez pour Cadix..

Mais, arrivés à Cadix, nous avions perdu la trace du soi-disant comte. Nous eûmes beau nous présenter à tous les hôtels, guetter toutes les voitures, interroger tous les agents de police, nous ne pûmes rien savoir. Personne ne connaissait l'homme ni seulement le nom. Nous attendîmes quelques jours ; ce fut en vain.

Je commençai à craindre que Manuel, car je m'obstinais à croire que c'était lui, nous eût échappé, peut-être pour toujours. Cependant je ne voulus pas quitter Cadix ; mais, pour ne négliger aucune précaution, j'envoyai Sanchez à Gibraltar.

Je passais une partie de mon temps à parcourir les rues, l'autre à surveiller le port. Il n'arrivait pas une diligence, il ne partait pas un navire, que je n'examinasse un à un tous les voyageurs.

Un soir, je me promenais sur le môle, plus triste encore que de coutume et profondément découragé. Le temps était à l'orage ; la mer brisait lourdement contre les blocs de pierre ; le vent sifflait dans les cordages des navires ; le ciel, morne et sombre, semblait peser sur la terre.

J'étais resté longtemps seul, et rien n'était venu troubler la sinistre tranquillité de ma méditation. Tout à coup je vis quelqu'un s'avancer rapidement sur le môle. Bientôt je distinguai une femme portant le costume de la campagne. Sa mantille baissée lui cachait le visage. Elle s'arrêta un instant, et sembla regarder autour d'elle. Comme nous étions séparés par un amas de bois, elle ne pouvait m'apercevoir. Elle reprit sa marche, et s'avança vers l'extrémité du môle.

Les malheureux ont un instinct qui leur fait deviner le malheur. Je sentis que cette femme voulait se noyer, et je me glissai à sa suite, caché dans l'ombre du parapet.

Au bout d'une vingtaine de pas, elle s'élança sur le bord avec l'agilité d'un matelot et se précipita dans la mer. Sa résolution avait été si soudaine, et son mouvement si prompt, que je n'eus pas le temps de la retenir. Je me jetai après elle. Au moment où elle reparaisait sur l'eau, je la saisis par sa robe, et je la ramenai au bord, inanimée, mais encore vivante. Je la pris dans mes bras et la portai à mon hôtel.

Au premier rayon de lumière qui tomba sur elle, je reconnus Carmen.

En face d'une telle infortune, ma colère tomba. Il fallait qu'elle eût bien souffert, la pauvre enfant, pour se décider à mourir. On aime tant la vie à vingt ans ! Dieu s'était montré assez sévère pour que je pusse me montrer miséricordieux. L'époux fit place au père. Je ne vis plus dans Carmen une femme infidèle, mais une fille malheureuse.

Quand, revenue de son évanouissement, elle jeta sur moi un regard d'épouvante :

— Rassurez-vous, mon enfant, — lui dis-je. — C'est moi qui vous ai tirée de l'eau tout à l'heure ; et je ne vous ai pas sauvée pour vous tourmenter. Reposez donc en paix.

— O don José ! — répondit-elle en se jetant à mes pieds et les arrosant de ses larmes, — pourquoi m'avez-vous sauvé la vie, vous qui auriez dû me l'ôter ? Pourquoi me dire ces bonnes paroles, quand je m'attendais à de

sanglants reproches ? Votre générosité me navre, en me faisant sentir toute l'étendue de mon ingratitude. Mieux vaudraient pour moi les plus cruels supplices qu'une clémence si peu méritée. Comment voulez-vous que j'en supporte le poids, maintenant que je suis courbée sous la honte ? A quoi ai-je renoncé, mon Dieu ! quel bonheur j'ai perdu par ma faute ! Je me suis rendue indigne de vous, indigne, indigne. Oh ! pauvre moi !

Ces plaintes naïves valaient mieux que le plus habile des plaidoyers. Elles étaient l'expression d'un cœur vraiment repentant et prouvaient une nature égarée, mais non corrompue.

Moi aussi je me disais : Quel bonheur j'ai perdu ! Car je savais bien que tout était fini. Le pardon était facile, mais la réconciliation impossible. L'amour ne se refait pas, ni la foi, ni l'honneur.

Quand j'eus réussi à calmer un peu l'émotion de Carmen, je lui demandai les détails de l'affreuse révolution qui avait bouleversé nos existences. Je voulais savoir jusqu'à quel point Manuel avait été coupable, et si c'était à la folie ou à la méchanceté qu'il fallait attribuer son crime. Carmen garda quelque temps le silence.

— Vous hésitez, — lui dis-je, — vous refusez ?

— Non, — répondit-elle avec fermeté. — J'ai consulté ce qui me reste de conscience, et je sens qu'il faut parler. Je ne dois rien à Manuel, rien que le malheur et la honte, et je vous dois tout à vous, don José. Je n'ai que la vérité à, vous donner. La voici : je vais vous la dire tout entière, comme je l'aurais dite à Dieu, devant qui je croyais paraître, tout à l'heure.

Les quinze premiers jours qui suivirent votre départ se passèrent selon l'habitude. Nous étions tristes, mais tranquilles. Nous pensions à vous, nous causions de vous. Quant aux plaisirs et aux distractions, nous n'en voulions entendre parler ni l'un ni l'autre. Nous ne sortions pas de la maison ou du jardin.

Cependant un jour Manuel eut besoin d'aller à la ville pour acheter quelque chose. Il y resta longtemps. Le lendemain il y retourna sous un prétexte, le surlendemain sous un autre. Il prit bientôt l'habitude d'y aller tous les jours. Je lui fis des remontrances ; il se moqua de moi.

— Ne vas-tu pas faire la maman ? — me dit-il un jour que je lui reprochais ses continuelles absences plus vivement qu'à l'ordinaire. — Une jolie maman, — qui pourrait être ma femme !

Cette parole et le regard dont elle fut accompagnée me troublèrent profondément. Il me semblait que Manuel avait changé complètement tout

d'un coup.

Cela m'inquiéta. Je m'informai de ce qu'il faisait à la ville, et j'appris qu'il y passait son temps à boire et à jouer en compagnie de mauvais sujets avec lesquels il s'était lié. Je lui représentai tout ce que sa conduite avait de fâcheux et de blâmable, et je le suppliai d'en changer.

Il me répondit avec hauteur qu'il était un homme, en appuyant sur le mot, et n'avait que faire de mes conseils. Et comme je m'éloignais, blessée de la dureté de ses manières, il courut après moi, me demanda pardon et m'embrassa.

J'étais, vous le savez, accoutumée à ses caresses, et pourtant ce baiser me fit peur. Ce n'était plus ce baiser de frère qu'il m'avait donné jusque-là. Dès lors je le laissai complètement maître de ses actions, n'osant plus lui adresser ni conseil, ni remontrance, ni reproche, et je me tins sur la réserve.

Je commençais à me défier de lui, et aussi, je dois le dire, de moi. En changeant d'attitude vis-à-vis de moi, il avait changé la situation de mon esprit. Je ne voyais plus en lui un enfant, mais un jeune homme. Je remarquai qu'il était beau : jusqu'alors, il ne m'avait semblé que bon.

Il s'aperçut de mon inquiétude et en abusa. Il me disait des paroles qui me faisaient rougir, louant ma beauté, me demandant mon affection. Ces paroles, assez significatives pour embarrasser la pudeur, étaient en même temps assez équivoques pour défier la colère. Je ne pouvais protester contre elles que par le silence.

La fausseté de ma position donnait à Manuel de grands avantages sur moi. Il en profita hardiment. Un jour, il eut l'audace de me prendre dans ses bras. Je le repoussai avec violence, en laissant éclater mon indignation. Il s'éloigna pâle et confus. Nous restâmes quelques jours sans nous parler, Il retourna de plus belle à la ville et s'y livra à des désordres dont le bruit arriva jusqu'à moi. Je crus qu'il était de mon devoir de l'avertir une dernière fois pour l'arrêter sur la pente fatale qui l'entraînait.

— C'est ta faute, — me répondit-il. — C'est toi qui me pousses au vice en repoussant mon amour. Je suis malheureux et je cherche des consolations où je peux.

— Manuel ! — m'écriai-je, — n'avez-vous pas honte de parler ainsi à la femme de votre père ?

— Don José n'est pas mon père, — répondit-il. — Mon père est mort il y a longtemps.

— Si don José, — répliquai-je, — n'est pas votre père par le sang, il l'est par l'adoption, par le bienfait, par le dévouement, et il faut que vous n'ayez pas de cœur pour ne pas vous en souvenir.

— Tu vois bien que j'ai du cœur, — reprit-il, — puisque je t'aime.

C'en était fait : rien n'arrêtait plus Manuel.

Je pensai un moment à vous écrire, don José ; mais que vous dire ? Que votre fils était amoureux de votre femme ? Je n'en eus pas le courage.

J'eus tort. Vous n'auriez pas souffert davantage, vous auriez moins souffert peut-être. Vous êtes un homme juste ; vous auriez cru la vérité et conservé l'une de vos deux affections. Ou bien, si, aveuglé par la tendresse paternelle, vous eussiez pris parti pour votre fils contre votre femme, eh bien ! mieux valait pour moi la condamnation dans l'innocence que le pardon dans la faute.

Ma faiblesse me perdit. Sûr de l'impunité, Manuel osa tout. Quand son audace faiblissait, il la retrempait dans le vin. Une nuit, il entra dans ma chambre à moitié ivre ; je luttai, je succombai.

Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte cette nuit-là ? Je serais morte souillée, mais innocente.

Par quelle fatalité je devins complice de celui qui m'avait perdue, je ne saurais le dire. Longtemps je pleurai ma chasteté et mon bonheur mort avec elle. Mais peu à peu je m'accoutumai à une honte irréparable, et j'eus la lâcheté d'en accepter les conséquences.

Dans ce naufrage de mon honneur, je me rattachai aux illusions des passions criminelles : je crus avoir acquis à l'amour de mon séducteur tous les droits que j'avais perdus à la tendresse de mon mari, et j'osai encore espérer en l'avenir. Comme si l'homme qui a trahi son père pouvait être fidèle à sa maîtresse !

Pendant quelque temps, — continua Carmen, — je goûtai une sorte de bonheur inquiet et mécontent. Je cherchais, je trouvais parfois dans l'ivresse de la passion l'oubli de mes terreurs et de mes remords.

Mais bientôt le cri de ma conscience venait me réveiller en sursaut. Je voyais se dresser devant moi le spectre de ma vertu passée ; j'entendais s'approcher l'heure du châtiment.

Manuel ne partageait ni mes regrets ni mes frayeurs, et m'encourageait à la fois dans le vice par le cynisme de ses paroles et par l'exemple de son insouciance.

— Jouis donc avec moi du présent, — me disait-il, — sans te tourmenter de l'avenir. Il sera assez temps d'aviser au danger quand il viendra. Qui sait s'il viendra seulement ? La guerre est chanceuse, et don José est téméraire. S'il lui arrivait malheur, nous nous marierions, et personne n'aurait rien à nous dire. S'il rentre ici sain et sauf, eh bien ! avec un peu de prudence, tout s'arrangera. Nous sommes seuls dans le secret de notre amour, et nous ne serons pas assez fous pour nous trahir nous-mêmes. Nous n'aurons qu'à nous taire pour que les choses marchent aussi bien qu'auparavant. Don José n'est pas difficile à tromper.

Je frissonnais en écoutant cet affreux langage ; mais je ne savais qu'y répondre. Je ne voulais m'associer ni aux criminelles espérances ni aux calculs honteux de mon complice ; mais je n'avais pas le courage de séparer ma destinée de la sienne. Ballottée d'incertitude en incertitude, aussi lâche dans le mal que dans le bien, je regardais les jours passer sans pouvoir prendre un parti, laissant mon mal s'aggraver par sa durée même : car, au milieu de ces agitations dévorantes, je m'attachais de plus en plus au fatal objet de ma préoccupation, lui rendant en amour ce qu'il m'apportait en chagrins. Et si je n'ai pas demandé plus tôt à la mort un refuge contre les angoisses incessantes de ma vie, ce fut uniquement pour ne pas quitter Manuel.

Voilà dans quelles dispositions nous surprit votre retour, don José.

En vous voyant, je pensai que tout était fini, et une joie lugubre se mêla à mon épouvante. Le coup mortel que j'attendais m'apportait la délivrance. Je fis ma prière, demandant seulement à Dieu de nous réunir, Manuel et moi, dans l'autre vie. Prière impie, qui ne devait ni ne pouvait être exaucée !

Dès que vous fûtes sorti, Manuel se leva et s'habilla en me disant de l'imiter.

— Que veux-tu faire ? — demandai-je étonnée.

— Fuir, — me répondit-il. — Nous avons un moment : il faut en profiter. Alerte !

— Fuir ! — répliquai-je ; — mais ce serait mettre le comble à notre crime.

— Il s'agit bien de cela ! — reprit-il brusquement. — Une fois coupables, qu'importe de l'être un peu plus ou un peu moins ? Il n'est pas question maintenant de l'honneur, mais de la vie. Si nous restons une minute de plus ici, nous sommes morts.

— Si don José eût voulu nous tuer, — répondis-je, — il l'aurait fait en arrivant.

— Qui sait ? — dit-il en continuant ses préparatifs ; — il n'avait peut-être pas d'armes. Je ne m'y fie pas. Écoute et réponds ; pas de paroles inutiles, Veux-tu te sauver avec moi, oui ou non ? —

Je gardai le silence. Je ne pouvais me résoudre ni à rester ni à partir.

— Tu ne veux pas ? — reprit-il au bout d'un instant ; — tant pis pour toi. S'il t'arrive malheur, ce n'aura pas été ma faute. Tu ne veux pas ?... Tu es folle. Adieu. —

Il sortit. En le voyant s'éloigner, le cœur me manqua. Il me sembla qu'une moitié de ma vie quittait l'autre. Je m'habillai rapidement et je courus après lui sans savoir ce que je faisais. Ce n'était pas la volonté, mais l'instinct, qui me menait.

Je trouvai Manuel dans l'écurie, attachant un coffre sur le mulet. Je lui demandai ce que contenait ce coffre.

— Des provisions, — me répondit-il d'une voix sèche et brève. — Silence, et dépêchons-nous.

Il me plaça sur le mulet, le prit par la bride, le fit sortir avec précaution de la cour, et le mit ensuite au grand trot.

Il suivait à pied, poussant devant lui le mulet à coups de bâton, ne s'arrêtant jamais, reprenant seulement haleine aux montées. Nous marchâmes ainsi toute la nuit. Au point du jour, nous avions fait une dizaine de lieues.

Nous nous reposâmes deux heures dans un village ; puis nous reprîmes notre route, mais avec plus de lenteur : le mulet, fatigué, n'avancait que difficilement. Je forçai Manuel de monter à ma place, et je fis quelques lieues à pied. Nous arrivâmes dans la soirée à Saragosse, épuisés de lassitude.

— Maintenant, — me dit Manuel après s'être installé avec moi dans le meilleur hôtel de la ville, — maintenant reprends courage : nous sommes sauvés.

— Mais comment allons-nous payer nos dépenses ? — lui demandai-je avec inquiétude.

— J'ai de l'argent, — me répondit-il d'un ton assuré.

— De l'argent ? où l'as-tu pris ?

— Je l'ai gagné au jeu.

— Tu ne m'en as rien dit.

— A quoi bon ? tu m’aurais grondé, et tu vois que tu aurais eu tort. Mais laissons cela, — ajouta-t-il d’un air sérieux, — et parlons d’affaires importantes. On va nous poursuivre. Arrangeons-nous de manière à dépister les poursuites. Comme c’est ordinairement la route de la mer ou celle de la France que prennent les fugitifs, il est probable que c’est de ce côté que l’on nous cherchera. Il faut donc nous diriger en sens inverse. J’ai entendu dire que l’on était mieux caché dans une grande ville que dans une forêt. Allons à Madrid. Il y a là des promenades, des spectacles, des plaisirs de toutes sortes. Cela te distraira. Qu’en dis-tu ?

— J’irai où tu voudras, — lui répondis-je avec accablement. — Mais après que ferons-nous ?

— Après, après, dit-il d’un air impatient, — nous verrons. Quant à présent, occupons-nous des préparatifs du voyage. —

Il vendit le mulet, acheta des vêtements pour nous deux et me fit habiller en homme.

— Ce n’est pas le tout de changer de costume, — me dit-il ensuite, — il faut aussi changer de nom. Rappelle-toi que je m’appelle désormais le comte de Villaverde, et que tu es mon frère. De la sorte, le déguisement sera complet, et bien fin qui nous retrouvera. Nous avons, pour soutenir notre nouveau rang, de l’argent et de la tournure. Tout ira bien.

Nous allâmes à Madrid, où nous passâmes un mois en fêtes et en divertissements. J’avais besoin de m’étourdir sur l’horreur de ma situation, et je me précipitais à la suite de Manuel dans le tourbillon des plaisirs.

Cependant la raison revenait par intervalles et ramenait avec elle l’inquiétude. Je ne concevais pas comment Manuel pouvait suffire à nos folles dépenses.

— Je joue, — me répondait-il quand je l’interrogeais ; — je joue et je gagne.

— Et si tu viens à perdre ?

— Si je perds, eh bien ! nous verrons. — C’était sa réponse habituelle aux questions embarrassantes. Il laissait à l’avenir le soin de l’avenir et vivait tout entier dans le présent.

Un jour, il rentra pâle et défait.

— Qu’y a-t-il ? — lui demandai-je avec anxiété.

— Il y a, — me dit-il d’un air sombre, — que j’ai perdu, comme tu me l’as prédit. Heureusement je n’ai pas tout risqué. Mais il ne nous reste pas

de quoi continuer deux mois la vie que nous menons. Il faut prendre un parti.

— Quel parti ? — m'écriai-je saisie d'un sinistre pressentiment.

— Je veux aller tenter la fortune aux Indes.

— Aux Indes ! — répétais-je avec effroi.

— Oui, — reprit-il d'une voix ferme. — Que veux-tu que je fasse ici ? Là-bas, il y a le commerce, la guerre, les aventures. Outre qu'il n'y a pas d'inconvénient à mettre la mer entre don José et moi, j'ai dix chances aux Indes contre une en Espagne pour me tirer d'affaire.

— Mais moi, — lui dis-je en tremblant, — m'emmèneras-tu ?

— Si lu le veux.

— Si je le veux ? En peux-tu douter, Manuel ? Sans toi, que deviendrais-je maintenant ?

— C'est bien, — me dit-il d'un ton assez froid. — Je pars ce soir pour Cadix ; seras-tu prête ?

— Je le suis, — répliquai je vivement.

Nous partîmes pour Cadix. Manuel me parla à peine pendant la route. Il paraissait soucieux et contraint. Je commençai à craindre un malheur ; mais je ne voulus montrer ni soupçons ni inquiétude, de peur d'irriter celui de qui dépendait maintenant mon sort.

Nous nous arrê tâmes dans un village, à une lieue de Cadix. Là nous changeâmes encore une fois de nom et de costume. Des vêtements andalous remplacèrent nos habits de ville, et nous transformèrent en paysans. Nous passions pour être mariés, et nous nous faisons appeler Perez.

Dès le lendemain de notre arrivée, Manuel était allé à Cadix pour arrêter notre passage. Il avait refusé de m'emmener, sous prétexte de prudence. Réunis, nous étions, disait-il, plus faciles à reconnaître. Moi je pensai que c'était un subterfuge qu'il employait pour prendre ses arrangements à mon insu et rester libre de ses mouvements. Je ne voulus par encore laisser éclater ma défiance ; mais je résolus de me tenir sur mes gardes.

O misère ! j'en étais réduite à soupçonner toutes les pensées, à surveiller toutes les actions de mon complice.

Manuel revint en disant qu'il n'y avait pas de navire en partance, et qu'il fallait patienter. Il devait retourner aux informations au bout de huit jours. Je ne fis pas une observation ; mais j'eus la conviction que Manuel mentait et qu'il avait arrêté son passage. Je passai une semaine affreuse, livrée aux doutes les plus poignants, aux plus terribles angoisses.

C'était hier le huitième jour. Je ne quittai pas Manuel un instant. Ma présence semblait l'embarrasser. Cependant il fit bonne contenance. Le soir venu, il prit son chapeau et se prépara à partir. Je rassemblai tout mon courage.

— Où vas-tu ? — lui dis-je en le regardant fixement.

— Tu le sais bien, — me répondit-il avec une simplicité affectée ; — je vais à Cadix, pour l'affaire du voyage.

— C'est juste. Je vais t'accompagner.

— M'accompagner ? — répliqua-t-il en pâlisant. — Je t'ai déjà dit que cela ne se pouvait pas.

— Parce que c'était pendant le jour. Mais maintenant il fait nuit. Je ne cours pas le risque d'être reconnue, puisqu'on n'y voit pas. Laisse-moi donc aller avec toi.

— Non, — répondit-il d'un ton sec.

— Pourquoi ? demandai-je avec une tranquillité forcée.

— Parce que... je ne veux pas, — dit-il après un moment d'hésitation.

Je ne pus me contenir davantage.

— Écoute, Manuel. Tu veux partir sans moi.

— Partir sans toi !

— Oui. Il y a longtemps que tu en as le projet, j'en suis sûre. On ne se trompe pas sur ces choses là. Tu es las de moi ; tu veux m'abandonner.

Voyant qu'il était inutile de nier davantage, il prit son parti et aborda franchement la question.

— C'est la nécessité qui me sépare de toi, — me dit-il. — Comment faire partager à une femme l'existence tourmentée qui m'attend dans ces pays inconnus ? Comment lutter avec toi contre les obstacles de toute nature qui s'opposent à la marche des aventuriers ? Comment t'exposer à de tels dangers ? Ton intérêt me défend, plus que le mien encore, de t'entraîner à ma suite.

— Bien, — lui dis-je avec amertume. — Et veux-tu me dire ce qui me reste à faire ?

— Ce que tu voudras, — répondit-il avec un horrible sang-froid. — Si je t'abandonne, comme il te plaît de le dire, je ne t'abandonne pas du moins sans ressources : tu trouveras deux cents duros dans ton armoire ; avec cela une femme jeune et belle n'est jamais embarrassée.

— Infâme ! — m'écriai-je, pâle d'indignation.

— Tu ne me comprends pas, — reprit-il rapidement. — Je veux dire que cette somme te mettra à même de prendre un parti, soit que tu veuilles commencer un commerce ou entrer au couvent, soit que tu te décides à retourner à la maison conjugale.

— Oserais-tu me le conseiller ? — lui demandai-je avec ironie.

— Pourquoi pas ? — répliqua-t-il sans se déconcerter. Don José est un brave homme, indulgent de sa nature, et très capable, sa première colère passée, de te pardonner.

— Manuel, — m'écriai-je, — je ne veux demander grâce à personne, pas même à toi, qui m'as perdue. Je te savais ingrat ; je te vois lâche. Tant mieux : je ne te regretterai pas. Va-t'en. Tu es libre ; tu n'es plus rien pour moi. Je ne t'aime plus, et je ne te hais pas : je te méprise.

— A la bonne heure, — dit-il en riant d'un rire sinistre. — J'aime mieux les injures que les larmes. Adieu.

Il voulut sortir. A ce moment suprême, au moment d'une séparation éternelle, toute ma fierté disparut. Cet homme, que je venais d'insulter et de maudire, cet homme, je le sentais, emportait mon âme avec lui. Je voulus le retenir.

Du rôle d'offensée, je descendis à celui de suppliante ; j'embrassai les genoux de Manuel ; je me traînai, je me roulai à ses pieds ; je me débattis contre ses efforts de fuite, invoquant sa pitié, implorant son pardon, quand c'eût été à moi de pardonner ; rappelant le passé, promettant tout pour l'avenir, priant, pleurant, sanglotant. Rien ne put le vaincre, rien ne put l'attendrir, rien ne put l'arrêter. Il s'arracha de mes bras, et s'échappa de la chambre, où il me laissait en proie à d'horribles convulsions.

Ma première pensée, en revenant à moi, fut de le rejoindre. Je m'élançai sur la route, en courant de toutes mes forces. Tantôt je l'appelais par son nom, tantôt je poussais des cris perçants, tantôt j'exhalais en gémissements sourds et continus le délire de mon désespoir. Je ne sais s'il m'entendit ; mais je ne le rencontrai, je ne le vis, je ne l'entendis point.

J'arrivai ainsi dans la ville, où j'errai longtemps au hasard. Enfin je m'arrêtai haletante et épuisée sur le port. Je m'assis, ou plutôt je tombai, sur une pierre.

Là, je tâchai de rassembler mes idées et de réfléchir. La réflexion ne servit qu'à me montrer toute l'étendue de mon malheur. Je compris que j'étais perdue sans ressources.

Le bruit monotone et plaintif des flots attira peu à peu mon attention, que ne fixait plus aucune pensée, et finit par captiver tout mon être. Il me sembla que la mer m'appelait à elle, en me promettant le repos. J'obéis à sa voix, comme l'enfant à celle de sa nourrice. Je me levai, je marchai devant moi ; et sans vous, don José, je dormirais à cette heure du sommeil éternel. Pourquoi m'avoir réveillée ?

J'avais écouté Carmen sans l'interrompre. Quand elle eut cessé de parler, je lui dis :

— Dieu repousse ceux qui viennent à lui sans avoir été appelés. Dieu châtie les morts volontaires et inutiles.

— Je ne puis plus vivre, — cria-t-elle d'une voix désolée.

— Je vis bien, moi, — répliquai-je.

— Vous n'avez rien à vous reproché, vous ! — me répondit-elle avec une exaltation douloureuse. — Vous êtes malheureux, mais vous n'êtes pas criminel !

Elle cacha sa tête sous son oreiller pour étouffer ses sanglots ; mais le bruit en venait jusqu'à moi. Je gardai le silence en attendant la fin de la crise.

Je n'étais pas pressé ; je savais qu'aucun navire ne partirait avant le lendemain matin.

La vérité a son accent qui la fait reconnaître. L'émotion profonde que trahissaient la physionomie et la voix de Carmen avait porté la conviction dans mon âme. Je crus à l'exactitude de son récit. La tentative de suicide, dont mon intervention imprévue avait seule empêché l'effet, me paraissait d'ailleurs un témoignage éclatant et une sûre garantie de sa sincérité : on ne ment guère en face de la mort.

Ce fut pour moi une vive consolation d'entendre la pauvre femme se justifier à moitié en croyant s'accuser. Elle avait été entraînée à l'adultère et n'avait pas participé au vol ; elle était coupable de faiblesse seulement, et non de méchanceté. Cette atténuation de ses fautes me permettait de lui rendre une partie de mon estime et légitimait les préventions de ma tendresse. J'éprouvai la joie du condamné auquel on annonce une commutation de peine. Elle est si dure la nécessité de mépriser et de haïr ce qu'on a aimé !

Mais que penser de l'autre ? Comment allier tant de corruption à tant de jeunesse ? Par quel étrange caprice le sort avait-il, sous une enveloppe si belle, caché une âme si hideuse ? D'où venait cette perversité en tout point

complète, à la fois téméraire et prévoyante, pleine de fougue et de calme, ingénieuse dans sa perfidie et naïve dans son cynisme, insensible aux reproches, impénétrable à toutes les influences, souple comme l'acier, ferme comme le bronze ? Il fallait, pour m'expliquer un si effroyable phénomène, admettre l'existence de ces organisations fatalement vouées au mal qui sortent tout armées de la colère de Dieu.

Sanchez ne s'était pas trompé sur Manuel : c'était une m'avait mordu ; allais-je l'écraser ? Terrible question dont je laissai la réponse aux circonstances.

Carmen s'était peu à peu calmée. Je l'appelai doucement par son nom ; elle leva sur moi un regard timide et triste.

— Je vais être obligé de vous quitter, — lui dis-je d'une voix grave, mais non sévère ; — auparavant, écoutez-moi bien.

Elle baissa les yeux et parut se recueillir. Je continuai :

La douleur est une expiation, et les larmes du repentir lavent toutes les fautes. Vous avez beaucoup souffert déjà ; ayez le courage de souffrir encore. Vous mériterez ainsi l'indulgence de Dieu. Mais, si vous écoutiez de nouveau les mauvais conseils du désespoir, si vous ajoutiez un crime à votre faute, alors tout serait perdu. Vous ne trouveriez plus de pitié nulle part, ni dans ce monde, que vous auriez quitté avant l'heure, ni dans l'autre, où les condamnations sont éternelles. — Elle ne répondit pas.

— Vous trouvez la vie lourde ? — repris-je après un instant de silence. — Moi aussi ; mais ma force n'est pas encore épuisée. Si vous avez besoin d'appui, je vous soutiendrai.

Elle voulut m'interrompre. Je lui fis signe de se taire, et je poursuivis :

— Je ne vous promets pas le bonheur : je ne le crois plus possible pour aucun de nous deux ; mais je vous promets la compassion. Je vous aiderai de mon mieux à souffrir. Vous ne pouvez plus être ma femme, vous le concevez bien ; mais vous pouvez encore être ma fille. Si vous voulez entrer au couvent, je payerai votre dot ; si vous voulez revenir dans ma maison, elle vous sera toujours ouverte, comme mon cœur. Maintenant, me promettez-vous de vivre ?

— Est-ce que vous croiriez encore à ma parole ? — demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Plus que jamais, — répondis-je avec conviction.

— Je vous le promets, — dit-elle d'une voix étouffée.

Je lui tendis la main : elle la saisit et la couvrit de baisers et de larmes. Je me sentais suffoquer ; mais je ne voulus pas pleurer, de peur d'augmenter l'émotion, déjà trop violente, de la malheureuse enfant.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Je voulus retirer ma main, mais je sentis qu'elle était emprisonnée dans une étreinte convulsive. Je restai immobile.

Peu à peu l'agitation de Carmen s'apaisa ; ses mains se détendirent, ses yeux se fermèrent : elle s'était endormie sous le poids de la fatigue. Je retirai doucement ma main, et sortis de la chambre pour pleurer à mon aise.

Remis de mon attendrissement, j'écrivis à Sanchez de venir me rejoindre ; je recommandai Carmen aux soins de l'hôtelier, et j'allai me mettre en sentinelle sur le port.

Bientôt le jour commença à se lever, et le vent du matin vint frémir dans les voiles pendantes des navires. J'aperçus de loin des matelots allant et venant à grands pas, des fardeaux qu'on transportait, des câbles qu'on déroulait, tout le mouvement d'un départ. Je me dirigeai de ce côté, et je demandai à un homme du bord si le navire devait bientôt se mettre en route.

— Dans deux heures, — me répondit-il, — si le vent ne change pas.

— Avez-vous déjà des passagers abords ?

— Non ; ils n'embarqueront que dans une heure, quand l'officier de police aura vu leurs passeports.

J'attendis une heure.

Enfin j'aperçus Manuel. Il était déguisé en paysan et s'avancait rapidement vers le navire, une petite valise sous le bras.

J'étais placé derrière un rang de tonneaux, je me baissai pour qu'il ne me vît pas et le laissai approcher. Quand il ne fut plus qu'à deux pas, je sortis brusquement de ma cachette et me plaçai devant lui. Il s'arrêta pétrifié.

— Tu es un monstre, — lui dis-je. — Tu n'as ni pitié, ni reconnaissance, ni honneur. Tu n'as respecté ni la mémoire de ton père, mort en héros, ni le repos de ton bienfaiteur, ni la vertu de ta sœur, ni le malheur de ta maîtresse. Mais moi, je suis un homme de cœur : j'ai tout ce qui te manque, et je me souviens de tout ce que tu as oublié. J'épargnerai donc ta vie, non à cause de toi, tu as mérité mille morts, mais à cause de ton père, qui fut mon ami ; à cause de ma mère, qui t'a aimé ; à cause de moi-même, qui ne veux pas détruire ce que j'ai fait, de moi qui tiens à être plus généreux que tu n'es vil. Je te laisserai même ta liberté ; rassure toi.

Manuel s'était remis peu à peu. Glacé d'abord par la terreur, son visage se ranimait à chacune de mes paroles.

— Je ne te demanderai pas non plus la promesse de ne jamais revenir dans mon pays. Qui n'a pas de parole ne peut rien promettre ; et d'ailleurs je m'en rapporte à moi du soin de ton absence. Si jamais je te trouve en Aragon, tu entends ? en Aragon, je te tue comme un chien, que tu ne vaux pas. Voilà qui est réglé. Maintenant, il y a une chose, une seule, que j'exige : c'est que tu me rendes l'argent que tu m'as volé.

A ce mot, Manuel pâlit de nouveau. Je continuai.

— Si cet argent m'appartenait, je ne serais pas venu te le réclamer, tant le moindre contact avec toi me fait horreur ! Mais il appartient à mes compagnons d'armes, qui l'ont confié à ma loyauté, et il me le faut. Peu m'importerait l'indigence ; mais je ne veux pas du déshonneur. Où est cet argent ? — Manuel ne répondit pas et se mit à trembler de tous ses membres.

— Ne tremble pas, lâche ! — m'écriai-je d'une voix de tonnerre, — et réponds. Où est l'argent ?

— Je ne l'ai plus.

Il eut à peine la force de balbutier ces paroles, et je les devinai plus que je ne les entendis.

— Tu ne l'as plus ! — repris-je d'un ton menaçant, — qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai dépensé, — dit-il d'une voix étouffée,

— Sang et feu ! — criai-je hors de moi. Et je me jetai sur Manuel pour le tuer.

— Heureusement pour lui, il ne se défendit pas ; il était trop épouvanté pour en avoir la force. Son immobilité me laissa le temps de réfléchir. Sa mort ne m'eût avancé à rien. Ce n'était pas la vengeance que j'étais venu chercher, mais l'honneur. Je fis un bond en arrière pour m'éloigner de la tentation, et je laissai à ma rage le temps de se calmer.

— Au bout d'une minute, je repris avec une tranquillité apparente :

— Réponds la vérité. Il y va de ta liberté maintenant, et peut-être de cette vie à laquelle tu tiens tant. S'il te reste une somme assez forte pour compléter avec le prix de ma maison le montant de la somme volée, tu es sauvé ; sinon, tu es perdu. Parle. Combien te reste-il ?

— Quatre cents duros.

— Ce n'est pas assez.

— Et puis aussi, — se hâta-t-il d'ajouter, — deux cents duros que j'ai donnés pour mon passage, et dont on pourra ravoir au moins la moitié.

— Ce n'est pas assez.

— Et puis deux cents duros que j'ai laissés à Carmen.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— Tout ? — demandai-je encore.

— Tout, — répéta-t-il d'un air accablé.

— Ce n'est pas assez. Je t'arrête.

Et je le saisis par le collet de son habit.

— Que voulez-vous donc faire ? — s'écria-t-il avec épouvante.

— Te livrer aux tribunaux, — répondis-je avec sang-froid.

— Mais me livrer aux tribunaux, c'est m'envoyer aux galères !

— Certainement. J'aime mieux t'y envoyer que d'y aller à ta place.

— Oh ! don José, vous ne ferez pas cela.

— Par le nom de mon père ! je le ferai.

— Pardonnez-moi, don José ! s'écria-t-il en se laissant tomber à mes genoux. Ayez pitié de moi ! C'est la jeunesse qui m'a égaré. Ne me perdez pas, don José ! Vous avez toujours été si bon pour moi ! Vous êtes mon père.

— Je l'ai cru ; je me suis trompé. C'est toi-même qui l'as dit à Carmen, que je n'étais pas ton père. Assez de bassesses, misérable ! Le temps de la clémence est passé ; maintenant c'est le tour de la justice. Debout !

Je le soulevai de terre par une forte secousse, et le remis sur ses pieds. Comme je cherchais à l'entraîner, il fit un violent effort pour résister.

— Marche, — lui dis-je en me retournant, — ou je te brise.

— Écoutez un mot, don José, — me répondit-il, — rien qu'un mot. C'est une proposition que j'ai à vous faire.

— Voyons, — lui dis-je avec une ironie méprisante, certain d'avance de quelque infamie.

— Je vais vous donner la moitié de l'argent qui me reste, — il eut envie de dire : mon argent, — et nous fuirons, chacun de son côté.

Je répondis par un éclat de rire, et je me mis à le traîner vers le poste de la douane. Tout en se débattant, il me dit :

— Ne me poussez pas à bout, don José.

— Crois-tu que je te craigne ? — répliquai-je avec dédain.

— Ne me perdez pas, don José, ou je vous perdrai avec moi.

— Marche toujours.

Je continuai à l'emmener. Il fit un nouvel effort, plus violent que tous les autres, pour m'échapper ; mais il ne put y réussir. Alors, il devint comme fou de peur et de rage, et se mit à crier : Au secours ! On accourut à sa voix, et l'on voulut l'arracher de mes mains.

— C'est un voleur que j'arrête ! — m'écriai-je ; — c'est un voleur !

— Un voleur ? — répéta la foule indécise.

— Oui, — repris-je, — cet homme a volé la caisse de mon régiment, et je le mène en prison.

— En prison ! en prison ! — cria la foule. — Manuel tint sa menace. Se voyant perdu, il voulut me perdre avec lui.

— Arrêtez aussi cet homme, — s'écria-t-il en me désignant, — c'est mon complice.

A cet odieux mensonge, les bras me tombèrent et la voix me manqua. La foule, nous entendant nous accuser l'un l'autre, nous crut tous les deux et nous entraîna tous les deux vers le poste. Lorsque, après avoir repris mon sang-froid, je voulus essayer de me disculper, il était trop tard.

— Vous vous expliquerez devant la justice, — me répondit-on de toutes parts — En attendant, marchez, si vous ne voulez pas qu'on vous porte.

Je me résignai à ma fâcheuse position, espérant en sortir bientôt, et je me laissai mener en prison avec Manuel.

Il tournait de temps en temps vers moi un regard d'inquiétude, craignant que, exaspéré par son odieuse calomnie, j'attentasse à sa vie. En arrivant au poste, il demanda à être séparé de moi pour n'être pas assassiné. On fil droit à sa demande. La précaution était tout à fait inutile : ce n'était pas de la colère que j'éprouvais, mais du dégoût.

D'ailleurs, n'ayant aucun reproche à me faire, je croyais n'avoir aucun danger à redouter. Mais, au bout de quelques jours, quand l'instruction fut commencée, je reconnus avec peine que j'étais sérieusement compromis.

Manuel avait donné une nouvelle preuve de sa précoce habileté dans le crime. Me sachant une réputation de probité trop solidement établie pour être attaquée avec chance de succès, il avait cherché et trouvé un point plus accessible à la vengeance. Il déclara au juge, sous la foi du serment, que je lui avais ordonné d'emporter la caisse du régiment dans les montagnes de la Biscaye pour y soudoyer la révolte. Les fonds devaient servir, disait-il, à l'organisation d'une guérilla constitutionnelle. La connaissance approfondie qu'il avait de mon caractère et de mes opinions lui avait suggéré cette invention comme la plus vraisemblable et la plus dangereuse.

Son système de calomnie concordait trop bien avec les circonstances politiques pour ne pas réussir. La réaction royaliste et catholique éclatait alors dans toute sa violence. L'assassinat juridique de Riego avait dignement inauguré le triomphe de la tyrannie. On dressait de tous côtés les tables de proscription pour les amis de la liberté, et les bourreaux s'étaient mis en chasse des martyrs.

De retour à Cadix, Sanchez m'avait offert en vain sa caution. La commission d'enquête décréta ma mise en jugement, et me renvoya, ainsi que Manuel, devant la juridiction militaire d'Aragon. Il fallut partir à pied et les fers aux mains pour Saragosse, capitale de la province.

Sanchez et Carmen montrèrent un égal dévouement, et s'obstinèrent, malgré mes prières et mes remontrances, à m'accompagner durant tout le voyage. Ils firent la route à mes côtés, à pied, comme moi, bravant la poussière et le soleil, partageant mes fatigues comme s'ils eussent été frappés de la même accusation.

Manuel se traînait derrière nous, n'ayant pour compagnons que ses gardiens. La méchanceté démasquée va seule. C'était un spectacle sublime dans sa misère et consolant dans sa tristesse que celui de l'innocence marchant au malheur, escortée de l'amitié et du repentir, et suivie de la trahison.

Le voyage dura un mois. Sanchez et Carmen ne se démentirent pas un instant. Je crois pouvoir dire que je me montrai digne d'eux. Chacun de nous cachait ses souffrances aux autres pour ne pas les décourager. J'affectais dans l'avenir une confiance que j'étais loin de ressentir. Sanchez, de son côté, paraissait ne voir dans ces terribles épreuves qu'un moment désagréable à passer. Quant à Carmen, je ne savais qu'admirer le plus, de son courage ou de son humilité. S'oubliant elle-même, poussant l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, inaltérable dans le calme de sa douce tristesse, elle semblait trouver une jouissance dans l'excès de la fatigue. La force de l'âme domptait en elle la faiblesse du corps, et ses pieds ensanglantés trébuchaient sur le sol sans que la douleur vînt troubler la sérénité de son sourire.

Séparés pendant la nuit, nous avions obtenu la permission de faire ensemble le repas du midi. Assis à l'ombre d'un arbre ou d'un mur, nous partagions avec une gaieté au moins apparente les provisions dues à la prévoyance de Sanchez ou à l'ingénieuse tendresse de Carmen. L'une allait chercher de l'eau fraîche à la fontaine voisine, l'autre roulait des cigarettes

en sifflant des seguidillas, et moi j'acceptais chaque offrande en la payant d'une parole d'amitié ou d'un coup d'œil de reconnaissance. Sans la présence d'une escouade et la vue de mes fers, on nous eût pris pour des amis en promenade.

J'étais heureux et fier aussi, je l'avoue, d'inspirer de telles affections ; et si Manuel n'eût été pour moi qu'un ennemi, j'aurais eu pitié de son isolement.

A Saragosse, les bruits les plus étranges et les plus contradictoires circulaient sur mon compte. Le parti absolutiste, qui m'honorait de sa haine et voulait me perdre, n'avait négligé aucun moyen pour prévenir les esprits contre moi ; d'un autre côté, les nombreux amis que j'avais dans la province s'étaient hautement déclarés en ma faveur : de sorte que les avis se trouvaient partagés et que l'opinion publique flottait incertaine entre deux courants contraires.

A l'appât qu'offraient aux imaginations oisives les circonstances bizarres et mystérieuses de l'affaire en litige se joignaient des motifs d'attention plus sérieux et plus graves. Tout le monde se trouvait intéressé dans ce terrible drame de famille. Père ou mari, frère ou fils, chacun se sentait atteint dans ses droits les plus sacrés ou dans ses affections les plus chères. C'était la vie domestique elle-même qui se trouvait en cause. Aussi la curiosité était-elle extrême et l'émotion universelle. Contre l'habitude, mon procès attira la foule.

Les débats s'ouvrirent devant un immense concours de spectateurs, au milieu d'un silence religieux. Quoique, par un de ces abus trop fréquents dans un pays où l'arbitraire pèse sur toute chose et dénature même la justice, le gouvernement eût choisi mes juges parmi les plus dévoués de ses séides, le tribunal, obligé, par l'attitude imposante de la population, de tempérer l'ardeur de son servilisme, n'osa pas violer les formes de la jurisprudence établie, et laissa suivre au procès une marche régulière. Déterminés d'avance à me condamner, ils ne voulurent pas compromettre le résultat pour les détails, et déguisèrent le parti pris de leur injustice sous l'apparence de l'impartialité.

Après la lecture de l'acte d'accusation, on interrogea Manuel. Il se montra digne de lui-même et soutint jusqu'au bout l'infamie de son rôle. Il confirma tout ce qu'il avait avancé, ne cherchant pas à se justifier, mais seulement à me charger. Sa déposition fut accueillie par des murmures d'indignation et interrompue par de violentes apostrophes.

— Tais-toi, infâme ! — criaient ces braves Aragonais, dont le cœur se soulevait à la vue d'une pareille ingratitude ; — c'est ton père, malheureux, c'est ton père !

Il y eut une femme qui cria du fond de l'auditoire :

— Coupez-lui la langue, à ce monstre !

Abrité derrière la force armée, Manuel opposait un front d'airain au tumulte de la réprobation publique.

Sommé d'expliquer la contradiction qui existait entre ses allégations et sa conduite, entre la destination et l'emploi de l'argent volé, il répondit qu'il n'avait pu résister à la tentation d'une somme si forte, et qu'il avait mieux aimé, crime pour crime, la détourner au profit de ses passions que de la consacrer à la fomentation d'intrigues politiques qui ne l'intéressaient pas. Il était impossible d'arranger une fable avec plus de vraisemblance et d'inventer contre moi une combinaison plus ingénieusement perfide.

Pour moi, je répondis en toute franchise aux questions qui me furent adressées : je n'avais rien à cacher.

On passa ensuite à l'audition des témoins à charge. Il y a des traîtres partout, et la délation n'a jamais manqué aux procès politiques. Quelques hommes du régiment, probablement soudoyés, dirent que, deux mois auparavant, après la publication des ordonnances royales qui licenciaient l'armée constitutionnelle, j'avais voulu les entraîner dans une conspiration contre le roi, et proposé l'organisation d'une guérilla révolutionnaire. Le président me demanda ce que j'avais à répondre.

— Nie tout, — me dit à l'oreille Sanchez, qui m'assistait comme défenseur.

Mais je ne savais pas mentir, et je déclarai la vérité, niant le fait de conspiration, avouant le projet de guérilla. Mes paroles produisirent dans l'assemblée une impression fâcheuse, et je vis un éclair de joie briller dans les yeux de mes juges.

— Tu viens de te perdre, — murmura Sanchez avec découragement.

— J'étais perdu sans cela, — répondis-je.

Cependant de nombreux et importants témoignages militaient en ma faveur. Presque tous les officiers du provincial et les habitants les plus notables de mon district étaient venus de leur propre mouvement déposer pour moi dans les termes les plus honorables. Ce n'était pas tout : un accident inattendu m'apporta, bien contre mon gré, de nouvelles chances de salut.

Au moment où le procès semblait tirer à sa fin, Carmen entra dans la salle du tribunal.

Je l'avais priée de n'y point paraître, et, sans me le promettre positivement, elle me l'avait laissé espérer. Une sorte de convention tacite entre les juges, l'accusateur et l'accusé, avait écarté de la cause sa personne et son nom. Mes ennemis savaient combien son intervention eût pu m'être avantageuse et désiraient m'en enlever les bénéfices ; moi, je voulais épargner à son repentir le supplice des curiosités insolentes. Leur haine se fit volontiers la complice de ma délicatesse. Pendant toute la durée des débats, il n'avait pas été une fois question de Carmen.

Son arrivée fut un coup de foudre. La foule s'agita comme la mer au moment des tempêtes, pleine d'ondulations et de murmures ; les juges se penchèrent les uns vers les autres, étonnés et inquiets ; Manuel tressaillit sur son banc, et, de pâle qu'il était, devint livide ; Sanchez laissa échapper un cri de triomphe. Moi, je me levai brusquement, et, m'adressant à Carmen d'une voix sévère :

— Que venez-vous faire ici ? — lui dis-je.

— Mon devoir, — répondit-elle d'un air inspiré. Puis, étendant le bras vers moi avec une irrésistible autorité, elle ajouta :

— Ne cherchez pas à m'imposer silence, don José : ce serait inutile. Il faut que le crime retombe sur les coupables, et la honte sur les infâmes. Je vais parler.

Et, s'avançant rapidement au pied du tribunal, elle prêta serment d'une voix haute et ferme. Puis elle se mit à raconter, à confesser, toute la vérité. Sanchez m'avait saisi le bras et me forçait à me taire. Je me laissai peu à peu gagner par l'émotion de l'assemblée palpitante. L'expression de souffrance répandue sur tous les traits de la jeune femme, le feu de ses regards, la générosité de sa résolution, la sincérité de son accent, portaient dans tous les cœurs la conviction et l'attendrissement. On eût dit l'ange de la pénitence cherchant à sauver une âme.

Les juges ne trouvèrent pas une observation à lui faire ; Manuel ne trouva pas une dénégation à lui opposer, tant l'éloquence du cœur est irrésistible et victorieuse ! Sa déclaration fut suivie d'universels applaudissements, que réprima à grand peine la voix menaçante du président. Celui-ci, trouvant sans doute la condamnation difficile en de telles circonstances, leva la séance et remit les plaidoiries au lendemain.

— Tu es sauvé, — me dit Sanchez avec des larmes dans les yeux.

C'était la première fois que je le voyais pleurer. Je ne voulus pas lui ôter l'espérance, et je me contentai de lui serrer la main, en le priant de reconduire Carmen. Le lendemain, le capitaine-rapporteur fulmina contre Manuel et contre moi un réquisitoire furibond. Sanchez présenta ma défense avec toute l'habileté d'un avocat consommé, avec toute la chaleur de l'amitié. Il prouva mon innocence, vantâmes vertus, fit valoir mes services. Inutiles efforts ! je fus déclaré coupable par la majorité des juges, et condamné, ainsi que Manuel, à dix ans de galères.

L'assemblée accueillit cet inique jugement par un concert d'injures et de malédictions. Le président se hâta de nous faire sortir, de peur que nous ne fussions, moi enlevé, Manuel mis en pièces.

Sanchez avait obtenu la permission de me suivre jusqu'à la prison. Nous n'échangeâmes pas un mot pendant le trajet. Nous avions peur de nous attrister l'un l'autre. En arrivant, nous apprîmes que je serais, dès le lendemain matin, expédié avec Manuel pour les présides d'Afrique. Sanchez n'était pas l'homme des vaines consolations et des paroles perdues. Au moment de se séparer de moi pour dix ans au moins, peut-être pour toujours, il me dit simplement :

— Que faut-il faire ? — J'ai deux dettes à payer, — lui répondis-je. — Prenons-en chacun une. Charge-toi de Carmen, je me charge de Manuel. — Est-ce là tout ?

— Oui.

— C'est bien. Au revoir.

— Adieu.

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous nous quittâmes sans ajouter un mot.

Le lendemain, au point du jour, on me fit descendre, ainsi que Manuel, dans la grande cour de la prison, et l'on nous riva à chacun une chaîne autour du pied droit, afin que l'on ne pût jamais nous attacher ensemble. C'était la seule récompense accordée à sa dénonciation. L'on nous fit ensuite monter chacun sur une charrette attelée de deux chevaux de poste, et l'on prit au grand trot la route de Garthagène.

A la porte de la ville, je trouvai Sanchez et Carmen qui m'attendaient pour me dire adieu. Nous nous saluâmes de la tête, Sanchez et moi. Carmen s'était mise à genoux, et tendait vers moi des bras suppliants. Je portai mes mains à mon cœur, puis à mes lèvres, et je lui envoyai le baiser du pardon,

Elle poussa un cri, et tomba évanouie. Je vis de loin Sanchez la relever et l'emporter dans ses bras,

Pauvre femme ! je pleure encore quand j'y pense.

Nous fûmes embarqués à Carthagène sur mon brick de l'Etat et transportés à Melilla, sur la côte de Maroc. C'était le lieu de notre destination.

En entrant au préside, je vis, spectacle étrange et plein d'enseignement ! les hommes les plus éminents de l'Espagne par leur caractère et leurs talents réunis aux plus ignobles scélérats. La vertu habitait le séjour du crime, et la gloire marchait accouplée à l'infamie.

L'homme le plus faible eût puisé des forces dans la contemplation de ces éclatantes injustices. Comment ne pas se résigner à un malheur si noblement partagé ?

Mais je n'avais pas besoin d'encouragements. Au sentiment de mon innocence venaient se joindre le désir et l'espoir d'une vengeance légitime. La haine avait enfin pénétré dans mon âme, qu'avait jusqu'alors remplie l'affection ; et ma conscience approuvait les inspirations de ma colère.

J'étais bien résolu à ne pas laisser impunis les crimes de Manuel. Son châtiment me paraissait être pour moi non pas seulement un droit, mais encore un devoir. La prison n'était pas une peine suffisante, parce qu'elle permettait l'espérance ; quant à la honte, elle ne comptait pas pour un homme à qui manquait le sentiment de l'honneur. Le misérable ne tenait qu'à la vie ; c'était la vie qu'il fallait lui ôter : je m'étais promis de le tuer.

Mais ce projet n'était pas facile à exécuter. Signalé au directeur du préside comme un homme dangereux, j'étais l'objet d'une surveillance incessante ; et Manuel, quoique faisant partie de la même brigade que moi, se trouvait, grâce à ses réclamations, placé toujours hors de ma portée. J'avais dix ans devant moi, je pouvais patienter. Je dissimulai sous l'apparence d'un abattement stupide la persévérance de ma haine, dans l'espoir d'endormir un seul jour la défiance dont j'étais l'objet.

Pendant quatre années entières, je guettai l'occasion ; je la voyais s'approcher petit à petit, et j'étais certain de la saisir un jour. Un moment d'oubli me fit perdre le fruit de ma longue patience.

Je recevais régulièrement tous les mois une lettre de Sanchez. Un jour j'appris la mort de Carmen, Entrée au couvent quelques jours après mon départ, elle s'était vouée aux pratiques les plus austères de la pénitence, ruinant sa santé à plaisir et semblant demander à la religion un suicide

sacré. En effet, sa vie avait fini par se consumer dans les ardeurs de l'expiation.

Je versai des larmes amères sur le sort de cette femme née pour la vertu et le bonheur, morte dans la tristesse et le repentir, de cette femme que j'avais aimée d'un amour si profond, hélas ! et si stérile.

A la douleur succéda la rage. Je ne pus me contenir en revoyant Manuel, et je me précipitai sur lui pour en finir. Mais je fus la dupe et la victime de mon aveugle colère. On m'arracha mon ennemi encore vivant, et le bâton des argousins vint me rappeler au sentiment de la discipline. Je fus condamné à un mois de cachot.

A ma sortie, je ne retrouvai plus Manuel. Séduite par sa beauté, épouvantée par ma violence, la femme du geôlier lui avait fourni les moyens de s'évader.

Je ne perdis pas courage : une voix secrète me disait que je retrouverais mon ennemi.

Je continuai pendant cinq ans à recevoir des nouvelles de mon fidèle Sanchez. En 1833, une lettre de l'escribano d'Ixar m'annonça qu'il avait été tué dans une bataille livrée aux carlistes, et qu'il m'avait fait son héritier. Je portai le deuil de mon ami, comme j'avais porté celui de ma femme, dans mon cœur. Les galériens n'ont pas droit à davantage.

Au bout d'un an je fus rendu à la liberté, triste liberté. Mon premier soin, en sortant du préside, fut de prendre des informations sur Manuel. J'appris qu'il s'était mis au service du dey d'Alger, après avoir abjuré la religion chrétienne. La fin me parut digne du commencement : l'apostasie n'est qu'une forme de la déloyauté.

Je trouvai dans cette nouvelle trahison un nouveau motif d'espérance. Dieu devait être avec moi contre le renégat. Déjà la fortune semblait se déclarer en ma faveur. La France promenait son drapeau victorieux dans le royaume des pirates.

Mais, ne voulant négliger aucun moyen de succès, je retournai en Aragon pour recueillir l'héritage de Sanchez. Il n'avait pu me léguer qu'une somme bien modique. Le reste avait été employé aux frais de mon procès et à la dot de Carmen. Après avoir recueilli cette dernière offrande d'une amitié héroïque, je dis adieu pour toujours à ma patrie, où je ne laissais que des tombeaux.

J'ai cherché Manuel pendant deux ans : je l'ai trouvé tout à l'heure.

Il ne me reste ni désir ni espérance. Si par hasard l'on m'absout, je me résignerai à la vie ; sinon, je remercierai les braves gens qui me fusilleront.

Don José avait cessé de parler. Son récit m'avait vivement intéressé. Je résolus de faire tous mes efforts pour le sauver.

Je racontai brièvement au conseil de guerre ce que je venais d'entendre, et je sollicitai toute son indulgence en faveur de l'accusé. On interrogea les habitants sur le compte du Koulougli. Ils répondirent que c'était un renégat espagnol venu du Maroc. Leur déclaration concordait heureusement avec les assertions de mon protégé. Le meurtre que l'on avait à juger fut considéré comme le résultat d'un duel, et j'eus le bonheur d'annoncer à don José qu'il était absous.

— C'est un mauvais service que vous m'avez rendu, — me dit-il avec un triste sourire ; — mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant de votre bienveillance.

Si jamais vous allez à Oran, demandez la boutique de *Monsieur Corbeau* : vous y trouverez don José, auquel les soldats ont conservé son surnom. Il s'est fait marchand de tabac et fume ses bénéfices.

Janvier 1845.

LE CONCERT DE FLEURS

Pendant certain voyage de découvertes que nous exécutions, le sac au dos et la canne à la main, le long des côtes de Bretagne, l'envie nous prit tout naturellement un beau matin d'aller faire un tour au large et de visiter les îles que nous apercevions à l'horizon. Étant tous bons nageurs et quelque peu marins, nous ne voulûmes point prendre avec nous de bateliers, gens fort utiles sans doute, mais dont le flegme et l'entêtement refroidissent singulièrement la joie ardente et tumultueuse de la jeunesse.

Le bateau est à nous. Me voilà patron, maître, après Dieu, sur mon bord, sauf le consentement de l'équipage. Hisse le foc ! hisse la brigantine ! la barre au vent ! et nous voilà partis.

La mer calme et azurée se brisait mollement sur le sable du rivage ; et les nuages, doucement poussés par la brise, traversaient avec une harmonieuse lenteur les espaces sans bornes du ciel. Leur ombre venait parfois se jouer sur nos têtes, avançant tantôt la barque, tantôt devancée par elle, promenant sur l'eau de grandes taches mobiles. Quelque fois on eût dit qu'un poisson énorme ou bien un banc de sable donnait à l'eau ces couleurs sombres et ternes.

Quand nous nous fûmes un peu éloignés de la terre, la brise, ne rencontrant plus d'obstacle, se fit sentir plus forte et plus fraîche. Les voiles s'arrondirent comme de grandes ailes ouvertes, et le bateau glissa sur l'eau avec la légèreté d'un cygne.

Nous visitâmes tour à tour plusieurs îles, nous éloignant toujours davantage de la terre. Vers trois heures de l'après-midi, la mer devint houleuse, et le vent se leva plus fort. Mais, comme le ciel restait clair, nous ne nous en inquiétâmes pas davantage, et nous avançâmes toujours.

Cependant le vent augmentait peu à peu de violence, et des nuages que nous avions à peine remarqués au bord de l'horizon se développaient et grandissaient avec une prodigieuse rapidité. Bientôt ils formèrent au-dessus de nos têtes un dais sombre et pesant, et quelques grosses gouttes de pluie, accompagnées d'un grondement de tonnerre lointain, tombèrent sur la barque.

Nous hésitâmes un instant, nous regardant en silence pour nous interroger l'un l'autre.

— Il faut nous en retourner, — dit une voix.

— Nous sommes trop loin de terre : nous n'aurons pas le temps, — fit un second.

— Mais au moins il faut rejoindre la dernière île que nous avons quittée.

— Nous en sommes déjà plus loin que de celle sur laquelle nous gouvernons, — dis-je à mon tour. — Allons vite et droit

Nous serrâmes le vent et partîmes avec la rapidité d'un cheval au galop.

La mer était devenue verte et livide. Les vagues se brisaient en écume blanchâtre, et rendaient un son funèbre en clapotant contre la barque qui frissonnait. Nous montions sur le sommet des lames, nous descendions dans leur lit, avec une effrayante mobilité. Le vent, qui soufflait par rafales violentes, faisait crier le mât et tanguer le bateau avec : tant de force que l'avant finit par se remplir d'eau.

Aussitôt la voile fut amenée, le mât enlevé, et les rames jouèrent vigoureusement ; La tempête augmentait toujours, et nous ne savions pas si nous arriverions à temps. Nous redoublâmes de vitesse et d'énergie, et au bout de quelques minutes nous touchions terre.

Il était temps. A peine avions-nous tiré notre barque sur le rivage que l'ouragan se déchaîna dans toute sa fureur. L'épais rideau de nuages noirs qui dérobaient le ciel à la terre ne s'entr'ouvrait que pour laisser passer de sinistres éclairs ; et la foudre, se précipitant à leur suite, se promenait en bondissant sur nos têtes avec d'horribles mugissements. Les vagues s'élançaient en flots d'écume vers le ciel, et retombaient en broyant dans leurs replis le sable et les pierres du rivage.

Le danger de tout à l'heure n'était plus qu'un spectacle. Nous restâmes quelque temps à contempler l'orage, non sans plaisir, à la façon du philosophe épicurien, *suave mari magno*. Mais la pluie se mit sérieusement de la partie et coupa court à notre admiration. Il fallut songer à un abri. Nous cherchâmes des yeux tout autour de nous, mais sans rien voir, sinon quelques arbres forts maigres. Faute de mieux, nous allâmes nous blottir sous le mieux fourré pour attendre que l'orage diminuât.

Mais cela tombait si dru qu'en moins d'un quart d'heure nous fûmes complètement inondés. On résolut de tout faire pour trouver un lieu de refuge, et l'on se mit en marche.

Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous aperçûmes, à peu de distance devant nous, une cabane d'une forme assez étrange, appuyée de tous côtés contre des arbres qui semblaient en faire partie. Sans nous arrêter à considérer l'architecture, nous fondîmes sur la porte comme des chiens affamés sur un os, et nous entrâmes sans frapper.

Il n'y avait qu'une chambre, si l'on peut donner le nom de chambre à une pièce de huit ou dix pieds carrés qui n'avait d'autre parquet que la terre, d'autre muraille que des pierres cimentées par de la terre glaise. Sur une espèce de foyer fait avec des cailloux plats posés les uns auprès des autres, brûlait un feu de branches sèches dont la fumée s'échappait à moitié par un trou pratiqué dans le haut du mur.

Près du feu, sur un fagot mal attaché, était assis un homme ayant la barbe et les cheveux fort longs, la figure hâve et maigre, le regard incertain. Ses habits, ou plutôt son habit, était un composé informe de peaux de lapins et d'écorces tressées qui lui descendaient jusqu'aux talons. Il se dandinait d'une manière étrange sur son fagot, chantant une ballade bretonne sur un air monotone et lent. Aux lueurs de la flamme qui oscillait, cet homme, avec son accoutrement bizarre et sa chanson de sorcière druidique, semblait l'ombre de Robinson Crusoé évoquée durant une nuit d'orage par quelque descendant de l'enchanteur Merlin.

A cette vue, nous restâmes d'abord stupéfiés. Mais bientôt, lorsque après avoir suffisamment considéré l'étrange personnage, on voulut s'interroger du regard, une irrésistible hilarité remplaça l'étonnement. Nous partîmes tous ensemble d'un vaste éclat de rire qui retentit énergiquement sous la hutte.

L'homme, qui ne s'était pas jusqu'alors aperçu de notre présence, fit un mouvement nerveux plein de surprise et de terreur, cessa brusquement sa chanson, et se leva droit devant nous pour nous considérer à son tour. Plus il nous regardait, plus sa terreur et sa surprise paraissaient augmenter. Nous crûmes qu'il était temps de l'apostropher.

— Hé ! brave homme, pouvez-vous nous donner asile pour cette nuit ?

Quand il m'entendit lui adresser cette question si simple, il se mit à trembler de plus belle, si bien que ses jambes flageolaient sous lui. Croyant alors qu'il augurait mal de nous sur notre mine, qui cependant valait bien la sienne, je me hâtai de le rassurer.

— N'ayez pas peur, — lui dis-je, — mon cher monsieur, nous sommes d'honnêtes gens, et nous ne serions pas venus vous déranger si la pluie, ne

nous y avait forcés. Mais il fait un temps du diable ; et, si vous ne voulez pas nous recevoir cette nuit, il est probable que chacun de nous va fondre à la pluie comme un bonhomme de sucre.

Je lui disais cela pour le prendre d'abord par les sentiments : car nous étions bien résolus, mes compagnons et moi, à rester où nous étions, malgré le maître du logis lui-même, plutôt que de recommencer nos courses à travers champs, par une nuit où l'on n'aurait pas mis un gendarme dehors.

Il resta dans la même position sans nous répondre ; puis nous vîmes ses lèvres décolorées s'ouvrir pour un sourire, et sa tête se pencher sur sa poitrine. Enfin il la releva, et nous dit d'une voix mal articulée :

— N'entenket'ar galec.

Deux grosses larmes lui roulaient le long des joues.

— Cet homme n'entend pas le français, — dis-je en me retournant vers mes camarades.

— Il n'y a pas besoin de pleurer pour cela, — me répondit l'un d'eux.

Ce fut mon tour de baisser silencieusement la tête. Je pensais que les hommes ont toujours des paroles de dédain et de sarcasme pour toutes les douleurs qu'ils ne comprennent pas, et que cet homme avait au fond du cœur quelque chagrin que mes paroles avaient réveillé. Je fus touché jusqu'au fond de l'âme de cette tristesse muette, et je pris les mains du Breton, que je serrai avec sympathie. Une indicible joie brilla dans les regards de cet homme, qui se pencha sur mes mains et les baisa ferveusement.

— Ah ça ! il est décidément fou, — dirent les autres.

Cette parole me rappela à moi et à ma situation. Je demandai en patois celtique l'hospitalité à mon ermite breton, et il me répondit dans le même langage que tout ce qu'il y avait dans sa pauvre maison était à notre service, et surtout au mien.

Aussitôt chacun s'empara d'un fagot, s'assit dessus autour du feu, qui fut activé, et s'efforça de sécher ses vêtements. Le maître du logis nous regardait faire avec une admiration bienheureuse dont nous ne cherchâmes pas à nous rendre compte, trop occupés que nous étions de nous-mêmes pour prendre garde à lui.

Lorsque nous commençâmes à nous réchauffer, un autre souci vint nous assaillir. À mesure que le froid s'en allait, la faim venait. Notre estomac se ressentait du rude exercice de nos bras. Mais nous ne savions trop comment remédier au mal. La cabane était si chétive, et le propriétaire en paraissait si

pauvre, que nous craignons fort de commettre une indiscretion en lui demandant à manger.

Pourtant, après avoir bien consulté les regards voraces de la compagnie, je me décidai à adresser la parole à notre hôte. C'était à moi qu'était concédé, vu ma connaissance de la langue locale, le privilège d'orateur, ordinairement si disputé.

Je lui demandai en conséquence s'il n'avait pas quelque chose à nous donner. Sans rien me répondre, il sortit, en dépit de la pluie, qui continuait de plus en plus fort.

Une conversation générale s'engagea pendant son absence.

— Ma foi, malgré la rusticité et la petitesse de la cabane, nous sommes fort heureux d'avoir trouvé un abri ici. Autrement Dieu sait si l'on ne nous aurait pas trouvés gelés demain matin.

— Ou bien si le vent ne nous aurait pas tous emportés.

— Il faut avouer, Messieurs, que notre hôte a une singulière mine, un singulier habit et une singulière maison.

— C'est peut-être la mode en Bretagne.

— Que croyez-vous que soit cet homme ?

— C'est un brave homme, — dis-je gravement.

— Ce n'est pas là la question. Je pense pour ma part que ce pourrait bien être un contrebandier.

— Un contrebandier ! Ce serait bien la peine de faire la contrebande pour être logé comme une huître et habillé comme un ramoneur.

Et puis le digne homme a l'air trop bête pour un contrebandier. C'est plutôt un pauvre imbécile qui sera venu habiter ce trou parce qu'on ne voulait plus de lui dans ce village.

— Ou bien un fanatique qui se sera retiré au désert pour faire pénitence.

— Peut-être, Messieurs, — dis-je à mon tour, — est-ce un homme qu'un chagrin de cœur a éloigné du monde.

A ce mot ils partirent tous d'un éclat de rire.

— Le fait est que ce jeune homme a l'air d'un amant malheureux, comme moi j'ai l'air de Caton-le-Censeur.

— Si nous le faisons engager comme jeune premier au théâtre de Saint-Malo ?

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de celui qui en était l'objet. Il apportait dans un plat de terre carré, qu'il avait recouvert d'un pan

de sa robe, les trois quarts à peu près d'un lapin qui n'avait, ma foi, pas mauvaise mine. Il le posa près du feu et repartit en disant :

— Attendez.

Puis il revint, apportant de la même manière un autre plat où il y avait sur des feuilles deux poissons bouillis, et un pot de terre assez mal bâti qui contenait je ne sais quelles herbes cuites dans leur bouillon. Il posa le tout à côté du premier plat, s'assit à côté de moi par terre en croisant les jambes, et me dit, avec une orgueilleuse satisfaction :

— Mangez : cela vient de la grotte.

En ma qualité de truchement, je redis en bon français ces paroles à mes compagnons, qui se jetèrent brutalement sur les mets, qui sur le poisson, qui sur la viande, qui sur les légumes.

— Que cela vienne de la grotte ou non, cela est détestable, — dit un de nos camarades, qui était d'une humeur massacrate depuis le commencement de notre aventure.

— Possible pour les légumes ; mais la viande est très passable.

— Et le poisson excellent.

Je triomphais : j'avais la majorité pour moi. Mais, trouvant que le repas n'était pas complet, je me hasardai à demander du pain.

— Je n'en ai pas.

— Avez-vous des pommes de terre ?

— Non.

— Ou des galettes de sarrasin ?

— Non.

— Qu'est-ce donc que vous mangez avec votre viande ?

— Des légumes.

— Et avec votre poisson ?

— Des légumes.

— Mais avec vos légumes ?

— De la viande et du poisson.

Voyant que je n'en pourrais tirer autre chose, j'annonçai aux autres convives qu'ils eussent à se contenter du repas tel quel, notre hôte n'ayant pas de pain à nous donner.

— Le barbare ! — dit le grondeur de la troupe. Cependant, on se résigna si bien qu'un quart d'heure après il ne restait plus que des arêtes et des os sur les plats. Puis on remua des tas de feuilles sèches qui étaient à l'autre

bout de la cabane ; on se coucha, et l'on s'endormit, comme je pus m'en convaincre aux ronflements sonores qui roulaient sous la hutte.

Moi seul je ne m'étais pas couché, parce que la curiosité me tourmentait plus que le sommeil. Je voulais à toute force savoir l'histoire de cet homme bizarre qui était devant moi.

Je rapprochai donc mon fagot du feu ; je tirai de ma poche deux cigares qui avaient séché en même temps que moi ; j'en offris un au Breton, qui le refusa ; j'allumai l'autre, et je me mis à préparer un interrogatoire. Après avoir bien cherché un préambule, je ne pus rien trouver de mieux que ce qui va suivre.

— Y a-t-il longtemps, — dis-je à mon hôte entredeux bouffées de fumée, — que vous habitez cette île !

— Trois ans et quelque chose.

— Et vous y trouvez-vous bien ?

— Aussi bien qu'un chrétien peut le faire sous l'œil de Dieu, loin de ses frères.

— Vous êtes donc tout seul ici ?

Il me regarda avec un sourire de défiance qui voulait dire : — Vous vous moquez de moi. — Puis il ajouta : — Comment voulez-vous que quelqu'un puisse demeurer ici ?

— Vous y demeurez bien, vous.

— Oh ! moi, c'est différent.

— Ainsi vous êtes le seul habitant de votre île ?

— Depuis trois ans que je suis ici, votre voix est la première voix humaine que j'aie entendue.

— Comment ! — m'écriai-je en laissant tomber d'étonnement mon cigare dans le feu.

Il prit à sa ceinture un couteau dont la lame était longue et mince comme une alêne, piqua adroitement mon cigare par le milieu et me le rendit intact.

— C'est pour cela, — repris-je en poursuivant mon idée, — que vous avez pleuré quand je vous ai parlé.

— Je ne sais pas : cela m'a fait un effet si singulier que j'ignore si c'était de la joie ou de la tristesse. J'ai pleuré comme ça parce que j'avais besoin de pleurer ; mais ensuite j'ai été bien heureux.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Ah ça ! comment et pourquoi êtes-vous venu vous établir ici ?

— J'ai fait naufrage.

J'eus envie de rire à cette singulière assertion, et je crus le pauvre homme fou ; mais, en voyant le calme et la gravité de sa physionomie, je redevins sérieux et attentif. Il continua :

— Né de pauvres paysans, morts pendant que j'étais tout petit enfant, j'ai vécu jusqu'à l'âge de huit ans des charités des uns et des autres.

A cet âge-là on me mit à garder les vaches. Le champ où je les menais paître était parsemé de grandes pierres noires qui se tenaient droit en l'air comme des cathédrales et qui me rendaient triste, je ne sais pas pourquoi, quand je les regardais.

Il y en avait une surtout plus grande et plus noire que les autres, au pied de laquelle passait une petite rivière très profonde, bordée de saules. J'allais souvent m'asseoir là, parce que j'aimais à être triste. Quelquefois j'y restais des heures entières, pensant à je ne sais quoi, ne faisant pas attention à ce qui se passait autour de moi.

Aussi, souvent les vaches s'en allaient par-ci et par-là, sans que je m'en aperçusse, et j'étais obligé de passer une partie de la nuit à courir après elles pour les rattraper. Quand je rentrais, après ces affaires-là, mon maître me disait : — Mériadec, tu finiras par me perdre mes vaches ; prends-y garde. Si tu retournes encore t'asseoir auprès de la grande pierre noire, je ne te donnerai pas à souper.

Moi, j'y allais tout de même, parce que j'aimais mieux me passer de souper que de ne pas entendre la rivière couler sous les saules, dont le vent faisait frissonner les branches. Les jours de pluie surtout, cela faisait un bruit comme si cela avait voulu pleurer. Il me semblait que je comprenais ce qu'ils disaient, et je me mettais à pleurer aussi. J'étais content quand j'avais pleuré.

J'aimais mieux le champ que la maison ; j'y restais toute la journée avec mes vaches, quelque temps qu'il fit. Cependant l'on m'avait bien recommandé de rentrer quand il ferait mauvais. Un jour, il fit un orage très violent, qui ne m'empêcha pas de rester comme à l'ordinaire. La foudre tomba dans le champ et tua deux vaches. Quand j'allai dire cela à mon maître, il se mit dans une colère terrible, me battit et me renvoya.

Je passai quelque temps en liberté, me promenant dans la campagne, me nourrissant de fruits sauvages, parce qu'il est défendu de prendre une pomme à ceux qui en ont mille fois trop pour eux, buvant l'eau des sources, dormant sous les arbres.

La nuit j'écoutais chanter le rossignol, et le matin l'alouette. Je regardais lever le soleil, qui dorait les nuages et buvait la rosée suspendue aux arbres des champs et aux pétales des fleurs ; je le regardais se coucher derrière les collines, empourprant de ses derniers rayons le lit où il allait se reposer.

Pendant la journée, je m'enfonçais dans les bois, où je cherchais à tracer de nouvelles routes ; j'allais m'asseoir derrière une roche, près de l'étang où les cerfs et les chevreuils avaient coutume de boire, et je les voyais courir, se jouer et se repaître à l'aise, jusqu'à ce que la voix d'un chien vint le mettre en fuite car tout ce qui veut être libre sur la terre semble avoir derrière soi quelque persécuteur. Je ne sais pas précisément comment s'écoulaient mes heures ; mais je sais bien que ce temps fut le plus heureux de ma vie.

Hélas ! il paraît que les lois défendent ce bonheur là : car, un jour que, couché dans un champ, je respirais, aux rayons du soleil, le parfum des foins que l'on coupait, un garde m'arrêta comme vagabond, et me mena en prison, d'où les gendarmes me menèrent en justice, d'où je fus renvoyé dans une autre prison.

Quand je sortis de là, le curé du village, qui avait besoin d'un petit gars pour faire ses commissions et lui servir la messe, me prit à son service.

Je crois que je ne m'acquittai guère mieux de mon second emploi que de mon premier. Lorsque j'étais envoyé quelque part, si dans mon chemin je rencontrais un bois ou une prairie bien verte, je ne revenais que le soir, bien tard. Souvent, de bon matin, quand je voyais le ciel blanchir, je sortais pour respirer l'air frais et piquant du printemps, ou bien pour m'égarer dans les brouillards de l'automne, et j'oubliais de revenir.

Aussi étais-je réprimandé. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu encenser à l'église ? — Monsieur le curé, j'étais à respirer l'odeur des fleurs. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu chanter à la grand'messe ? — Monsieur le curé, j'écoutais chanter les oiseaux.

M. le curé avait bien de la patience, et supportait bonnement mes absences ; mais cela ne pouvait pas toujours durer ainsi.

Une fois M. le curé m'envoya faire une course plus longue qu'à l'ordinaire pour inviter à dîner un curé de ses amis, qui demeurait à quelques lieues de chez nous, sur le bord de la mer. Je me mis en route comme d'habitude, m'arrêtant sans m'en apercevoir, reprenant mon chemin quand je repensais à mon affaire.

Le village où je me rendais était assis précisément sur le rivage, au pied d'une montagne assez rude, qui n'avait pour communication avec la plaine qu'une gorge âpre et profonde. Je m'engageai dans ce passage étroit, où je ne voyais ni à dix pieds devant moi ni à dix pieds derrière.

L'aspect sauvage et triste du lieu, l'air humide qui y circulait, le ciel gris et brumeux qui pesait sur ma tête, un certain bruit mystérieux que je n'avais jamais entendu et qui semblait venir à la fois des hauteurs du ciel, des immensités de l'espace et des entrailles de la terre, tout cela me plongea dans une émotion vague et triste, où je m'abîmai comme dans une eau sans fond.

Je marchais machinalement, sans penser où j'allais, suivant au hasard la route qui se présentait à moi. Plus j'avancais, plus je sentais mon émotion augmenter. Quand j'arrivai au bout du passage, je ne me connaissais plus : j'étais absorbé. Enfin je débouchai brusquement sur le rivage, et je me trouvai face à face avec la mer.

Je tombai à genoux sur le sable, le cœur plein de terreur et d'admiration. Je frissonnais en silence. La mer, qui se déroulait immense dans un horizon sans bornes, montait et descendait tour à tour sur la plage houleuse, et menaçante, et plaintive. Je ressentais cette agitation, j'avais peur de ces menaces, je comprenais ces plaintes. Il me semblait qu'il y avait dans mon âme un océan sans bornes aussi, plein de houles et de tempêtes cachées, qui pouvaient déborder sur ma vie, comme l'autre débordait sur la terre. J'entendis au dedans de moi un hymne de lamentation qui répondait à l'hymne lamentable des flots.

Je restai là jusqu'au soir. La nuit étant venue, j'allai me coucher dans une grotte voisine, suspendue au flanc de la montagne. Le lendemain, après avoir vu lever le soleil et dit adieu à la mer, je partis pour retourner chez mon maître. Je ne sais comment cela se fit, mais je n'y arrivai que le soir, quoiqu'il n'y eût guère que quatre lieues. Quand je fus rentré, M. le curé me dit : — Mériadec, tu es resté deux jours pour faire ma commission.

— Ah ! — lui répondis-je, assez étonné.

— Mais il faut au moins espérer que tu l'as bien faite ?

— Quoi ?

— Ma commission.

— Quelle commission ?

— Comment ! petit malheureux, tu n'es pas allé inviter mon ami le curé du bourg ?

— Non, Monsieur le curé.

— Mais qu'est-ce donc que tu as fait depuis deux jours ?

— Monsieur le curé, j'ai regardé la mer.

M. le curé déclara que j'étais un effronté mauvais sujet et me mit à la porte.

Dès que je fus dehors, je repartis pour l'endroit d'où je venais, et j'y recommençai ce qu'ils appellent la vie de vagabond, admirant la nature, et adorant, dans mon cœur, le Dieu qui l'a faite.

Cependant j'étais mal vu dans, le village, quoique je n'eusse fait de mal à personne. Les hommes m'appelaient Mériadec le fainéant, et les enfants Mériadec l'imbécile. Je ne me rappelle pas comment je fis pour vivre en ce temps-là.

Aux approches de l'hiver, comme je ne pouvais plus coucher dehors ni trouver ma nourriture en plein air, je fus obligé de demander du service aux paysans de l'endroit. Ils me reçurent tous très mal et se moquèrent de moi.

Enfin il y en eut un qui me dit que, si je voulais lui faire une belle chanson bretonne, il me prendrait pour faire les gros ouvrages de sa maison. Tout le monde se mit à rire. Moi, je dis que je voulais bien, et que je reviendrais le lendemain, à pareille heure, apporter ma chanson. J'avais entendu souvent des ballades récitées par des ménétriers ou chantées en chœur par les villageois, et je voyais à peu près comment cela devait se faire.

Le lendemain, en effet, je revins ; et je leur chantai l'histoire d'un esprit des fleurs qui passait sa vie au milieu d'elles, se cachant sous les pieds des violettes qu'il embaumait de son souffle, se balançant aux tiges des roses qu'il colorait en les caressant de ses ailes, changeant sans cesse d'asile et de bonheur. Un jour d'orage, le vent emporta l'esprit des fleurs, qui ne revint plus sur la terre. Les fleurs pleuraient et se flétrissaient en pensant à leur esprit qui était mort et qu'elles ne reverraient plus. Mais l'esprit, qui vit leur peine du haut du ciel qu'il habitait maintenant, leur fit dire par une goutte de rosée qu'elles eussent à se consoler, parce qu'il vivait encore, mais d'une vie plus aérienne et plus douce, et que celles qui mourraient sur la terre viendraient habiter avec lui une lumineuse étoile, où ils se retrouveraient tous ensemble, plus heureux et plus vivaces que jamais.

Et je dis aux femmes qui étaient là rassemblées que, quand leurs petits enfants mouraient, leur âme allait au ciel attendre celle de leurs mères pour y être heureuses ensemble d'un bonheur éternel.

Les femmes pleuraient au moment où je finis ma chanson ; les hommes m'applaudirent, et le maître de la maison m'accorda la faveur qu'il m'avait promise. Je fus chargé du soin de traire les vaches, de nettoyer la basse-cour et de garder les cochons.

— Oh ! — m'écriai-je avec douleur, — ô destinée des poètes !

Mon hôte me regarda d'un air étonné, se tut quelque temps, et, sur mon invitation, reprit son récit :

— Je restai dans cette maison pendant plusieurs années, ne me trouvant ni heureux ni malheureux. D'un côté, je n'étais plus tourmenté par les hommes ni par les enfants du pays, et l'on ne me jetait plus de pierres quand je passais dans la rue ; mais de l'autre, il me manquait ma liberté, et mes longues journées sur le bord de la mer, et mes demi-sommeils sur l'herbe des prés aux rayons du soleil, et mes délicieuses nuits d'été dormir au milieu des bois parfumés.

Cette vie commençait à me lasser. Mais il se présenta un incident qui m'empêcha de la quitter et vint changer complètement le cours de mes idées, La fille du maître, qui avait été élevée à quelque distance du village, chez une vieille parente, revint se fixer dans sa famille. Elle était à peu près de mon âge, mais belle comme la vierge Marie. La première fois que je la vis, c'était à table chez son père : je m'arrêtai tout à coup et je laissai tomber un plat que je tenais.

— Quel imbécile ! — s'écria-t-elle.

Ce fut le premier mot qu'elle prononça devant moi. Les larmes m'en vinrent aux yeux, et j'en fus plus affligé que des cris de la maîtresse ou des coups du maître. Je ne dormis pas de toute la nuit.

Je finis par aimer cette jeune fille passionnément. Comme elle était orgueilleuse et insolente, je n'osai pas d'abord lui exprimer les sentiments que j'éprouvais pour elle. Mais bientôt je m'enhardis ; et, sans lui parler de moi directement, je lui chantais souvent des chansons où je peignais sous un autre nom mes chagrins, mon amour et mes désirs.

Elle paraissait m'écouter avec plaisir. Un jour elle dit tout haut devant ses parents :

— Ce porcher fait vraiment de jolies chansons !

Je fus heureux pendant huit jours.

Au bout de quelque temps, elle comprit que c'était d'elle et de moi que je lui parlais dans mes chansons. Il me sembla qu'elle me traitait avec plus

d'égards depuis ce temps-là, et je ne perdais pas l'espoir qu'elle pourrait bien m'aimer à son tour. Une fois que je lui disais cela, elle me répondit :

— Bah ! Mériadec, regarde comme tu es vilain et mal habillé !

Je m'aperçus alors, pour la première fois de ma vie, que je prenais trop peu soin de ma personne.

Pour réparer ma négligence, je passai mes nuits à faire des chapeaux de paille, des sabots, des cuillers de bois, que j'allais vendre le dimanche à Saint-Brieuc. Avec leur produit, je m'achetai un beau surtout gris, avec de gros boutons de cuivre qui reluisaient comme des miroirs, et un ruban bleu que j'attachai à mon chapeau. Je voulais lui faire une surprise.

Le dimanche suivant, sans en rien dire à personne, je m'arrangeai et m'habillai de mon mieux ; puis j'allai à la messe. Quand j'entrai, tout le monde fut étonné et me regarda à deux fois, pour voir si j'étais bien le même homme. En sortant de l'église, je passai à côté d'elle, fier comme un bedeau, et je lui lançai un regard qui voulait dire : — Eh bien ! suis-je mieux comme cela ? — Elle me répondit par un sourire de contentement et d'approbation.

J'étais ivre de joie. Tous les jours, quand mon ouvrage était fini, je prenais mon beau costume et j'allais faire cercle dans la maison du maître. Les enfants du village ne m'appelèrent plus que Mériadec le Beau, comme ils m'avaient appelé Mériadec l'Imbécile.

Je continuais à lui parler de mon amour ; elle me répondit :

— Bah ! Mériadec, regarde comme tu es faible et peu vaillant !

— Je ne dis rien ; mais je résolus de détruire aussi cette accusation.

Il y eut une fête aux environs, et à cette fête des jeux de toutes sortes. Je ne voulus pas jouter aux courses, parce que j'étais sûr d'arriver le dernier ; mais, quand le moment des luttes arriva, espérant que l'amour doublerait mes forces et me ferait obtenir la victoire, je me présentai hardiment devant le plus rude champion de l'assemblée.

Du premier coup de tête, il m'envoya rouler à quinze pas. On me rapporta évanoui au logis : là j'appris que ma jeune maîtresse avait ri à gorge déployée au moment de ma chute, et qu'elle ne parlait à tout le monde que de la drôle de mine que j'avais faite en recevant le coup de tête.

Le chagrin me rendit malade. On me soigna pendant quelque temps, et je guéris à moitié ; mais, comme, toujours faible et souffrant, je ne pouvais suffire à mon ouvrage, on me mit dehors en me disant que je n'étais bon à rien.

Je repris la vie errante que j'avais déjà menée en pareille occasion. Un jour que, couché sur la mousse, j'écoutais les piverts qui creusaient à coups de bec les grands arbres de la forêt, je fus interrompu dans ma rêverie par un bruit de voix et de pas qui s'approchaient.

C'était elle qui se promenait avec une de ses compagnes.

— Pourquoi l'as-tu laissé renvoyer ? — disait celle-ci.

— Bah ! répondit-elle, — qu'est-ce que j'en aurais fait ?

— Tu ne l'aimais donc pas, ce pauvre garçon ?

— Par exemple ! tu te moques ?

— Mais alors pourquoi te laisser courtiser par lui ?

— Tiens ! c'est toujours flatteur d'avoir apprivoisé un original comme ça.

Ces paroles me firent tant de mal que je restai là jusqu'au soir à me désespérer, ne pouvant ni pleurer ni changer de place. Toute la nuit je rêvai de cela, et le lendemain matin j'étais si fatigué que je fus plus d'une heure avant de pouvoir me mettre en route.

Je me rendis à un village très éloigné du nôtre. Après avoir cherché inutilement de l'ouvrage, je m'établis chez une vieille femme qui demeurait toute seule, et qu'on appelait la sorcière.

On disait que c'était une méchante vieille qui composait des poisons, jetait des sorts sur des bestiaux, et s'en allait la nuit, sur un balai, danser sur les grandes pierres noires qui sont dans les plaines de Loh-Mariaker. C'était tout simplement une bonne femme qui vivait dans une pauvre cabane assez éloignée des autres, parce qu'elle n'aimait pas le bruit.

Elle tressait des joncs pour en faire des nattes ; elle cultivait des légumes et des fleurs dans un petit jardin, et sortait quelquefois la nuit pour aller chercher des simples et des fleurs sauvages au clair de la lune, parce qu'elle croyait qu'ils avaient plus de vertu cueillis en ce moment, ou bien pour aller se promener sur le bord de la mer, parce qu'elle trouvait cela beau. Elle employait tous ces simples à faire des remèdes qu'elle donnait aux paysans quand ils étaient malades.

Comme nous étions tous les deux malheureux et isolés, nous nous entendîmes bien vite. Nous nous mimes à demeurer ensemble, comme je vous l'ai dit, et nous vécûmes tranquilles. Elle s'occupait de la cabane ; moi j'allais à la chasse aux lapins, que je prenais dans des pièges, et à la pêche : car nous avions acheté une petite barque avec nos économies.

J'allais plus souvent à la pêche qu'à la chasse, parce que j'aimais la mer de cœur. J'étais heureux quand je me voyais glisser sur le dos de l'eau qui écumait frappée par mes avirons, ou que, laissant la barque errer à son gré, je me sentais mollement bercé par les flots. Puis, quand, la nuit, le vent chassait au-dessus de ma tête les nuages qui fuyaient comme de grandes ombres, et venait siffler dans mes vêtements humides, je me sentais saisi d'une sainte frayeur : je tombais à genoux au fond de ma barque, et je priais Dieu.

Oh ! que j'ai souvent regretté ces moments de danger et d'extase où ma poitrine se dilatait au souffle de la brise, où mon cœur se remplissait des vagues et tristes mélodies de l'océan, où je vivais en quelques heures une vie de cent ans !

La bonne femme était toujours inquiète de moi quand je ne rentrais pas le soir, et elle me faisait des reproches affectueux de mes longues absences. Je lui promettais toujours de ne pas recommencer, et toujours je recommençais.

Un soir j'étais parti pour la pêche. La mer houlait fortement ; le vent gémissait en passant sur les flots qu'il avait soulevés.

Je me laissai aller à mes pensées ordinaires. Comme je n'aimais pas troubler mes solennelles et douces mélancolies par la fatigue d'un travail corporel, cette nuit-là, comme de coutume, je me couchai au fond de la barque et je la laissai voguer à la dérive.

Le vent augmenta de force ; la mer houla davantage. Tout présageait une tempête affreuse. Elle ne se fit pas attendre. Le tonnerre gronda, les vagues grossirent, et le vent mugit.

Je me levai rapidement, et je me mis aux rames ; mais ce fut en vain. Le courant m'entraînait avec une violence irrésistible, et je fus obligé de m'abandonner à son caprice. Au bout d'une heure d'angoisses, j'aperçus la terre à quelques brasses ; au bout d'une minute, la barque heurta un rocher, se brisa, et je tombai dans l'eau.

Heureusement j'avais pied, et je n'étais qu'à deux pas du bord. J'y arrivai. Au lieu de me trouver, comme je l'espérais, sur la terre ferme, j'étais sur cette île, que je n'ai pas quittée depuis.

Je ferais volontiers comme les héros curieux et bavards d'Homère, qui passaient jusqu'à deux jours et deux nuits à écouter et à conter des histoires. Quoique la nuit fût déjà avancée, je priai Mériadec de continuer son récit. Privé depuis trois ans du plaisir de converser avec des hommes, il était aussi

désireux de parler que moi d'écouter. Aussi ne fit-il pas de difficulté. Nous ranimâmes le feu qui s'éteignait ; j'allumai un nouveau cigare, et Mériadec reprit en ces termes :

— Quand le matin arriva, j'étais mouillé des pieds à la tête. Je grelottais de froid et de fièvre ; mais le soleil levant sécha bien vite mes vêtements et réchauffa mon sang. Je m'assis sur le rivage, en pensant à ma barque que j'avais perdue, et à la bonne femme qui devait me croire mort. J'attendais qu'un bateau pêcheur passât pour me tirer de mon île ; il n'en passa pas un seul pendant toute la journée. Je couchai encore à la belle étoile.

Le lendemain je mourais de faim. J'attendis plusieurs heures encore l'arrivée de quelque bateau ; mais, n'en apercevant pas, je me mis en quête d'un peu de nourriture. Pour cela il fallut parcourir l'île, qui n'est pas très grande.

Je ne vis que des pins et quelques arbustes rabougris dont je ne sais pas le nom. Aucun ne portait de fruit. J'apercevais de temps en temps des lapins qui s'arrêtaient à me regarder, et qui se sauvaient quand j'approchais trop d'eux.

Enfin je fus obligé de retourner sur le bord de la mer, pour voir si j'y serais plus heureux. La marée était haute ; il me fallut attendre qu'elle descendît. Alors je ramassai des moules et des huîtres qui, par bonheur, étaient assez nombreuses dans cet endroit. Ce fut là mon premier repas.

La nuit, comme il ne faisait pas trop chaud coucher à la belle étoile, je résolus d'allumer du feu. Je rassemblai un gros tas de feuilles sèches, je pris deux pierres à fusil sur le rivage, et je me mis à les frapper fortement l'une contre l'autre. Je fis cet exercice pendant plus d'une heure, sans pouvoir obtenir autre chose que des étincelles ; enfin le feu prit légèrement à une feuille et se propagea peu à peu. Je l'activai de mon souffle ; puis j'allai chercher de petites branches que je jetai dessus. Alors j'eus un bon feu que je pris soin d'entretenir ; et je m'endormis à côté, espérant que quelque pêcheur de nuit l'apercevrait de loin et viendrait me chercher dans sa barque.

Je fus réveillé par un bruit singulier qui m'effraya. En ouvrant les yeux, j'aperçus des arbres qui brûlaient à cinquante pas de moi. Le vent avait emporté quelque branche enflammée qui les avait incendiés ; comme il était très fort, je n'avais pas l'espoir de voir le feu s'éteindre.

Heureusement l'atmosphère, qui est dans notre pays d'une excessive mobilité, changea tout à coup. L'évent cessa et la pluie tomba à flots, de

sorte que le lendemain il y avait par terre des arbres dépouillés de leurs branches, des branches à moitié consumées, les restes d'un bouquet de bois qui était là debout la veille.

Je menai quelque temps la même vie, espérant tous les jours être tiré de cette île, voyant chaque jour mon espoir s'évanouir. Comme l'hiver approchait, je pensai que je pourrais bien être exposé à le passer dans cette île, et qu'il me fallait un asile pour m'abriter.

A force de recherches, je découvris une grotte obstruée d'épines, mais qui paraissait devoir être assez spacieuse. Je mis le feu aux ronces et j'entrai. La grotte était en effet passablement grande ; elle descendait de quelques pieds dans la terre, et formait, à son extrémité apparente, un coude qui conduisait à une autre grotte de même dimension, où n'arrivaient ni le vent ni la lumière : je fus obligé de prendre une torche pour y pénétrer. L'endroit me parut en tout point convenable pour en faire mon séjour. J'élevai devant l'entrée un petit mur en pierres, que je cimentai avec de la terre glaise.

Je me mis ensuite à tendre des pièges aux lapins, comme jadis ; je tressai des joncs dont je fis des cordes, Les peaux de lapins et les tresses de joncs servirent à m'habiller. Je fis des provisions pour mon hiver, et je le passai là d'une manière assez commode. J'avais pris mon parti sur mon exil.

L'été suivant, je me bâtis cette hutte avec les débris de l'incendie, des pierres et de la terre glaise. Je m'y trouve encore mieux que dans la grotte.

Quoique j'eusse pris mon parti, comme je vous l'ai dit, j'avais souvent de grandes tristesses en me voyant si près de la terre ferme et si loin de mes semblables : car je ne sais si c'est une bizarrerie de mon caractère, moi qui avais fini par prendre les hommes en aversion et par ne plus aimer que la solitude, maintenant que j'étais confiné dans un isolement forcé, j'aurais donné dix ans de ma vie pour me retrouver au milieu de ces mêmes hommes que j'avais presque haïs.

— Oui, — dis-je à Mériadec, — le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il déteste ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a pas.

— Un jour, un jour d'orage, des pêcheurs passaient rapidement auprès de ce coin de terre où je vivais oublié de tous, excepté de Dieu peut-être. Je m'avançai sur le rivage et je leur criai de me prendre à leur bord. A ma vue, ils poussèrent tous un cri d'horreur :

— L'ombre de Mériadec ! — s'écrièrent-ils, — l'ombre du sorcier !

Et ils me tirèrent un coup de fusil qui ne m'atteignit pas. Je continuai à leur parler. Alors, saisis d'une terreur panique, ils se sauvèrent à force de

rames, en chantant cette prière :

Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours ;
Veillez à ma défense,
Prenez soin de mes jours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Depuis ce temps-là je n'ai revu personne. — L'histoire de Mériadec étant finie, nous nous couchâmes, chacun de son côté, sur une bonne litière de feuilles sèches. Je dormis comme un bienheureux.

Au point du jour, quand je m'éveillai, le temps était magnifique. On se leva, je ne dirai pas qu'on s'habilla ; et, après s'être un peu secoué, on se prépara à partir.

Mériadec, assis sur son fagot, nous regardait faire, les larmes aux yeux.

— Allons, en route ! — m'écriai-je. Tout le monde s'ébranla.

— Et moi ? — fit Mériadec d'une voix profondément triste.

Je lui dis que nous allions l'emmener avec nous. Il paraît que cette idée si naturelle ne lui était pas entrée dans la tête, car il fut saisi d'une étrange émotion de joie en m'entendant lui dire cela. Le bonheur fit couler de ses yeux les larmes qu'y avait fait venir le chagrin. Ses mains tremblaient. Il voulut parler, et ne put que bégayer quelques sons inarticulés. Enfin il me baisa la main avec transport et s'écria :

— Comment ! je vais partir ?

— Oui, partir dans un instant.

— Je vais revoir le village, et le clocher, et la bonne femme ! Je vais revoir le grand chêne sous lequel j'allais m'asseoir au clair de la lune ! et la bonne femme que je n'ai pas vue depuis trois ans, la pauvre bonne femme ! et la petite chaumière, et le petit jardin ! 0 mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureux !

La joie de ce pauvre homme me faisait peine et plaisir à la fois.

Je lui dis de se préparer à nous suivre, parce qu'il était temps de partir. Il me demanda la permission de dire adieu à sa grotte et à son jardin. Nous le suivîmes.

Il entra dans sa grotte, qui était en effet très commode et assez jolie. Il toucha tout ce qui s'y trouvait, les provisions de feuilles et de peaux, les parois, la terre. Il eût voulu tenir la grotte dans ses bras et l'embrasser.

Puis nous allâmes à son jardin, où il n'y avait absolument que des fleurs. Encore les espèces en étaient-elles rares. C'étaient des races sauvages qu'il avait trouvées dans l'île. Il les respira, les caressa, les embrassa toutes les unes après les autres, comme un père qui va quitter ses enfants.

— Oh ! — dit-il, — que je vous aime, mes pauvres fleurs ! C'est vous qui m'avez consolé dans mon chagrin, qui m'avez tenu compagnie dans ma solitude, qui m'avez aimé et caressé dans mon dénûment. O mes bonnes et belles fleurs, que je vous aime !

Nous riions un peu de ses apostrophes. Il se retourna vers moi d'un air, très sérieux :

— Elles me comprennent, ces fleurs-là. Pendant les trois ans que j'ai passés ici, j'ai appris leur langage, et je comprends parfaitement ce qu'elles me disent. J'ai causé bien des fois avec elles au clair de la lune, et elles m'ont dit de bien belles chansons. Je vous les redirai, à vous, parce que je vous aime. Vous verrez !

Et il se redressa en me lançant un regard plein d'orgueil qui contrastait singulièrement avec l'expression grave et douce de sa physionomie. Je ne trouvai pas étonnant qu'un homme qui avait tant souffert déraisonnât un peu sur un sujet si indifférent.

Nous mîmes à la voile. Le ciel était bleu, l'air frais et embaumé. Notre traversée se fit vite et gaiement ; nous causions de notre aventure si heureusement terminée. J'aperçus à la ceinture de Mériadec son couteau si mince avec lequel il m'avait repêché mon cigare ; et, désireux de posséder un instrument témoin et compagnon de ses malheurs, je lui offris de l'échanger contre un excellent couteau anglais que je lui montrai. Il refusa.

— Cependant, — lui dis-je, — le mien est bien meilleur.

— Oui, mais il ne m'a pas servi pendant trois ans d'exil.

En débarquant, nous lui donnâmes l'argent que nous avions sur nous, et nous lui souhaitâmes un bon voyage.

Dernièrement je l'ai rencontré à Paris. Il était misérablement vêtu, et portait pendue à un large ruban de fil une boîte de verre carrée, dans

laquelle on distinguait des fleurs de différentes espèces. Cela était fermé avec beaucoup de soin. Sa physionomie était triste et découragée. Quoiqu'il n'eût plus sa grande barbe et ses grands cheveux, il me sembla maigri et vieilli.

— Bonjour, Mériadec, — lui dis-je en patois.

— Bonjour, — me répondit-il d'un air incertain. Puis il parut se rappeler quelque chose, et répéta avec cordialité : — Bonjour, Monsieur.

Il m'avait reconnu.

— Eh bien ! que faites-vous à Paris ?

— Je donne des concerts de fleurs.

— Des concerts de fleurs !

— Oui, n'est-ce pas que c'est beau ? Venez chez moi, je vais vous en donner un pour vous tout seul.

Il demeurait dans un infâme grenier où la pluie et le soleil devaient entrer comme dehors. C'était au huitième étage, ou au neuvième, je ne sais. Il me fit asseoir sur une paillasse qui composait à elle seule tout son ameublement. Là il me conta la seconde partie de son histoire.

Quand il revint à son village, la bonne femme était morte depuis longtemps, et sa maison avait été vendue avec son petit jardin. Et, comme il y entra la nuit pour le visiter une dernière fois, le nouveau propriétaire le prit pour un voleur, lui tira un coup de fusil qui le blessa au bras, et le fit mettre en prison.

Après bien des peines et des souffrances, il trouva de l'ouvrage, et travailla pendant quatre ans, plus malheureux qu'autrefois, parce qu'il était encore plus isolé. Il ne put jamais se faire un ami parmi les pêcheurs bretons : il était trop tranquille et trop rêveur.

Il allait quelquefois en bateau visiter sa petite île, où il passait un jour ou une semaine, selon l'époque. Puis il revenait travailler, parce qu'il avait besoin d'argent pour accomplir une idée qui lui était venue.

Au bout de quatre ans, il avait ramassé une petite somme d'argent. Alors il vint à Paris, dont il avait entendu parler comme d'une merveille. Il y fit faire cette petite boîte de verre que j'avais vue, y mit des fleurs, et se présenta en différents endroits pour donner des concerts de fleurs. Tout le monde se moqua de lui. Il y avait un mois que cela durait lorsqu'il me rencontra.

— Oui, — me dit-il, — ils m'ont tous ri au nez quand je leur ai parlé de mon concert de fleurs ; ils m'ont dit que j'étais fou. Gomme si ce n'étaient

pas eux qui sont fous de ne vouloir pas entendre un concert de fleurs. Écoutez, vous !

Il ouvrit la boîte, qui était divisée en une quinzaine de petits compartiments. Au fond de chaque compartiment il y avait des fleurs, et au-dessus de petites couvertures de bois blanc qui obéissaient à je ne sais quel mécanisme. Il se mit à les soulever les unes après les autres lentement, avec une sorte d'harmonie dans leur jeu, allant, venant et revenant, comme s'il eût fait jouer un piano. A mesure qu'il avançait dans son concert, ses yeux s'animaient, sa poitrine s'agitait, un enthousiasme brûlant s'emparait de lui.

D'abord je ne compris rien, ne vis rien, n'entendis rien, et je le crus complètement insensé. Mais peu à peu le parfum des fleurs enfermées dans la boîte se répandit dans l'air, imprégna mes habits, et commença de m'enivrer. Mes yeux se fermèrent, ma tête se pencha ; j'entendis une musique céleste, je vis des jardins pleins de verdure et de fraîcheur, des bains de marbre qui laissaient voir au milieu de leurs eaux diaphanes des corps rosés de jeunes filles demi-nues ; mon oreille s'ouvrit à des paroles d'amour, ma bouche frissonna sous des baisers... Je poussai un cri et me réveillai.

— Et voilà ce qu'ils ont refusé d'entendre ! — me dit Mériadec.

En ce moment cet homme était admirable de beauté, de grandeur et de dédain. Je lui pris la main, et nous pleurâmes en silence.

Depuis on l'a mis dans une maison de fous, où je suis allé le voir plusieurs fois. La perte de sa liberté d'abord, et ensuite celle de sa boîte, qu'un gardien maladroit lui brisa, l'affectèrent tellement qu'il est mort de chagrin.

Que la terre soit légère aux cendres du poète inconnu !

Août 1834.

LES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE

La nuit était sombre. Un épais rideau de nuages, posé sur les montagnes qui entourent l'étroite vallée de Saint-Gervais, lui dérobait la vue du ciel et les clartés de la lune.

L'horloge des bains avait, en sonnant onze heures, donné depuis quelque temps déjà le signal de la retraite, et les baigneurs, retirés dans leurs chambres, allaient se reposer de leurs fatigues ou de leurs plaisirs. Moi seul je me promenais dans la cour, en songeant aux mystérieuses douleurs d'Ulric.

De temps en temps je m'arrêtais pour regarder les ombres rapides qui passaient sur les rideaux blancs des fenêtres, ou pour écouter les paroles entrecoupées de rires, ou les chants étouffés qui sortaient des portes entr'ouvertes ; et je m'étonnais que quelqu'un pût penser au mouvement ou à la joie, pendant qu'Ulric était immobile et triste.

Peu à peu les portes se fermèrent, les bruits se turent, les lumières s'éteignirent. Je n'entendis plus que le murmure de la brise dans les sapins et le gémissement du torrent au milieu des roches ; et, dans la vallée déserte, je ne distinguai plus que la lueur pâle d'une lampe à travers les vides d'une persienne, et, devant la lampe, une grande silhouette noire.

Pourquoi cette veille silencieuse ? Pourquoi ne pas dormir, jeune homme ? Pourquoi ne pas exposer ton front à la fraîche haleine de la nuit ? Pourquoi ne pas ouvrir ton âme à la rosée bienfaisante des heures ténébreuses ?

Je continuai quelque temps ma promenade solitaire, espérant voir la silhouette se lever ou la lampe s'éteindre. Rien ne bougea.

Vaincu par mon inquiétude, je montai l'escalier, je traversai à pas légers la longue galerie de sapin sur laquelle donnait la chambre d'Ulric, et je frappai doucement à sa porte.

Ce fut lui qui vint m'ouvrir. Sa figure était pâle et douloureusement calme. Il me serra la main et me fit signe de m'asseoir.

— Non, — lui dis-je. — Tout dort ; la vallée est silencieuse, le ciel nébuleux, l'air doux et parfumé. Venez : nous marcherons ensemble.

— Je le voudrais ; mais je ne le puis. Je suis de garde cette nuit.

Et, comme je le considérais étonné, il ajouta en souriant amèrement :

— Marie est malade.

— Malade !

— Cela vous surprend, parce que vous l'avez vue, il y a quelques jours, alerte et gaie comme les autres. Mais nous sommes comme cela, très fiers : quand nous souffrons, nous ne le disons pas. Et si c'était un autre que vous, je lui répondrais que je ne veux pas sortir parce que je travaille.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Pauvre Ulric ! — m'écriai-je tout à coup.

— Pauvre Marie ! — me répondit-il.

Et, me prenant par la main, il me fit entrer dans une autre chambre qui attenait à la sienne ; puis, sans rien dire, il baissa la tête et me laissa tout entier au spectacle mélancolique que j'avais devant les yeux.

Marie dormait habillée sur son lit. A voir, aux lueurs tremblantes d'une bougie, ce corps si frêle perdu dans les plis d'une ample mousseline ; cette jeune tête déjà ravagée par le mal, et pourtant si sereine encore ; ces deux mains si blanches, noyées dans les flots noirs d'une chevelure dénouée, on eût dit d'une vierge martyre reposant dans son tombeau de marbre.

A mon tour je baissai la tête, et quand, à un soupir d'Ulric, je la relevai vers lui, deux grosses larmes me roulaient le long des joues.

Il me regarda fixement, passa tout à coup son bras sous le mien et m'entraîna hors de la chambre.

— Sortons, — me dit-il.

— Où allons-nous ?

— A la cascade.

Nous passâmes le petit pont de planches jeté au fond de la vallée sur le torrent, et nous commençâmes à gravir le sentier escarpé qui serpente au flanc de la montagne.

La cascade, encaissée dans d'énormes blocs de roches, couronnée à son faite et appuyée à ses côtés d'un impénétrable bois de pins et de mélèzes, précipite en grondant son onde sauvage, qui bondit, rebondit, hurle comme une lionne blessée, et broie dans sa colère le sable et les pierres de son antre.

Par l'obscurité profonde qui régnait à l'heure solennelle de minuit, au milieu du silence universel de la nature, cette masse sombre tombant sans cesse d'une source invisible dans un gouffre sans fond semblait, dans son horreur symbolique, un désespoir immense se nourrissant et se dévorant lui-même ; et ce bruit continu, la plainte éternelle douleur.

— O désolation ! — s'écria Ulric, — la nuit est triste comme mon âme, et mon âme est triste jusqu'à la mort. Pourquoi la nature gémit-elle avec moi ? Pourquoi la montagne vient-elle mêler sa plainte à mes sanglots ? Faut-il, hélas ! que le deuil soit partout au dehors de moi comme il est partout au dedans ?

En ce moment un nuage, chassé par la brise, disparut derrière les sommets du Varens, et un rayon de lune tomba mollement sur la vallée, comme un regard caressant.

Je vis mon compagnon lever les yeux vers l'astre comme pour le remercier de son apparition.

— Salut à toi, — dit-il, — à toi qui as dissipé ces lugubres ténèbres ! Salut, rayon de lumière !

— Salut, — dis-je à mon tour, — rayon d'espérance !

— Il n'est point d'espérance pour moi. Le jour peut succéder à la nuit, le calme à l'orage ; mais la joie ne saurait plus trouver de place dans mon cœur. Le désespoir le remplit tout entier ; il n'en sortira qu'avec ma vie.

— Ne blasphémez pas, Ulric ; Dieu est grand et bon.

— Je ne l'accuse pas, ami ; je sais qu'il a fait l'homme pour être heureux, comme la nature pour être belle, et c'est à la société que je m'en prends de ma souffrance.

— Les peines du cœur sont semblables aux torrents de la montagne : elles se calment en se partageant. Déposez dans mes mains fraternelles la moitié de votre fardeau, et vous serez soulagé.

Il secoua la tête sans me répondre, et je continuai :

— Qui vous afflige ? Un outrage, une injustice ou une trahison ? A-t-on insulté à la mémoire de votre mère ? S'est-on ri de votre amitié ou de votre amour ? Vous a-t-on banni comme Dante, ou maudit comme Byron ?

— Si ce n'était que tout cela ! — répondit-il avec un accent fier et sauvage.

J'allais enfin lui parler de sa femme. Tout à coup il se redressa d'un bond.

— J'ai entendu un cri, — me dit-il.

— Celui d'un oiseau de nuit, sans doute.

— Un cri d'agonie. C'est elle !

Et nous partîmes en courant.

Marie dormait toujours aussi tranquille, mais plus pâle et plus affaissée.

— Je ne sais ce qui va arriver, — me dit Ulric ; — mais je crains un malheur. Comme il faut que quelqu'un sache ce que nous avons souffert, et pourquoi nous aurons succombé, prenez ceci.

Il me mit entre les mains un manuscrit qu'il avait tiré de son secrétaire, et ajouta :

— Emportez-le et lisez-le attentivement pour vous en souvenir au jour nécessaire. Allez.

Je m'enfermai dans ma chambre, j'ouvris le manuscrit et je lus ce qui suit :

HISTOIRE DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE.

Dans un délicieux jardin du pays d'Occident, une jeune rose, l'honneur de sa tige, voyait croître chaque jour son bonheur avec sa beauté. Chaque jour, pour s'en faire aimer, le soleil réchauffait de ses plus doux rayons ; chaque nuit, la rosée la baignait de ses larmes les plus pures ; à toute heure, la brise la caressait de ses plus molles haleines.

Mais elle n'aimait ni le soleil, ni la rosée, ni la brise. Insouciante et joyeuse, elle jouissait de la journée présente sans regret de la veille et sans désir du lendemain, laissant dormir l'amour au fond de son âme, et les parfums au fond de son calice.

Cependant, des contrées les plus chaudes de l'Orient, où il était né, un rossignol était parti, poussé par une vague inquiétude et une immense curiosité. Il avait quitté, pour des plages inconnues et pour un avenir incertain, le bosquet de jasmins qui l'avait couvert de son feuillage et embaumé de ses fleurs, le nid mystérieux où il avait dormi sous l'aile de sa mère, et l'amour de sa famille, et les jeux de ses compagnons, et l'arbre sur lequel il avait essayé ses ailes, et l'écho qui avait répété ses premières chansons.

Et il courait le monde, regardant, écoutant, rêvant, chantant, ne s'attachant à rien, ne s'arrêtant nulle part.

Vers la fin d'un beau jour, il arriva, fatigué de la route et découragé par la solitude, dans le jardin où était la rose, et alla tristement se poser sur la

branche d'un sycomore, qui lui rappelait les champs de la patrie. Au moment où, plein d'une mélancolique sympathie, il allait dire à son frère d'exil son ennui de la terre étrangère, la brise capricieuse vint se jouer autour de lui, apportant sur ses ailes les parfums qu'elle avait enlevés à la reine du jardin.

Le rossignol tourna la tête et aperçut tout à coup la rose qui se balançait mollement sur sa tige, comme pour saluer le soleil couchant qui la dorait de son dernier rayon.

Et le rossignol aima la rose.

Il resta d'abord fasciné : ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit, son cœur se serra ; et sa vie, un instant suspendue, tourbillonna dans un vertige. Puis, quand il fut revenu à lui, quand, les yeux ouverts, il se fut bien assuré que cette fleur, au milieu de ce jardin, n'était pas une apparition céleste dans un songe bienheureux, il prit soudain son vol vers elle, abandonnant le pauvre sycomore, qui gémit tristement de son espérance déçue.

Alors il se mit à voltiger autour d'elle, admirant la grâce de son port, l'éclat voilé de ses couleurs, la divine élégance de ses formes aériennes, la délicatesse infinie de ses pétales transparents, noyant son regard dans sa beauté.

Et, quand la brise revint éveiller et secouer devant lui les parfums paresseusement endormis dans le sein de la bien-aimée, il se laissa aller à une ivresse profonde dans laquelle s'engloutirent à la fois ses souvenirs, ses douleurs, ses désirs et sa raison. Il oublia tout, sa patrie, sa mère, le monde ; il ne vit plus qu'un être, la rose ; il ne pensa plus qu'à une seule chose, se faire aimer de la rose.

La rose remarqua à peine qu'il y avait près d'elle un oiseau, faible de corps, pauvre de plumage et privé de voix : car le rossignol n'avait pas dérogé à sa fière habitude de se taire le jour, au milieu du bruit confus des chanteurs vulgaires ; et, le crépuscule tombé, elle ferma peu à peu son calice, et s'endormit joyeuse et insouciante comme les autres soirs.

Mais, quand la nuit eut étendu sur les choses visibles un impénétrable manteau de ténèbres, et que le sommeil eut étouffé dans son sein tous les bruits de la nature, le rossignol, roi du silence et de l'ombre, sentit que l'heure était venue, et commença de chanter.

D'abord il préluda par des sons vagues et capricieux, jetés comme au hasard de toutes les parties de sa voix merveilleuse, avec la négligence habile d'un musicien qui essaye à la fois son instrument et sa force pour

éveiller la curiosité et commander l'attention. Puis il se tut un instant comme pour se recueillir.

A ces accents inouïs, le jardin s'éveilla. Les brins d'herbe, qui s'étaient couchés pour dormir, relevèrent, pour écouter, leurs têtes effilées ; les fleurs, entr'ouvrant leurs calices, laissèrent pour cette fois leurs pistils délicats s'exposer au frais de la nuit ; les arbres secouèrent leurs grandes chevelures, et les oiseaux, reconnaissant en sursaut leur maître, tremblèrent d'admiration et d'envie.

La rose, éveillée comme les autres, regretta son tranquille sommeil, murmurant contre le maladroit qui l'avait interrompu, et, forcée de l'entendre, s'y prépara avec une nonchalante résignation.

Elle n'attendit pas longtemps. La même voix s'éleva dans l'air, grave et plaintive, faisant vibrer lentement la mélancolie de ses notes les plus basses ; et, parcourant, sur quelques tons seulement, tous les degrés de la douleur, depuis le tremblement sourd du regret jusqu'au morne déchirement du désespoir, elle alla tomber sur un long soupir qui semblait le dernier adieu d'un mourant.

L'écho n'avait pas répété le dernier son, les auditeurs n'avaient pas encore soulevé l'émotion qui les oppressait, que déjà la voix s'était perdue, comme un éclair, dans les cieux. Au chant d'ineffable douleur avait succédé, sans intervalle ni transition, un chant de folle joie. Ce fut une mélodie, bizarre, éparse et fouguese, courant çà et là dans la plaine comme une cavale échappée, bondissant de pointe en pointe, roulant d'abîme en abîme, montant, descendant, se perdant elle-même et se rejoignant sans cesse, impossible à fuir comme à rencontrer ; un feu roulant de notes pétillantes, une éclatante orgie de cris désordonnés, de sifflements sauvages et de rires insensés ; une gamme infinie, allant d'une extrémité à l'autre et se renouant comme un cercle ; un sublime chaos d'harmonieuses dissonances.

Puis tout à coup la voix s'apaisa, et, comme une mer irritée qui, le vent calmé, vient caresser d'un flot tranquille la plage qu'elle avait battue de ses vagues furieuses, entonna doucement un hymne d'amour et de bonheur. La fauvette y retrouva sa gazouillante chansonnette, la colombe son roucoulement voluptueux, le merle ses accents passionnés ; et les oiseaux pleurèrent de s'entendre tous surpasser en même temps. Tout ce que la prière a d'éloquence, tout ce que l'extase a de ravissements, tout ce qu'ont d'ivresse l'espérance et l'amour heureux de délices, le merveilleux chanteur

l'avait fait passer en quelques instants dans l'âme de ses auditeurs, qui, longtemps après qu'il eut fini, l'écoutaient encore avec un frémissement d'enthousiasme.

La rose avait entendu comme les autres. Peu à peu elle avait relevé sa tête penchée, élargi ses pétales, ouvert ses pores, et savouré de tous ses sens la divine musique. Elle avait pleuré aux accents de cette désolation profonde : elle s'était laissé emporter au vol fantasque de cette éblouissante, folie ; elle s'était enivrée à cette coupe magique qui débordait de mélodie et d'amour.

Et quand, une heure après, le rossignol fit le tour du jardin pour voir qui dormait et qui veillait dans le silence, il ne trouva d'éveillée que la rose, qui tremblait sur sa tige, toute palpitante encore et à demi pâmée d'émotion.

Et, sans le connaître, la rose aima le rossignol.

Celui-ci, certain de n'être plus entendu que d'elle seule, se remit à chanter, de sa voix infatigable, un nouveau chant qui ne s'adressait qu'à elle, un chant plus beau que tous les autres, où il lui raconta sa vie, son amour, ses désirs et ses espérances.

Quand le jour parut, la rose chercha des yeux son vainqueur parmi tous les oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, et ne le trouva pas. Déjà elle commençait à craindre qu'après l'avoir séduite, il se fût envolé loin d'elle, quand le rossignol, s'approchant doucement, lui demanda son nom. Au premier son de sa voix, la rose le reconnut et lui dit en frémissant :

— Mon nom est Gul.

— O Gul, je t'aime.

— Et le tien ? — Bulbul.

— Je t'aime, ô Bulbul.

Et les deux amants confondirent leurs âmes dans un long baiser.

Ils furent tirés de leur extase par un grand bruit d'ailes, et virent un esprit qui planait au-dessus d'eux.

— Me connaissez-vous ? — dit l'esprit d'une voix sévère.

— Non, — dit le rossignol.

— Moi, je vous connais, — dit la rose ; — vous êtes le génie auquel est confiée la garde de ce jardin. C'est à vous qu'appartiennent ici tout droit et tout pouvoir, et votre volonté est la loi de nos existences.

— C'est bien. Et tu connais les coutumes du jardin ?

— Toutes.

— Quand un oiseau et une fleur s'aiment et qu'ils veulent être l'un à l'autre, tu sais ce qu'ils doivent faire ?

— Oui.

— Et toi, étranger ?

— Moi, — dit le rossignol, — je sais que, dans mon pays, nous aimons comme il nous plaît et faisons comme il nous convient ; notre vie est simple comme l'onde et libre comme l'air.

— Ici toute chose a sa règle et toute action sa loi. Quand deux êtres veulent être l'un à l'autre et savourer ensemble les douceurs de l'amour, il faut qu'ils jurent de rester éternellement unis et qu'ils se laissent accoupler par moi à une chaîne indestructible, quoique invisible. Veux-tu te soumettre à nos usages ?

— Je ne veux pas renoncer à la liberté.

— Alors quitte à l'instant ces lieux et n'y reviens plus.

Le rossignol ouvrit lentement les ailes en jetant à la rose un regard de désespoir, et commença à s'élever dans les airs. La rose pâlit et laissa tomber sa tête mourante. Le rossignol s'arrêta en planant.

— Pars, — dit le génie.

— Jamais, — dit le rossignol en se précipitant vers la rose. — Lève ta tête, ô Gul, et regarde ton amant qui revient à toi pour toujours. Je sens que la moitié de ma vie est en toi, ma bien-aimée, et loin de toi je ne respirerais plus qu'à moitié. Que m'importe maintenant la liberté ? La liberté est bonne aux malheureux et aux inconstants ; elle est inutile aux heureux et aux fidèles. Vivre avec toi toujours, c'est être éternellement heureux : et qui peut se plaindre de l'éternité du bonheur ?

— O Bulbul, sois béni, — dit la rose. Tu viens de me rappeler à l'existence : toi parti, je mourais.

— Ainsi, — reprit l'implacable génie, vous jurez de rester éternellement unis ?

— Nous le jurons, dit vivement la rose.

— Je le jure, — répéta plus gravement le rossignol.

— Et vous consentez à porter ensemble la chaîne indestructible ?

— Nous y consentons.

A peine eurent-ils achevé ces mots qu'ils se sentirent, accouplés à un lien invisible et insonore. Ils levèrent les yeux pour voir encore une fois le puissant génie dont la volonté s'accomplissait si vite. Il avait déjà disparu.

Cette journée et les suivantes s'écoulèrent pour les deux amants avec une charmante rapidité. Tout leur était bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, ils buvaient ensemble les larmes que la rosée jalouse avait laissées tomber dans le sein de la fleur bien aimée ; ils se balançaient ensemble au souffle de la brise qui venait interrompre leur voluptueux sommeil de la nuit pour les convier aux actives jouissances du jour ; ils saluaient ensemble le soleil levant qui venait chaque matin leur rappeler les délices de la veille et leur présager celles du lendemain.

Durant le jour, ils regardaient les nuages passer à l'horizon, tantôt lentement, comme des navires qui cherchent leur route ; tantôt avec une rapidité furieuse, comme des fantômes poursuivis par la colère divine ; et leurs grandes ombres qui se promenaient sur les campagnes, y traçant mille formes fantastiques, chassant et fuyant tour à tour la lumière, diaprant la terre de leurs taches mobiles.

Ils suivaient des yeux les troupes d'oiseaux voyageurs qui traversaient le ciel en poussant des cris sauvages, et le rossignol s'étonnait avec joie de ne plus sentir bouillonner en lui le désir des courses lointaines. C'étaient aussi les grands troupeaux dont ils admiraient la marche cadencée dans les plaines ou le puissant repos, ou bien encore les vastes ondulations des forêts se courbant sous l'effort des vents.

Parfois un simple brin d'herbe suffisait à leur contemplation. Cette vie si humble et si tranquille, cette douce verdure, cette grâce de port, cette mollesse de mouvement, les plongeait ensemble dans une nonchalante et délicieuse rêverie qui se terminait toujours par un baiser. Vue au travers de leur amour, toute chose leur paraissait belle, tout être heureux.

Quelquefois l'orage venait bien déranger leur facile existence ; quelquefois le tonnerre les épouvantait de ses horribles mugissements, et la pluie les pénétrait de ses froides ondées ; mais ils n'en étaient que plus empressés à saluer le retour du beau temps, et plus amoureux peut-être, en voyant que chacun n'avait eu peur et n'avait souffert que pour l'autre.

Le rossignol ne chantait plus et remerciait le génie de la chaîne qu'il lui avait donnée.

Cependant le temps s'avancait, et peu à peu les amants s'accoutumèrent à leur bonheur. Leur union avait toujours son charme, mais elle n'avait plus sa nouveauté. A l'ivresse de la première possession succéda bientôt un sentiment aussi doux, mais plus calme. La passion faisait insensiblement place à la tendresse, comme les rayons brûlants du soleil aux lueurs délicates de la lune.

D'abord cette transition fut tout intérieure, et rien ne fut changé dans les rapports, ou du moins bien peu de chose. Le rossignol, qui était toujours resté près de sa Gul bien-aimée, se mit bien à voler un peu autour d'elle, mais sans s'éloigner seulement de la longueur d'un roseau. Pourtant, quand la rose, qui dormait, chose étrange ! en plein jour, s'éveilla au bruit des ailes, elle fut saisie d'une vague terreur en voyant son cher Bulbul si loin d'elle. Heureusement Bulbul ne la quittait pas des yeux ; et, la voyant pâlir, il se hâta d'accourir et de la rassurer.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. On se disait toujours les mêmes douceurs, on se faisait toujours les mêmes caresses, et le changement intérieur se déguisait à merveille sous la parfaite uniformité de l'apparence. A la fin cependant, quelques symptômes révélateurs vinrent accuser la situation.

Un soir, la rose s'était endormie avant l'heure accoutumée. La lune jetait ses pâles clartés sur le jardin silencieux. L'air était tiède et immobile. Le rossignol, cédant peu à peu aux charmes d'une soirée magnifique, se prit à rêver aux nuits de son pays.

Il se rappela l'azur profond de son ciel étincelant du feu d'innombrables étoiles, et le bruissement infini de la mer sur le sable retentissant du rivage. Et après les nuits les jours : il revit les vastes champs inondés de la lumière ardente du soleil, et les croupes blanches des montagnes se découpant sur les horizons bleus, et les grandes masses noires des forêts vierges dominant au loin les plaines jaunes de maïs.

Et dans ces immensités il retrouva, près d'un élégant palmier, sur les bords d'une fontaine murmurante, un petit bosquet de jasmins où se jouait une famille de rossignols, sa famille, hélas ! Là était sa mère qui l'avait nourri, et qu'il ne verrait pas mourir, et ses frères qui grandissaient sans lui et n'apprenaient pas à l'aimer.

Le pauvre Bulbul sentit le mal du pays lui venir, et, se rappelant, dans sa douleur, le sycomore qu'il avait abandonné dans ses transports d'amour, prit brusquement son vol vers lui et alla se poser sur une de ses branches. L'arbre transplanté accueillit son compatriote avec de doux frémissements, et sembla l'inviter à lui parler de leur commune patrie.

Le rossignol ne se fit pas prier, et, élevant tout à coup la voix dans le silence de la nuit, se mit à chanter les ennuis de l'exil et les tourments de l'absence. Le jardin tout entier l'écouta avec la même admiration que la première fois.

Seule, la rose, qui s'était éveillée à ses accents bien connus, ne les entendit que pour souffrir. Elle trouva bien, comme les autres, la voix du rossignol aussi mélodieuse qu'autrefois, et ses modulations aussi pures ; mais elle comprit que le cœur de Bulbul n'était plus aussi plein. Puisqu'il avait besoin de chanter, c'était qu'aimer ne lui suffisait plus ; puisqu'il regrettait les vastes horizons de sa patrie, c'était qu'il se sentait à l'étroit dans leur petit jardin. Et elle se prit à pleurer.

Le rossignol chanta longtemps. Longtemps pleura la rose.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Bulbul trouva Gui pâle et fatiguée. Il n'en fit rien paraître, mais il se dit à lui-même : — Elle est moins belle aujourd'hui qu'elle n'était hier. — Et par une transition naturelle : — Et si demain elle allait être moins belle qu'aujourd'hui ! Si elle allait se flétrir !

Tout le jour ils furent tristes. L'un craignait d'arriver à moins aimer ; l'autre se croyait moins aimée déjà.

Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent de même, les choses s'aggravant cependant par leur continuité.

Un matin, le rossignol, après avoir considéré la rose, qui était encore plus pâle et plus abattue que de coutume, s'avisa de regarder tour à tour les divers couples du jardin, unis, comme eux, par la chaîne indestructible : il vit partout les fleurs étiolées et flétries avant l'âge, les oiseaux ennuyés, taciturnes et sombres. Au contraire, toutes les fleurs libres s'épanouissaient gaiement au soleil, resplendissantes de vie et de fraîcheur ; et les libres oiseaux remplissaient à la fois le feuillage de leurs turbulents ébats et l'air de leurs joyeuses chansons.

— Chère Gul, dit-il à sa compagne, — remarquez-vous la différence qui existe entre les couples unis du jardin et ses autres habitants ?

— Quelle différence ? — demanda timidement la rose, qui ne la voyait que trop bien.

— Ne les trouvez-vous pas moins beaux, et ne vous semblent-ils pas moins heureux ?

— Si, hélas ! — répondit la pauvre fleur qui ne savait pas mentir.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Sans doute parce qu'ils ne s'aiment pas.

— Ce n'est pas cela. C'est parce qu'ils ne sont pas libres.

La rose baissa tristement la tête sans répondre. Le rossignol avait dit trop vrai. C'était la liberté qui manquait aux autres couples pour être heureux ; et à eux aussi, hélas ! manquait la liberté.

Ce n'était pas que la rose regrettât la sienne. La liberté, pour elle, c'était l'insouciance. Élevée dans son petit jardin, elle n'avait rien vu au delà de son horizon, et rien désiré au delà de son enceinte. Tous ses jours s'étaient écoulés dans le calme et l'immobilité. Dormir la nuit, se chauffer le jour aux rayons du soleil, entendre la brise et voir le ciel, c'étaient là tous ses besoins. Elle passait sa vie à se sentir vivre, sans s'inquiéter d'autre chose ; et, du jour où elle avait connu l'amour, son existence avait été complète.

Mais, pour le rossignol, c'était bien différent. Accoutumé, dès l'enfance, au mouvement et à l'activité, il avait contracté une profonde et continuelle inquiétude. Le présent n'était pour lui que le chemin de l'avenir. Il semblait, en un mot, né pour le désir, comme la rose pour la jouissance. Aussi aimait-il avant tout la liberté. La liberté, pour lui, c'étaient la capricieuse volée au travers des plaines, et la course emportée sur l'aile des vents ; c'était le repos à l'ombre d'une roche inconnue, c'étaient les folâtres ébats parmi les branches des arbres, c'étaient la poursuite des fuyantes harmonies, la surprise des parfums cachés et l'éternelle recherche des choses nouvelles.

Dès qu'il eut prononcé et entendu ce mot de liberté, toute sa vie d'autrefois lui revint à la pensée ; et, à ce souvenir, arrivèrent mille regrets et mille désirs.

Il resta tout le jour silencieux et morne, à côté de la rose silencieuse et pleurante. Le soir, la fleur épuisée s'endormit ; et l'oiseau, exalté par la contrainte, se mit à chanter, avec un sauvage enthousiasme, les délices de la liberté. Peu à peu il s'enivra de son chant, et, s'irritant lui-même par la colère de ses accents, fit éclater son âme en harmonieux délires.

Dans un instant où il s'arrêtait pour reprendre haleine, il entendit tout à coup, au milieu du plus profond silence de la nuit, une voix pareille à la sienne qui répétait joyeusement sa chanson et semblait l'inviter à un fraternel voyage. Alors, oubliant tout, il s'élança à tire-d'aile vers son ami inconnu. Mais à peine s'était-il envolé qu'une violente secousse le jeta sans mouvement à côté de la rose.

Celle-ci avait été réveillée en sursaut par le contre-coup de la chaîne qui la liait au rossignol, et elle entendit le cri déchirant qu'il poussa en tombant. Elle se pencha sur lui, pleine d'épouvante et de désespoir, et chercha à le ranimer par ses caresses et ses baisers.

Quand elle le vit revenir à lui, elle oublia tout ce qu'elle avait souffert et sentit son cœur se remplir d'une ineffable joie. En cet instant, il n'eût tenu

qu'au rossignol de faire, renaître d'un mot pour tous deux le bonheur passé. Je ne sais quelle misérable fatalité l'en empêcha.

Lorsqu'en revenant à la vie il aperçut la rose penchée mollement sur lui et toute palpitante encore d'amour et de terreur, son premier mouvement fut la reconnaissance, et sa première pensée fut de la lui prouver par un baiser. Il se mit à la regarder tendrement ; elle attendit avec une profonde anxiété.

En ce moment, le rossignol libre, qui avait répété tout à l'heure le chant de son frère captif, lui jeta de bien loin un adieu mélancolique. Le son en avait été si faible que l'écho même ne l'entendit pas. Mais Bulbul l'avait entendu. Il poussa un soupir désolé, et se détourna lentement de la rose. Celle-ci perdit alors tout espoir et murmura péniblement ces mots :

— Vous avez voulu me quitter, Bulbul.

— Et vous, Gul, — répondit le rossignol, — vous m'avez retenu de force. —

Quand cette parole eut été dite, c'en fut fait pour eux de l'amour et du bonheur. Tous deux blessés, l'un dans sa liberté, l'autre dans son plus légitime orgueil, trouvèrent également odieuse la chaîne qui les attachait l'un à l'autre.

Leur douleur fut égale, mais la manifestation en fut différente.

Le rossignol devint emporté, fantasque et amer. Il chantait parfois son ennui avec une ironie si colère et si âpre, qu'il faisait pâlir sur leurs tiges les jeunes fleurs du jardin.

La rose, au contraire, resta calme et douce, et couva en silence sa désolation. En la voyant chaque jour pâlir et s'étioler, elle naguère si fraîche et si belle, les jeunes oiseaux frémissaient de douleur et n'osaient plus s'abandonner à l'amour.

— Qui donc sera heureux, — se disaient-ils, — si Gul n'est pas heureuse ?

Et ces deux êtres, naguère si heureux, passaient ainsi tous leurs jours dans la tristesse, n'espérant rien et ne sachant que désirer.

Un jour, cependant, le rossignol sembla se ranimer. Ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, se rouvrirent au jour et brillèrent de leur ancien éclat ; ses ailes s'agitèrent bruyamment, et sa voix, qu'il semblait même avoir perdue, revint tout à coup. La nuit tombée, il se remit à chanter comme dans les premiers jours ; et, comme alors, chose bizarre ! il chanta l'amour.

La rose reconnut ces accents chéris et crut voir luire un dernier éclair de bonheur. Tant que le rossignol chanta, elle s'enivra des plus douces rêveries ; et, quand il eut cessé, elle s'endormit, bercée par les plus heureux songes.

Hélas ! son réveil fut aussi triste que son sommeil avait été joyeux. Elle vit bien le rossignol s'agiter comme la veille, en proie à la même exaltation ; mais elle reconnut bien vite qu'elle n'en était pas la cause.

Il tenait ses yeux sans cesse fixés sur une petite pâquerette qui brillait au milieu d'une prairie voisine, et sans cesse il s'élançait vers elle de toute la longueur de sa chaîne invisible, en poussant des cris de désir et de rage.

A cette vue, la pauvre Gui ne se posséda plus.

— Pourquoi, — dit-elle au rossignol, — regardez-vous toujours cette pâquerette ?

— Parce qu'elle me plaît, — répondit-il.

— Et par quoi peut-elle vous plaire ? Par sa beauté ? Mais ne suis-je pas cent fois plus belle ? Par son parfum ? Mais à peine exhale-t-elle une odeur agreste et timide, tandis que moi, d'un seul mouvement de mes pétales, j'embaume le jardin tout entier. Est-ce par sa jeunesse ? Mais elle était née au printemps, et moi, je ne suis éclos qu'aux rayons de l'été. Dites, qu'a-t-elle pour vous plaire ? Pourquoi l'aimez-vous ?

— Parce que je ne suis pas obligé de l'aimer.

— Et si vous étiez obligé de l'aimer ?

— Je la haïrais.

Tous les ressentiments de la fierté outragée, tous les tourments de la jalousie, toutes les angoisses du désespoir, s'emparèrent à la fois du cœur de l'infortunée Gui. Elle sentit du premier coup qu'elle en mourrait, et cette pensée fut sa seule consolation. Mais, arrivée là, elle résolut de finir dignement ; et, s'adressant au rossignol :

— Je ne veux pas vous retenir de force, — dit-elle. — Je répudie votre amour, je vous rends votre, serment. Partez, vous êtes libre.

Le rossignol hésita un instant, étonné de ce calme et de cette fermeté. Puis il reprit :

— Tout ne dépend pas de votre volonté. J'ai promis au génie.

— Appelez-le.

Averti parla voix puissante de l'oiseau, le génie arriva.

— Que me voulez-vous ? — leur demanda-t-il durement.

— Le rossignol et moi, — répondit la rose, — nous ne voulons plus vivre ensemble ; et nous vous prions de rompre la chaîne invisible qui nous unit.

— Impossible, — dit le génie.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Mais nous ne nous aimons plus, — dit la rose.

— Tant pis.

— Mais, si vous nous forcez à rester ensemble, — dit le rossignol, — nous mourrons.

— Mourez, — leur répondit-il en s'envolant.

La rose remplit trop bien la prédiction du rossignol. En peu de jours elle tomba dans un état désespéré de langueur ; ses couleurs se ternirent tout à fait, ses feuilles la quittèrent une à une, et sa tête, d'heure en heure plus penchée vers la terre, sembla chercher une tombe. Elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, et se mit à mourir aussi tranquillement qu'elle avait vécu.

Quand le moment suprême fut arrivé, le rossignol, qui avait suivi avec une douleur toujours croissante les progrès de son mal, se sentit saisi d'une horrible désolation.

— O Gul, — s'écria-t-il en éclatant en sanglots, — c'est moi qui t'ai tuée ! Tu m'as donné le bonheur, et moi je t'ai donné la mort. O misérable ! misérable que je suis ! pourquoi t'ai-je rencontrée ? pourquoi suis-je venu troubler cette vie si douce et si pure ? Sans moi tu aurais vécu heureuse, ma rose chérie. Et pourtant je t'aimais ! je n'ai jamais aimé que toi. Je ne sais quel horrible vertige m'a poussé à te torturer ; mais je t'aimais. Reviens, oh ! reviens à la vie, et tu verras si je t'aime. Reviens ! pour être heureuse. Reviens ! pour que, moi, je ne meure pas en proie, aux remords et au désespoir.

— Merci, — lui répondit-elle en relevant doucement sa tête pâlie, — merci de tes doux chants ; mais ils ne serviront qu'à adoucir ma dernière heure. Elle est venue, je le vois bien. N'aie pas de remords ; ce n'est pas ta faute si j'ai souffert, c'est celle de cette terre malheureuse : si tu n'avais pas été forcé de m'aimer, tu m'aurais toujours aimée, je le sens, mon Bulbul ; ce n'est pas le cœur qui t'a manqué, c'est la liberté. N'aie pas de désespoir ; nous nous reverrons dans un monde meilleur, où les âmes ne seront pas enchaînées. Adieu. Je meurs en t'aimant.

Et, se penchant avec un divin sourire sur le corps de son ami, elle expira.

En ce moment, le génie passa au-dessus avec un grand bruit d'ailes.

— Tu es libre, — cria-t-il au rossignol.

— Merci, — répondit celui-ci.

Il ne versa pas une larme, donna à la rose un baiser, s'éleva en droite ligne au-dessus d'elle, les ailes ouvertes, jusqu'à une très grande hauteur ; puis, les fermant tout à coup, il se laissa tomber mort à côté de sa compagne.

Quand j'eus terminé la lecture de ce récit, un terrible pressentiment me saisit. Je courus, le cahier à la main, vers la chambre d'Ulric ; en me voyant, il sourit amèrement, et me dit :

— La rose est morte, mon frère.

— Et le rossignol ?

— Pourquoi cette question ? N'avez-vous pas lu notre histoire ? Nous avons souffert ensemble ; nous cesserons ensemble de souffrir. Demain, je serai mort.

Il tint parole. Moi, je rendis au couple infortuné, avec les derniers devoirs, le seul service, hélas ! qui restât possible à mon amitié Ulric repose avec Marie au pied de la cascade.

Septembre 1838.

ROLAND AU RHIN

De tous les fleuves qui arrosent l'Europe civilisée, le Rhin est à la fois le plus beau et le plus triste, le plus grandiose et le plus misérable. Le voyageur suit avec une monotone pensée de regret le cours si varié de ses larges ondes.

De Strasbourg à Manheim, des steppes couvertes d'oseraies et de ronces, au milieu desquelles on ne voit paître aucun troupeau, fumer aucune chaumière : la nature est pauvre et l'homme absent. A Manheim commencent les plaines cultivées et les collines à vignobles, qui vont jusqu'à Bingen, croissant toujours en richesse et en renommée ; mais, sur ce sol fécond, l'histoire a échelonné d'étape en étape de solennels témoignages de ruines.

La décrépitude des cités y ressort plus vigoureusement sur l'inépuisable jeunesse des campagnes, et la nature écrase du luxe de sa force toujours nouvelle la faiblesse sans cesse croissante de l'homme. Les villes puissantes d'autrefois ne sont plus que les ombres d'elles-mêmes et ressemblent à ces tombeaux sur lesquels sont écrits de grands noms.

Spire et Worms, où les poètes du moyen âge plaçaient la cour des tout-puissants empereurs et les lices des paladins, où le seizième siècle a vu Luther et Charles-Quint, ces deux majestés, discuter face à face, ne sont plus guère aujourd'hui que des bourgades habitées par des agriculteurs indigents et gouvernées par quelque major de Prusse ou d'Autriche ; et Mayence, placée au milieu des plus fertiles contrées de l'Allemagne, à l'endroit où le Rhin, large comme un lac, ouvre son lit au Mein, qui y descend large comme un fleuve ; Mayence, que tout semble inviter à s'étendre et à s'enrichir ; Mayence, faite pour être une capitale, n'est plus qu'une ville du troisième ou quatrième ordre, n'ayant pas la moitié des habitants qu'elle pourrait contenir, se dépeuplant et s'appauvrissant tous les jours : pauvre reine, dépossédée avant d'avoir régné, et qui perd chaque jour quelque lambeau de sa pourpre.

Et Mayence a deux sœurs, Goblentz et Cologne, qui, nobles et dépouillées comme elle, mêlent leurs sourds gémissements au murmure du vieux Rhin, leur père. Auguste et lugubre concert ! Les villes disent : Père,

pourquoi n'avons-nous pas de ports ? — Le fleuve répond : — Mes filles, pourquoi n'ai-je pas un pont ?

Et cela est vrai. Excepté les quelques bateaux à vapeur qui promènent la riche oisiveté des touristes étrangers, pas un navire ne vient aborder aux vastes quais de ces villes ; et, au lieu de couler entre des piliers dignes de sa puissance, sous de colossales arches de pierre qui uniraient ses deux rives, le fleuve est obligé de porter sur son dos d'ignobles trains de bois décorés du nom de bateaux.

Et savez-vous quelle est la divinité ennemie qui a étendu sur ces beaux lieux sa fatale influence et fait à ce noble pays une destinée si pitoyable ! La peur.

Les provinces rhénanes sont le champ de bataille de l'Europe ; et les gouvernements qui y campent, sans foi dans leur pouvoir éphémère, n'osent rien fonder, rien commencer, rien prévoir. Si ces monuments qu'ils pourraient bâtir allaient servir à d'autres ! Si ce commerce, aujourd'hui encouragé par eux, devait demain enrichir leurs ennemis ! Ils ne veulent pas améliorer ce qu'ils ne sont pas certains de garder, et, toujours trop heureux d'un présent tel quel, ils ne travaillent jamais pour l'avenir.

Quant à bâtir, quant à laisser bâtir un pont sur le Rhin, Dieu les en garde ! L'ennemi pourrait y passer.

— Comment ! vous avez la rive gauche comme la droite.

— L'ennemi conquerrait l'une, et se servirait du pont pour envahir l'autre.

— Mais vos citadelles ?

— L'ennemi les prendrait.

— Et vos têtes de pont ?

— L'ennemi les emporterait.

Quel est donc cet ennemi si hardi, si puissant, si terrible, qui force la paix aux terreurs de la guerre et fait prendre aux maîtres de ces contrées la position du soldat au bivouac ?

Cet ennemi, c'est la France.

C'est la France qui fait trembler à la fois, dans leurs embryons de capitales, tous ces diminutifs de princes qui s'intitulent rois et ducs, et ne sont en réalité que des entrepreneurs de bains publics et des banquiers de jeux, et, dans ses avant-gardes, le Prussien, leur maître à tous.

Du reste, il faut le reconnaître, les malheureux ont raison. Nos canons retentissent encore au fond des vieux échos de ces collines, et le Rhin n'a

pas oublié la couleur de ces drapeaux qu'il a tant de fois reflétés dans ses eaux.

L'idée de puissance, autrefois divisée dans l'esprit des populations et formulée en deux types contraires, celui de la création et celui de la destruction, est maintenant revenue à l'état d'unité et fondue dans un seul symbole. Le souvenir représentait le peuple romain comme l'agent de toute fondation, et l'imagination donnait le diable comme celui de toute ruine. Aujourd'hui la France a remplacé à la fois Rome et l'Enfer, en bâtissant plus que l'une et en renversant plus que l'autre. En exagérant le rôle de chacun, elle a absorbé l'héritage de tous deux.

Mais ce n'est pas en un jour que la France a conquis cette grande place dans les croyances de la Germanie. C'est une chaîne de dix siècles qui rattache son nom à l'histoire du Rhin : le premier anneau a été attaché par Charlemagne, le dernier par Napoléon. Le souvenir de l'un, moins vivant que celui de l'autre, y est peut-être plus profond ; et les douze maréchaux ont retrouvé sur leur passage la trace des douze pairs.

De ceux-ci le plus vaillant, le plus illustre, Roland, a laissé son nom à un château-fort et à une abbaye. Parmi les magnifiques ruines féodales qui, de Bingen à Cologne, hérissent les bords accidentés du fleuve, à gauche, sur le haut d'une âpre montagne, on distingue encore le Rolandseck, et au milieu, dans une île charmante, le Roland-werth.

Seulement, le manoir où régnaient de puissants châtelains, où combattaient les hommes d'armes, ne sert plus de retraite qu'aux couleuvres et aux hiboux, et le lieu consacré jadis au culte du Seigneur est devenu une auberge, où l'on mange et dort à prix fixe. La seule chose d'autrefois qui soit restée vivante, c'est le grand nom du paladin.

Le souvenir qu'il a laissé sur ces bords, où ont passé depuis tant d'hommes illustres, où se sont accomplis tant d'événements importants, se rattache à une simple et touchante légende, que je vais, en fidèle rhapsode, redire comme on me l'a contée.

L'empereur Charlemagne, après avoir mené à bonne fin quelque-une de ces gigantesques entreprises qui ont fait de son règne l'épopée du moyen âge, se reposait, comme le Dieu dont il était sur la terre la plus fidèle image. Ses pairs, rendus à eux-mêmes, goûtaient dans les loisirs de la paix la récompense de leurs travaux guerriers : chacun d'eux se livrait à ses plaisirs favoris.

Roland, pour qui le repos était l'ennemi du bonheur, promenait dans des courses aventureuses son activité inoccupée.

Un soir, après une longue chevauchée dans les environs d'Ingelheim, il fut surpris par un violent orage. Ne sachant comment se diriger dans les ténèbres, il s'abandonna à l'instinct de son cheval, et, lui lâchant la bride, le laissa marcher à sa guise.

L'intelligent animal, après avoir fait quelques pas avec hésitation, comme s'il eût voulu s'assurer des intentions de son maître, s'arrêta tout d'un coup, mit le nez au vent, flaira de tous les côtés, et, poussant un long hennissement, partit au galop. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta pour la seconde fois, en hennissant de nouveau.

A la lueur d'un éclair, Roland aperçut devant lui tin château qu'à ses hauts remparts et à ses quatre tourelles on reconnaissait pour la demeure d'un seigneur puissant. Il prit son cor d'ivoire, ce cor dont les sons bien connus jetaient l'épouvante dans les armées ennemies, et exécuta une courte fanfare, dont les notes saccadées allèrent réveiller en sursaut les échos d'alentour. A peine la dernière s'était-elle perdue dans l'espace, que de la plateforme du château un autre cor renvoya la fanfare affaiblie. Les échos, encore émus, dédaignèrent de la répéter comme la première fois ; mais elle suffit à Roland, pour qui elle était un gage d'hospitalité.

En effet, au bout de quelques minutes, le pont-levis du château se baissa, la porte s'ouvrit, et des valets, armés de torches, s'avancèrent pour éclairer l'entrée du paladin. Quand il fut arrivé sous la voûte, le sénéchal mit la main à la bride de son cheval et réclama l'honneur de le conduire devant son maître, le baron de Landskronn, qui n'avait jamais refusé l'hospitalité à un étranger.

Roland, pour toute réponse, mit pied à terre et fit signe au sénéchal de marcher devant lui. Escorté des valets porte-flambeaux, et précédé du sénéchal, il monta, par un grand escalier de pierre, au premier étage, où on lui fit traverser trois grandes salles, remplies, la première d'hommes d'armes, la seconde de valets, la dernière de pages et de demoiselles, qui tous se levèrent à son entrée.

Là, le sénéchal le pria de s'arrêter, en attendant qu'il eût prévenu son maître, chez lequel il s'empressa de passer. Il revint bientôt annoncer au paladin qu'on l'attendait, et, soulevant les lourdes portières qui séparaient la salle d'attente de la salle de réception, il le fit entrer à sa suite.

Le vieux baron et sa fille, assis seuls au milieu d'une longue table où était servi un souper abondant, se levèrent à l'arrivée de leur hôte. A leur vue, celui-ci s'arrêta en silence, saisi de respect pour la majesté de l'un et d'admiration pour la beauté de l'autre. Avant qu'il eût pu prononcer une parole, le vieillard, lui montrant un fauteuil qu'il avait fait placer à sa droite :

— Asseyez-vous, mon hôte, — lui dit-il d'abord, — et partagez notre repas.

Et il s'assit. Sa fille et Roland imitèrent son exemple en silence.

Pendant le souper, les soins les plus attentifs et les plus délicats furent prodigués à l'étranger. Pas une question ne lui fut faite sur son nom ni sur sa famille : ses éperons d'or disaient qu'il était chevalier, c'en était assez. Mais le vieux seigneur, enchanté, disait-il, de se rajeunir en causant guerres et aventures avec un paladin de si fière mine, lui demanda la permission de l'interroger sur le but et le résultat de ses dernières courses.

— Je serai heureux de satisfaire la curiosité de mon généreux hôte, — répondit Roland. — Désireux de connaître les bords célèbres que vous habitez, et aussi de tenter l'aventure, j'ai profité des loisirs de la paix pour m'éloigner de la cour de mon seigneur et maître l'empereur Charlemagne.

— Je suis glorieux, — dit le baron, — de recevoir à mon humble table un chevalier qui s'est sans doute assis à celle du plus grand prince de la terre.

— J'ai eu quelquefois cet honneur.

— Alors, — reprit timidement la jeune fille, — vous devez connaître le paladin Roland ?

— Sans doute.

— Vraiment ! fit-elle en fixant ses grands yeux bleus sur le guerrier, comme si elle eût dû y voir l'image de celui qu'elle admirait.

Pour lui, après avoir joui quelques instants de son naïf étonnement, il continua en souriant :

— Je puis même dire que personne au monde ne connaît mieux que moi ce Roland dont vous parlez.

— Vous êtes heureux !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est beau d'être l'ami d'un homme qui a rempli le monde de son nom, et que le monde a proclamé la fleur de la chevalerie.

Le père et la fille fixaient à la fois leurs regards sur l'étranger, attendant sa réponse. Il rougit légèrement et garda le silence. Le vieux baron reprit

alors la parole :

— Je comprends votre réserve, mon hôte : on est modeste pour ceux que l'on aime comme pour soi-même. Mais j'espère que nos éloges, étant sincères, vous seront agréables. Roland est brave comme l'acier et pur comme l'or.

— Il doit être beau ? — dit la jeune fille avec une expression de vive curiosité ; et, comme le chevalier continuait à se taire, elle reprit : — Mais, qu'il soit beau ou non, bienheureuse est la femme qu'il honore de son amour.

— Roland n'a jamais aimé, — répondit le chevalier.

La jeune fille avait commencé une exclamation ; mais elle s'arrêta tout à coup, et baissa la tête en rougissant à son tour. Le chevalier la dévorait du regard.

— Que voulait dire tout à l'heure ma charmante hôtesse ? — reprit-il d'une voix émue.

— Je voulais vous demander s'il n'aimerait jamais, — dit-elle en levant vers lui un regard inquiet.

— Il y a huit jours, je vous aurais sans hésiter répondu non ; mais aujourd'hui... je ne sais pas.

Et, se levant brusquement, il prit congé de ses hôtes, et se retira dans l'appartement qui lui avait été préparé.

Il fut longtemps à s'endormir. Les douces émotions de la soirée lui avaient fait oublier les fatigues du jour. Il ne se rappelait plus que la bienveillante hospitalité dont il avait été l'objet, et ne songeait qu'à ses hôtes.

La jeune fille le préoccupait surtout et sans cesse. En vain il s'était éloigné d'elle, son image ne l'avait pas quitté. Même après qu'il eut éteint le flambeau qui éclairait sa chambre, il la vit au milieu des ténèbres, avec l'auréole de ses cheveux si fins et si blonds qu'ils semblaient un rayon de soleil fixé autour de sa tête, avec son visage blanc et pur qui rappelait celui d'un ange, avec ce limpide regard au fond duquel on voyait son âme. Dans le profond silence de la nuit, il entendait sa voix résonner à son oreille comme une musique lointaine.

Au bout de quelques heures qui avaient passé aussi vite que des minutes, il commença à s'effrayer de cette sorte d'hallucination qui s'était emparée de lui, et il chercha à s'en débarrasser. Mais ses efforts furent inutiles ; son

imagination fut plus forte que sa volonté, et le condamna à rester sous le charme.

Douce contrainte ! Bientôt, las de lutter avec lui-même, il s'abandonna tout entier au plaisir de la voir, de lui parler, de s'absorber en elle. En quelques secondes, il se bâtit un nouvel avenir, tout différent de celui qui avait été le rêve de sa vie entière. Plus d'agitations, plus d'aventures, plus de sang, comme autrefois ; le repos près d'elle, les joies du foyer, et des fleurs sous ses pas. L'amour avait remplacé la gloire.

Roland était si heureux qu'il ne pensa pas un instant à se demander s'il serait aimé. Enfin il s'endormit, et ses riantes idées, triomphant du sommeil, se continuèrent sous la forme des songes.

Il s'éveilla au chant des oiseaux qui voltigeaient joyeusement devant sa fenêtre. Le soleil brillait déjà de tout son éclat au milieu d'un ciel sans nuages. Honteux d'avoir si complètement dérogé à ses habitudes matineuses, le paladin se reprocha, avec la sévérité des gens qui ne pèchent jamais, sa paresse d'un jour ; et, s'en rappelant aussitôt la cause, il ne put s'empêcher de rougir.

— Est-ce bien moi, — se dit-il, qui me laisse dominer par de telles folies ? Et ce cœur, que n'a jamais ému l'aspect d'une phalange ennemie, va-t-il se troubler à la vue d'une femme ? Allons, je suis Roland !

En parlant de la sorte, il s'était déjà habillé ; et, descendant rapidement l'escalier, il ordonna au sénéchal de lui faire apporter ses armes et seller son cheval. Il eut même envie d'attendre sous le porche qu'on eût exécuté ses ordres, et de partir aussitôt sans revoir celle qui lui avait fait oublier des habitudes que sa vie militaire avait pour lui changées en devoirs.

Mais il eut bien vite réfléchi que ce serait manquer deux fois de courtoisie que de s'éloigner sans offrir ses remerciements à l'hôte généreux qui l'avait si bien accueilli, et ses hommages à la belle châtelaine qui avait daigné le louer sans le connaître. Il se décida en conséquence à aller faire ses adieux. Il remonta l'escalier lentement, et comme à regret.

Était-il donc réellement fâché de revoir celle qu'il accusait de sa faute ? Non ; le fait est singulier, mais le brave Roland avait peur. Peur de quoi ? Est-il besoin de vous le dire, charmante lectrice, qui avez certainement à vous reprocher d'avoir dans votre vie effrayé plus d'un cœur intrépide ?

Il trouva le père et la fille réunis comme la veille. Le baron, assis à une fenêtre, d'où il contemplait le magnifique paysage au milieu duquel se

promenait majestueusement le Rhin, écoutait Hildegonde, qui, debout à son côté, lisait à voix haute, et d'un air distrait, un livre de chevalerie.

Il se leva, comme la veille, à l'entrée du paladin, qui s'avança vers lui d'un air moitié grave, moitié timide. Le vieillard s'aperçut de son embarras, et, n'en pouvant deviner la cause, lui demanda avec une inquiétude affectueuse s'il avait mal passé la nuit.

— Je ne l'ai passée que trop bien, — répondit le paladin avec un sourire ironique, puisque je l'ai prolongée jusqu'au milieu du jour. Il faut que je m'empresse de réparer le temps perdu. Daignez donc agréer le témoignage de ma reconnaissance pour votre bienveillante et généreuse hospitalité, et recevoir en même temps ...

— Vos adieux ? — interrompit le baron avec surprise.

Roland baissa la tête en signe d'assentiment.

— Vos adieux ? — répéta la belle châtelaine avec une expression de chagrin ; et elle laissa tomber le livre de ses mains.

Roland voulut à la fois s'élancer et répondre ; mais la force et la parole lui manquèrent également, et il resta immobile et silencieux comme une statue.

— Qui vous presse de nous quitter ? — reprit le baron au bout d'un instant ; — vous nous avez dit vous-même hier que vous étiez venu promener vos loisirs sur les bords de notre vieux fleuve. Voyez-le ! nulle part vous ne pourrez mieux l'admirer qu'ici. Je vous mènerai visiter nos environs ; vous verrez que je suis, malgré ma vieillesse, un bon compagnon, et, grâce à elle, un bon guide. Hildegonde, qui, pour la science, permettez à son père de lui rendre cette justice, n'a pas sa pareille dans nos contrées, vous racontera l'histoire des châteaux dont ces nobles eaux baignent les murailles ou reflètent les donjons. Que peut désirer de plus un voyageur que son devoir ou ses affaires ne réclament pas ? Restez-nous donc, ou je croirai que la peur de l'ennui vous chasse de notre tranquille retraite.

Cette fois Roland ne pouvait se dispenser de répondre ; mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous remercie pour mon père et pour moi, — lui dit-elle, — de vouloir bien accepter son invitation. Je vais prévenir le sénéchal que vous passerez une semaine avec nous.

Et, sans attendre sa réponse, elle s'échappa légère comme une gazelle.

Notre héros était pris, sans avoir pu seulement se débattre ; et lui, qui avait juré devant ses pairs assemblés qu'il perdrait la vie plutôt que la

liberté, ne songea pas même à se plaindre de sa captivité,

Ses hôtes lui tinrent parole, et firent de leur mieux pour lui rendre, disaient-ils, son séjour supportable. Mais les attentions de chacun, également affectueuses, lui furent inégalement agréables.

Il avait plus envie de se plaindre que de se louer du zèle que mettait à le promener le vieux châtelain de Landskronn ; et plus d'une fois, au moment de monter à cheval, celui qui se vantait à bon droit de n'avoir jamais déguisé la vérité arrangea des mensonges ingénieux pour se débarrasser de son guide ou du moins de son excursion.

Pour Hildegonde, il ne se lassait pas de l'entendre ; et, sans s'inquiéter de paraître indiscret, il lui fit conter impitoyablement l'histoire de tous les châteaux petits et grands qui avaient jamais existé à vingt lieues à la ronde. S'il suivait bien attentivement le fil de ces intéressantes narrations, je ne vous le dirai pas. Toujours est-il qu'il écoutait la narration des yeux aussi bien que des oreilles ; et il l'interrompait, et il la faisait recommencer, Dieu sait !

Il est vrai qu'il était obligé de payer ses exigences et pour chaque récit d'en donner un autre. Par bonheur ni sa mémoire ni son imagination n'étaient obligées à beaucoup de frais. C'était toujours de Roland qu'il était question.

Il fut obligé de rapporter année par année, combat par combat, presque jour par jour, la vie du paladin, qu'il connaissait heureusement à fond. Son enfance, sa jeunesse, son caractère, tout y passa. Il vit presque le moment où il serait obligé de dire son avenir, les matériaux commençant à manquer pour le passé ; mais la châtelaine venait à son secours en lui permettant, en lui demandant les redites.

Il est bien à croire que, s'il eût parlé d'un autre que de Roland ou pour une autre que Hildegonde, il n'y aurait pas mis tant de patience. Mais de part et d'autre on n'eut pas à se reprocher le moindre défaut de complaisance.

Hildegonde, qui croyait, au commencement, n'être enthousiaste que du sujet de ces histoires, finit par s'apercevoir qu'elle n'était pas tout à fait indifférente pour l'historien, qu'elle ne savait pas être le héros : car Roland, par une innocente malice, avait profité de la délicatesse de ses hôtes pour garder l'incognito le plus complet.

Il s'éleva alors un étrange combat dans l'âme virginale de la jeune Allemande. Elle ne sentait pas sans une sorte de remords son affection

augmenter pour le chevalier qui vivait près d'elle : il lui semblait qu'elle ne pouvait, sans commettre un larcin, donner son cœur à un autre qu'au paladin dont elle avait fait son idéal.

Elle ne comprenait pas, la chaste enfant, qu'on pût séparer l'amour de l'admiration ; et elle s'accusait d'infidélité envers ce Roland, à qui elle n'avait rien promis, qu'elle ne connaissait même pas. C'était assurément un scrupule bien peu fondé ; mais, ainsi que le moindre vent suffit à rider l'azur d'un lac tranquille, cette pensée troubla bientôt la sérénité de cette âme immaculée.

Un matin, le chevalier, qui s'était aperçu de sa mélancolie, lui en demanda doucement la cause. Elle rougit et ne sut que répondre. Chaque instance de son ami augmentait son embarras ; et elle finit par aller se jeter en pleurant dans les bras de son père.

Il se fit un silence plein d'émotions différentes, qu'interrompit bientôt l'arrivée d'un chevalier étranger brusquement introduit par le sénéchal.

— Olivier ! — s'écria le paladin, — toi ici !

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Et quel heureux hasard t'a conduit près de moi dans cette noble demeure ?

— La guerre vient d'être de nouveau déclarée aux Sarrasins, — répondit le nouvel arrivant ; — et l'empereur m'envoie te chercher, Roland.

A ce nom, la jeune fille jeta un cri de joie.

— Roland ! — continua-t-elle sans faire attention à l'étonnement de ceux qui l'entouraient ; — Roland, le paladin ? Roland, le premier des douze pairs ? Roland, le neveu de Charlemagne ? le vrai Roland ? Est-ce bien lui, seigneur étranger ?

— Hé ! — répondit Olivier en souriant, — ne le connaissez-vous pas ?

— C'est lui ! mon père, — reprit-elle en se jetant au cou du baron, — c'est lui ! Mon Dieu ! je vous remercie ; je n'aurai pas été parjure à moi-même.

Et, comme son père et l'étranger la regardaient avec surprise :

— Ah ! vous ne me comprenez peut-être pas ? C'est que...

Elle s'arrêta tout à coup, n'osant en dire davantage. Mais Roland avait deviné ce qui se passait dans son âme ; et, ployant un genou devant elle, il saisit sa main qu'il porta vivement à ses lèvres.

— Je suis heureux et fier que vous m'ayez à la fois aimé pour moi et pour mon nom, ô la plus noble, la plus tendre des vierges ! Cet instant

récompense au delà de toutes mes espérances les actions méritantes de ma vie. Mais il faut maintenant que je me rende digne du bonheur que me promet l'avenir. Permettez-moi d'aller où l'honneur m'appelle ; je sens que, pour me rendre digne de vous, je ferai mieux que par le passé. Auparavant, je ne pensais qu'à la gloire ; désormais je penserai à Hildegonde, C'est à cette heure qu'on va connaître Roland, Quand la guerre sera terminée, si je suis content de moi, je reviendrai déposer, comme aujourd'hui, à vos pieds, ce cœur et cette vie qui vous appartiennent désormais.

Hildegonde était trop émue pour trouver une parole. Ce fut son père qui répondit pour elle.

— Allez, ô vous que je serai glorieux d'appeler mon fils ! allez où l'honneur vous appelle ! Nous vous attendrons en priant Dieu pour vous.

Roland se releva, regardant tour à tour le vieillard, son ami, sa fiancée, voulant parler et ne le pouvant pas, pâissant et rougissant tour à tour, suffoqué par son émotion. Olivier sentit qu'il fallait l'arracher à lui-même, et, lui prenant la main :

— Mon frère d'armes, — lui dit-il, — l'empereur nous attend.

— Partons ! — répondit Roland d'une voix étouffée ; — partons, mon ami, pendant que j'en ai encore la force. Viens !

Et il s'éloigna rapidement avec lui. Les chevaux attendaient dans la cour, sellés et bridés par l'ordre d'Olivier. Les deux compagnons d'armes s'élancèrent sur leurs coursiers, et partirent au galop. En sortant du château, Roland leva les yeux vers la salle qu'il venait de quitter, et vit à la fenêtre Hildegonde qui, appuyée sur son père, le regardait partir en pleurant.

— Adieu ! — lui cria-t-il en portant la main à son cœur.

Ce mot, qui lui arrivait seul au milieu de l'espace, sembla à la jeune fille un présage de malheur.

— Non, — répondit-elle, — non ! pas adieu, Roland ! au revoir !

Mais Roland s'éloignait avec la rapidité de la foudre ; et il n'entendit pas la faible voix de sa fiancée, que les larmes affaiblissaient encore.

— Hélas ! mon père, — reprit-elle quand les deux chevaliers eurent disparu ; — hélas ! il m'a dit : Adieu ! et n'a pas entendu : Au revoir !

En vain le vieillard voulut la consoler ; elle resta frappée d'un pressentiment sinistre et lui dit :

— Je ne sais ce qui arrivera, et je ne vous parlerai plus de mes inquiétudes ; mais soyez témoin du serment que je fais ici : je jure de n'appartenir jamais qu'à Roland ou à Dieu.

Pendant l'année qui s'écoula après le départ de son fiancé, elle montra le courage qu'elle avait annoncé, et ne fit pas entendre une plainte, ne témoigna aucune inquiétude. Mais son père voyait bien que c'était de la résignation, et non de la tranquillité.

Du reste, les nouvelles qu'on recevait de l'armée de Charlemagne étaient rares et contradictoires, et ne pouvaient inspirer aucune confiance. Les uns disaient qu'après une victoire signalée les Français s'étaient emparés de la moitié de l'Espagne ; les autres, au contraire, qu'à la suite de plusieurs échecs ils avaient été obligés de repasser les Pyrénées en désordre.

Le nom de Roland était mêlé à tous ces récits d'une manière glorieuse, mais vague et incertaine. Aussi ne savait-on à quoi s'en tenir au château de Landskronn, et les âmes y flottaient dans une hésitation douloureuse entre la crainte et l'espérance.

Un soir, à l'heure du souper, le père et la fille, réunis, comme de coutume, dans la grande salle, tressaillirent ensemble en entendant sonner du cor à la porte du château. Tous deux avaient reconnu le cor d'ivoire de Roland.

— Dieu soit loué ! — s'écria le baron en se levant avec joie ; — c'est lui !

— Peut-être, — répondit Hildegonde avec une émotion profonde.

— N'as-tu pas, comme moi, reconnu le son de l'instrument ?

— Si ; mais n'avez-vous pas remarqué qu'il était moins fort que l'an passé ?

— Roland se sera hâté pour venir, et la fatigue l'aura affaibli.

— Puis la fanfare, au lieu d'être vive et éclatante, comme la première fois, m'a semblé lente et comme lugubre.

— Tout cela n'existe que dans ton imagination malade, chère enfant : c'est lui, te dis-je ; c'est Roland.

— Dieu vous entende, mon père ! — Cependant ces pressentiments sinistres commençaient à inquiéter le vieillard sans qu'il pût dire pourquoi ni qu'il voulût l'avouer ; et il n'osa plus proposer à sa fille, comme il en avait d'abord l'intention, d'aller au-devant du chevalier. Ils restèrent donc à l'attendre, debout, immobiles, les yeux fixés sur la porte.

Au bout de quelques mortelles minutes, elle s'ouvrit, et un chevalier vêtu de deuil et portant à la main un cor d'ivoire entra dans la salle. C'était Olivier.

A sa vue, le baron retomba assis sur son fauteuil, et se cacha le visage dans ses mains. Hildegonde s'affaissa sur ses genoux, et, la tête baissée, les mains jointes, se mit à prier. Olivier s'était arrêté, pâle et silencieux comme un fantôme.

On se sépara sans avoir prononcé une parole ; et chacun alla, dans le secret de son âme, savourer l'amertume de sa douleur.

Le lendemain matin, le baron de Landskronn entra de bonne heure dans la chambre d'Olivier, et lui dit :

— Pendant que nous sommes seuls, apprenez-moi comment il est mort.

— Après avoir conquis et soumis la partie de l'Espagne qui s'étend des Pyrénées à l'Èbre, — répondit le chevalier, — Charlemagne ramenait en France ses troupes victorieuses. Il avait confié à Roland, comme au plus vaillant, le commandement de l'arrière-garde, pour protéger le reste de l'armée pendant le passage périlleux des montagnes.

On passa en bon ordre et sans combat jusqu'à la vallée de Roncevaux. Là une horde nombreuse de Sarrasins, qui s'était tenue cachée durant le trajet du gros de l'armée, se montra tout à coup sur les hauteurs environnantes, et commença à nous assaillir d'une grêle de pierres et de flèches.

Roland, qui, dans ses derniers combats, avait, par d'incroyables prouesses, effacé ses exploits précédents, voulut terminer la campagne par un coup d'éclat qui surpassât tous les autres. Il ordonna à l'extrême arrière-garde, qui était seule engagée, de continuer sa marche, et resta avec quelques chevaliers, dont j'étais, pour couvrir la retraite. Nous nous postâmes dans un défilé, la lance en arrêt, provoquant les infidèles de la voix et du geste, les chargeant quand ils avançaient, les enfonçant à chaque charge.

Cela dura plus d'une heure. Pendant ce temps, l'armée avait touché le sol de France, et l'arrière-garde elle-même s'était mise à l'abri de toute attaque.

Je dis à Roland qu'il était temps de songer à notre propre retraite. — Crois-tu, me répondit-il, — que nous ayons assez fait pour l'honneur ? — Je lui pris le bras et lui montrai silencieusement tous nos compagnons abattus autour de nous. De la troupe sacrée nous deux seuls restions vivants. — Allons donc ! — me dit-il. Et nous tournâmes nos chevaux pour rejoindre l'armée.

Mais nous nous aperçûmes bientôt que la retraite nous était fermée. Pendant l'action, nos ennemis avaient roulé d'énormes quartiers de roc, qui encombraient le défilé. — Nous sommes perdus, — dis-je alors à Roland.

— Oui, — me répondit-il, — si nos frères ne viennent pas à notre aide. — Et, saisissant son cor, celui que vous voyez, il en tira un son éclatant et prolongé. En l’entendant, les Sarrasins se turent épouvantés ; mais en vain nous écoutâmes dans ce silence d’un moment : aucun son ne répondit à notre appel.

— Il n’était pas parvenu aux oreilles de vos compagnons ? — demanda le vieillard.

— Si fait, — reprit Olivier, — l’arrière-garde l’avait entendu et s’était arrêtée ; mais, comme le bruit n’avait pas recommencé, on crut s’être trompé, et l’on se remit en marche.

Quand il vit qu’on ne nous répondait pas, Roland me dit avec son calme ordinaire : — Ami, apprêtons-nous à bien mourir. En avant ! — Et, retournant son cheval, il courut tête baissée sur les ennemis, qui remplissaient la plaine. Je le suivis de toute ma vitesse.

A notre approche, cette foule s’enfuit et se dispersa. Nous restâmes seuls au milieu de la vallée, en butte aux flèches qu’on nous lançait de toutes parts et aux rochers qu’on faisait rouler sur nous du haut des deux montagnes.

Je tombai le premier, percé de plusieurs traits. Au moment où Roland s’apprêtait à venir à mon secours, il fut lui-même renversé avec son cheval par un énorme quartier de roc. Le noble animal était mort sur le coup ; le paladin, blessé seulement, mais incapable de changer de place.

En le voyant tomber, les Sarrasins poussèrent un long hurlement de joie ; mais il leur imposa de nouveau silence en tirant de son cor un nouveau son, plus puissant que le premier, qui déchira l’air autour de nous, fit crier tous les échos des montagnes et s’élança au loin dans l’espace. Cette fois, l’armée entière, et Charlemagne lui-même, qui était à dix lieues de là, à la tête de l’avant-garde, l’entendirent.

— Et il ne vint pas à votre secours ? — interrompit le baron.

— Dieu ne voulait pas que Roland revînt de Roncevaux. Il lui fallait une mort digne de sa vie et un tombeau grand comme son nom.

L’empereur s’était écrié : — Par mon âme ! c’est le cor de mon neveu Roland, et il faut qu’il soit en danger de mort pour en sonner de la sorte. Il faut donc que toute l’armée rétrograde et marche à lui pour le dégager. — Mais l’archevêque Turpin rassura l’empereur en lui disant que c’était certainement une fanfare de triomphe que sonnait Roland en touchant la terre de France : car on le savait trop fier pour appeler à son aide quand il

avait sous ses ordres tout un corps de bataille. Charlemagne crut l'archevêque Turpin, et l'armée se remit en marche. Après un instant d'attente, Roland me dit :

— C'est fait de nous, mon frère d'armes. Je regrette de ne pouvoir aller t'embrasser avant d'expirer. Que Dieu nous reçoive en sa miséricorde ! Je mourrai en le priant pour Hildegonde.

— Ma fille ! — dit le vieillard en pleurant.

— Oui, sa dernière parole, sa dernière pensée, ont été pour elle.

— C'est donc ainsi qu'il est mort, sans dire, sans faire autre chose que ce que vous m'avez raconté ?

— Il y eut autre chose.

Le héros, regardant sa bonne épée Durandal, dit :

— Il ne faut pas, ma fidèle et honorée compagne, que tu tombes entre les mains des infidèles. — Et, la prenant dans ses deux mains, il l'appuya sur sa cuisse pour la casser ; mais ce fut en vain. Alors il l'empoigna à deux mains et la frappa de toutes ses forces sur le rocher qui avait écrasé son cheval ; mais l'épée resta entière, et ce fut le rocher qui se fendit.

Roland demeura un instant plein de regret et d'affliction ; puis tout à coup il leva les yeux au ciel avec enthousiasme et s'écria : — Seigneur, mon Dieu ! ne permettez pas que Durandal tombe intacte entre les mains de vos ennemis. — En achevant ces paroles, il laissa tomber sur la terre l'épée qui se brisa en plusieurs morceaux.

Un instant après, un nouveau rocher, bondissant d'aspérités en aspérités, vint tomber sur lui et le couvrit tout entier. J'entendis le nom d'Hildegonde résonner dans l'air, et tout fut dit.

Pour moi, les Sarrasins vinrent me relever, pansèrent mes blessures ; et, me remettant ce cor, qu'ils avaient trouvé sur un rocher, ils me rendirent la liberté afin que j'allasse annoncer à Charlemagne la mort de son neveu. J'ai obéi à leurs ordres insolents pour remplir envers la mémoire de mon frère d'armes un devoir que je regardais comme sacré. Maintenant, pardonnez-moi le mal que j'ai été obligé de vous faire, et recevez mes tristes adieux !

Olivier baisa la main du vieux baron et s'éloigna sans que celui-ci cherchât à le retenir. Quelques heures après, Hildegonde alla trouver son père et lui demanda s'il se rappelait le serment qu'elle avait fait un an auparavant.

— Oui, — répondit-il, — tu as juré de n'appartenir qu'à Roland ou à Dieu.

— Mon père, nous sommes d'une race où jamais personne n'a manqué à un serment. Je viens vous prier de me conduire au couvent de Frauenwerth.

Le vieillard fit ce que désirait sa fille, et ne lui dit pas seulement un mot pour changer sa résolution.

Il savait qu'il y a des douleurs auxquelles il n'est ni remède ni consolation. Mais, comme c'était une de ces douleurs qu'il devait ressentir en perdant sa fille, un mois après qu'elle eut prononcé ses vœux, il mourut.

Le château de Landskronn était donc veuf de ses anciens maîtres, lorsque, quelque temps après ces événements, un chevalier étranger vint les y demander. On se contenta de lui raconter leur histoire et la sienne : car c'était Roland lui-même.

Étourdi seulement du choc qu'il avait reçu, il avait dû la vie au rocher qui le couvrait sans l'écraser, et que ses ennemis croyaient être devenu la pierre de son tombeau. Lorsqu'il avait repris ses sens, la plaine était déserte ; et il craignit, après avoir échappé par miracle aux coups des Sarrasins, d'être réduit à mourir de faiblesse et de faim.

Mais le lendemain une paysanne, en passant près du monceau de rochers sous lequel il était enfermé, entendit ses gémissements et lui apporta à manger. La nourriture lui rendit sa vigueur et son courage ; il essaya de se dégager, et, après plusieurs tentatives inutiles, il fit un effort si violent qu'il parvint à soulever le rocher et à s'échapper.

Déguisé en pâtre par les soins de la femme qui l'avait secouru, il réussit bientôt à gagner la France. Il ne s'était arrêté qu'à Landskronn.

Quelle fut sa douleur en apprenant que sa bien-aimée était à jamais perdue pour lui ! car sa conduite lui prouvait trop bien qu'elle ne manquait pas à ses serments. Et d'ailleurs, eût-il eu la puissance de lui faire violer l'engagement qu'elle avait pris envers Dieu, il n'eût voulu souiller ni elle ni lui d'un si horrible sacrilège.

Il ne chercha même pas à la revoir ; mais, comme il ne tenait plus qu'à elle dans le monde, il se bâtit un ermitage au-dessus du couvent de Frauenwerth, et il y passa sa vie seul, silencieux, n'ayant de pensées que pour celle qui était devenue son idole, de regards que pour le lieu où elle était enfermée.

Deux années se passèrent ainsi, sans que ces deux êtres, qui n'auraient voulu, qui n'auraient dû vivre que l'un pour l'autre, échangeassent une parole ou un regard. Au bout de ce temps, Hildegonde, plus faible, succomba la première à sa douleur.

En apprenant sa mort, Rolland osa, pour la première fois, descendre dans la sainte demeure, qu'il eût auparavant craint de profaner par le délire de la passion. Il assista au service funèbre qui fut célébré pour l'âme de sa bien-aimée, suivit son convoi, jeta sur ses restes mortels la première pelletée de poussière, et remonta à son ermitage.

Le lendemain matin, on le trouva mort sur le seuil, adossé à la porte et les yeux fixés sur le cloître, ayant les cheveux et la barbe encore humides de la rosée de la nuit. On l'enterra à côté d'Hildegonde ; et ces deux amants, qui avaient été séparés dans la vie, furent réunis dans la mort.

Le couvent changea son nom de Frauenwerth pour celui de Rolandwerth, île de Roland ; et à la place de l'ermitage s'éleva, quelques années plus tard, un château-fort que ses maîtres appelèrent Rolandseck, pierre de Roland. Les vierges saintes et les vaillants guerriers avaient également voulu se placer sous le patronage du parfait chevalier qui avait su à la fois aimer, prier et combattre : les unes désireuses de consacrer leur pieux asile par le soutien d'une irréprochable affection, les autres fiers de léguer à leur famille, avec l'héritage de leur puissance, le baptême d'une gloire immortelle.

Presque tous les peuples de l'Europe, rendant instinctivement hommage à l'universalité de la France, ont chanté ses héros, chacun à sa manière, suivant ses idées et son caractère. L'Italie, amoureuse et emportée, a fait de Roland un type de passion fougueuse, qui finit par la folie et la brutalité ; l'Allemagne, sentimentale et religieuse, le transforme en un modèle d'amour platonique et de résignation chrétienne ; tandis que la France, fidèle à son caractère guerrier, le donne tout simplement pour un soldat qui meurt les armes à la main en défendant sa patrie.

Décembre 1840.

LÉNA

I

Depuis longtemps le château de Monte-Marino ne retentit plus du fracas des armes. Le comte Robert a équipé une galère, et entrepris avec ses plus vaillants soldats une expédition contre les pirates d'Afrique. Il a laissé à sa place un officier éprouvé pour commander à ses vassaux et régler les affaires de sa seigneurie.

Car la comtesse Léna n'est point semblable aux femmes qui savent veiller aux intérêts de leur maison et donner aux travaux de leurs serviteurs une direction salubre. Sa faible santé et son esprit rêveur l'empêchent également de se livrer aux soins de l'intérieur. Elle ne connaît rien de la vie ordinaire, et existe, ainsi que les petits enfants, sans savoir comment : créature si délicate qu'elle semble n'avoir été placée sur la terre que pour y attendre le ciel.

Elle souffre souvent et longtemps, mais sans jamais se plaindre. Quelle maladie la consume ? Elle ne le sait pas elle-même, et nul ne peut le dire.

L'orage exerce sur elle une influence mystérieuse et terrible. Elle palpite sous les vibrations du tonnerre comme une colombe sous les serres d'un aigle, et frémit au souffle du vent comme la feuille du tremble ; elle s'assombrit, en même temps que l'horizon, au passage des nuées, et, en même temps que lui, s'éclaircit au retour du soleil.

C'est sur son visage qu'il faut chercher et lire ses impressions : car jamais sa voix ni son geste n'ont rien révélé de ce qu'elle ressentait. Elle est toujours calme, douce, gravé et silencieuse. Toute sa vie se passe à prier, à lire et à méditer.

Ce n'est pas que le dédain ferme ses oreilles aux discours de ceux qui l'entourent ; mais elle aime à s'isoler par la pensée, à se recueillir en elle-même et à se rendre impénétrable au monde extérieur. Son père, qui avait fait la guerre dans le pays des Turcs, disait qu'elle ressemblait à une fleur d'Orient qui restait sans cesse fermée pour ne s'ouvrir qu'une fois à une époque imprévue.

A quoi peut-elle ainsi toujours rêver ? quel sentiment jette sur ses yeux noirs cet humide, voile de mélancolie ? Est-ce le regret ? est-ce le désir ? Que peut regretter celle qui n'a rien perdu ? que peut désirer celle qui possède tous les biens de la terre ?

Jeune et belle, elle fait la joie de ses vieux parents, qui la bénissent tous les jours, et l'orgueil de son noble époux. Riche et bienfaisante, elle entend quelquefois, le soir, les veuves mêler son nom à la litanie des saints ; et quand, le matin, elle passe le long des rampes de marbre blanc qui bordent la terrasse de sa tourelle, elle voit les pêcheurs s'avancer plus gaiement vers la vaste mer, après avoir salué la madone de Monte-Marino.

Maudirait-elle l'heure qui l'a faite comtesse et le serment qui l'attache à un homme qu'elle n'aime pas ? Sans doute, le comte est honnête, brave et sincère ; mais ces vertus, qui provoquent à coup sûr l'estime des hommes, ne suffisent pas toujours à exciter l'enthousiasme des femmes ; et peut-être Léna...

Qui osera dire qu'elle préfère quelqu'un à son époux, si ce n'est Dieu ? Jamais jeune sigisbée n'a obtenu d'elle un regard d'attention ou une parole flatteuse ; jamais chevalier renommé par sa vaillance n'a porté ses couleurs dans un tournoi.

II

Deux galères viennent d'aborder : l'une porte la bannière bien connue du comte ; l'autre, cette croix de Rhodes rouge comme le sang, terrible comme le feu. Robert fait annoncer à la comtesse qu'il arrive accompagné du chevalier Konan, commandeur des Hospitaliers de Saint-Jean, qui, après l'avoir sauvé en intervenant dans un combat inégal, vient, sur son invitation, se rétablir de ses blessures au château de Monte-Marino.

La comtesse ordonne qu'on prépare tout pour bien accueillir un hôte si distingué, car ce n'est pas la première fois qu'elle a entendu prononcer le nom de Konan. Le jeune chevalier est bien connu dans ces mers, où tous ses combats ont été des victoires.

On sait que, de Fez à Stamboul, il n'est pas une galère musulmane qui osât attendre la sienne, et que jamais capitaine n'a, sans frémir, entendu son cri de guerre. Du reste, son courage téméraire, son activité infatigable et sa haute intelligence l'ont déjà rendu puissant dans son ordre et illustre dans la

chrétienté. Son ambition peut se permettre les plus magnifiques espérances ; et, si la mort ne venait pas interrompre le cours de ses belles destinées, le commandeur de Saint-Jean pourrait bien s'asseoir un jour sur le trône des grands-maîtres et traiter d'égal à égal avec les têtes couronnées.

Léna sait tout cela, et ce n'est pas sans émotion qu'elle attend l'arrivée du frère hospitalier. Ils lui semblent si grands ceux qui ont renoncé à toutes les joies du monde pour se consacrer au service de Dieu, qui ont mis toute, leur gloire à la défense de leurs frères et fait de leur salut leur unique ambition ! Il doit être si profond le calme de ces âmes dévouées, et le visage des soldats martyrs doit si bien exprimer dans sa rude sérénité les joies sévères du sacrifice !

Aussi son regard modeste se lève-t-il avec une curiosité presque religieuse sur l'étranger que son époux vient de lui présenter.

C'est un jeune homme d'une taille imposante et d'un aspect saisissant. Une large poitrine, des membres musculeux, une peau basanée, une longue chevelure noire, épaisse et abandonnée comme la crinière d'un lion, des traits grands et réguliers, des yeux étincelants, tout en lui annonce la force et le courage. Son visage inspirerait l'effroi si une profonde mélancolie n'en venait adoucir l'expression menaçante. Sur son front déjà sillonné on voit la trace des passions violentes, et le nuage qui assombrit l'éclat sauvage de son regard dit assez que son âme a connu la douleur.

Léna voit tout cela d'un coup d'œil, et elle s'étonne de trouver le stigmatisme des passions humaines là où elle espérait contempler l'image de l'amour divin. Elle éprouve devant la face labourée du prêtre-guerrier la stupeur du voyageur qui aperçoit les vestiges de la foudre sur la nappe immaculée des neiges éternelles.

— Oh ! — dit-elle, — quels sommets sont donc à l'abri de l'orage, Seigneur ! et dans quel lieu dorment les ondes dont aucun souffle ne ride l'azur ! Le bonheur n'est jamais entré dans le cœur de votre servante, et la paix a abandonné l'âme de votre serviteur.

III

Cependant elle doutait. Rien en lui ne révélait des agitations intérieures. Son attitude était toujours grave et calme, sa voix tranquille, son langage

simple et modéré. Un jour qu'ils avaient parlé des bienfaits de la prière, elle lui dit :

— Oui, c'est un bonheur que la prière ; mais ceux-là surtout sont heureux qui, comme vous, prient par leurs actions ; qui, pleins d'une sainte ferveur, font de leur vie un perpétuel sacrifice, et vont sur toutes les mers et sur toutes les plages verser, en l'honneur de la Divinité, leur sang désintéressé.

— Hélas ! Madame, — répondit Konan, — ce n'est pas l'amour divin qui a fait de moi un serviteur de Dieu. C'est le désespoir qui m'a mené où les autres sont conduits par l'espérance. Je ne suis allé au Créateur que repoussé par la créature.

J'ose vous dire ce que jamais je n'ai dit à personne, parce que, ange par la pureté, vous êtes femme par la compassion. Et j'ai tant besoin d'affection que je ne mérite peut-être pas la haine.

J'ai été bien coupable, sans doute, mais j'ai été bien malheureux ; et la douleur est une grande expiation.

Est-ce ma faute, d'ailleurs, si Dieu a mêlé en moi tant de faiblesse à tant de force ? Amour, jalousie, vengeance, tout cela est né avec moi et ne mourra qu'avec moi. Oui, Madame ! ni le serment que j'ai prononcé de renoncer pour jamais au monde et à ses pompes, ni mes nouveaux devoirs, ni les soins qu'exigent les grandes destinées qui me sont, dit-on, réservées, rien ne peut me faire oublier le passé,

Il y a dans ma vie un souvenir sur lequel je tiens mes yeux toujours fixés et ma pensée toujours concentrée. Horrible et délicieux souvenir, qui fait que rien désormais ne me charme ni ne m'épouvante ! Que puis-je désirer, après le bonheur que j'ai goûté ? Que puis-je craindre, après ce que, j'ai souffert ? Aimer ! Toute la vie est pour moi dans ce mot, et, quoique je ne doive plus et que je ne puisse plus aimer, je ne comprends pas l'existence de ceux qui cherchent autre chose que l'amour.

Je sens que je devrais m'arrêter et ne pas dévoiler à vos yeux les misérables plaies de mon âme. Votre chaste regard n'en pourra sonder la profondeur ni deviner les souffrances, et, n'en apercevant que l'apparence repoussante, se détournera peut-être de moi avec horreur.

Mais, dût ma sincérité me valoir votre aversion, je ne me repentirai jamais de m'être fait connaître à vous. Vous êtes de ces êtres rares dont l'estime et la sympathie ne se peuvent supporter quand on craint de les avoir surprises ; et la fraude est la dernière chose dont je sois capable. Vous surtout, Madame, qui portez en tout la confiance de ceux à qui l'on n'a

jamais fait de mal, et la bonne foi de ceux qui n'en ont jamais fait, il me semble qu'il y aurait à vous tromper une double lâcheté. J'ai voulu que vos sentiments, quels qu'ils fussent, s'adressassent non à l'homme que je parais être, mais à l'homme que je suis véritablement.

Vous savez maintenant que je ne possède ni cette sainte austérité ni ce sublime dévouement que votre imagination voulait bien me prêter. Je n'ai du soldat prêtre que l'habit, et mon dégoût du monde fait toute ma sainteté, comme mon dégoût de la vie fait tout mon héroïsme. Je n'ai de vertu que mon malheur.

Ce n'est que le jour où j'ai été trahi, que j'ai pensé à me consacrer au service de Dieu ; et encore, ce ne fut pas pour expier mes fautes passées, mais pour demander au ciel des consolations que la terre ne pouvait plus m'offrir. Qui aurais-je pu aimer après elle, si ce n'est celui qui est la source de toute beauté, de toute grandeur et de tout amour ? J'espérais du moins que là mon âme brisée pourrait se retremper.

Vaine illusion qui se dissipa bien vite ! Dieu lui-même ne suffit pas à remplir le vide qu'elle avait laissé en moi, ou plutôt Dieu fut pour moi comme s'il n'existait plus.

Nos prêtres et nos livres saints vous ont souvent parlé de la chute de Satan, et, plus d'une fois sans doute, vous avez pensé à la désolation du Créateur quand il vit la révolte de celui qu'il avait fait le premier de ses archanges et l'ingratitude de celui qu'il avait aimé entre tous. Mais vous êtes-vous jamais imaginé ce qu'eût souffert ce même archange si, au temps de sa fidélité et de son bonheur, il avait vu celui qu'il croyait le commencement et la fin de tout ; celui à qui il donnait l'éternité pour âge, et pour enveloppe l'infini ; celui par lequel il lui semblait exister ; celui dont il faisait découler tout bien et toute lumière ; s'il l'avait vu, las de gouverner les mondes, abdiquer d'un coup sa sagesse, sa justice et sa puissance, et, dépouillant sa nature immortelle, s'engloutir pour jamais dans le néant ? Vous figurez-vous Satan pleurant sur cette ruine immense qui dépeuplait pour lui l'univers ?

Autant qu'un cœur humain peut ressentir une douleur divine, je ressentis cette douleur. Le jour où l'abîme s'ouvrit entre nous deux, tout fut perdu pour moi. Elle avait été le bonheur, la lumière, la cause et le but de mon existence : quand elle eut disparu, il se fit autour de moi un vague désert de ténèbres sans bornes. Elle avait été mon idole et ma divinité : quand elle fut

tombée, il ne me resta plus rien à adorer sur la terre ni à invoquer dans les cieux.

A dater de ce jour, je ne sus plus vivre ; je ne désirai et je ne compris plus rien. La nature elle-même, cette grande et bonne nature, qu'on retrouve toujours partout prodigue de magnificences et de consolations, fut un livre fermé pour moi, depuis que nous n'y pûmes plus lire ensemble.

Vingt fois je me serais tué, si je n'eusse craint de lui montrer que j'étais plus malheureux et moins fort qu'elle. Pour toutes les joies du paradis, je n'aurais pas voulu m'avouer vaincu ; et l'orgueil, la seule passion qui fût restée debout au milieu de mon âme bouleversée, l'orgueil me soutint dans cette lutte désespérée. Je me résolus à vivre, comme je m'étais résolu

la laisser vivre, pour me venger d'elle : car si je ne lui ai pas plongé mon poignard dans le cœur, c'est que ce châtiment m'a paru trop doux, étant trop prompt. J'aime mieux qu'elle vive, sachant que je la méprise.

Ne pensez-vous pas que c'est un épouvantable supplice de sentir peser sur sa tête un mépris suprême, et mérité, et éternel ? Car je ne suis pas de ceux que le temps console ou apaise. Je ne sais pas ce que c'est que l'indifférence. J'aime ou je hais toujours.

Et celle-là, je la haïrai toujours... Faut-il vous dire pourquoi, Madame ? Parce que je l'aimerai toujours. Je l'aimerai, parce que rien ne me paraîtra jamais grand et beau comme le souvenir de ce qu'elle a été ; et je la haïrai de toute la force de mon amour passé, parce que rien ne me paraîtra bas et hideux comme l'idée ce qu'elle est maintenant. Et ma haine trouvera son assouvissement dans mon mépris, comme elle trouve son aliment dans mon amour.

Depuis ce jour fatal, plus sombre que la nuit de l'enfer, depuis le jour de sa trahison, nous n'avons plus échangé, et désormais nous n'échangerons plus ici-bas, ni un regard ni une parole, comme si l'un de nous était mort. Et pourtant nous savons tous les deux que nous vivons tous les deux : moi pour la torturer, elle pour souffrir.

Elle souffre bien, croyez-le ! Moi qui la connais, je sais qu'elle se maudit elle-même pendant les longues heures de la nuit, et qu'elle pleure des larmes bien amères quand son orgueil, endormi avec son pâle amour, la laisse seule en face de sa conscience ! Et cette pensée est l'unique consolation d'une existence à jamais vide et solitaire. Ses regrets, ses remords, sont ma seule joie ; je goûte encore le bonheur en me disant qu'à cette heure, après tant d'années d'éloignement et de silence, elle voudrait

encore venir à mes pieds implorer son pardon, et qu'elle n'ose pas, parce qu'elle me sait inflexible.

Certes, j'ai bien cruellement et bien longuement souffert ; mais jamais la honte ne m'a fait détourner les yeux de ces terribles sacrifices du passé, où j'ai été toujours victime et jamais bourreau ; et, si ma haine est un crime, au moins il me reste l'orgueil de mon implacable persévérance. Tandis qu'elle ! rien, rien pour elle : ni la sublime fierté des vertus incorruptibles, ni la sauvage exaltation des vices inébranlables, ni la sérénité de l'honnête homme qui suit son droit chemin, ni l'audace du bandit qui se glorifie sur le cadavre du voyageur égorgé ! A la fois vile et lâche, elle ressemble au pâle truand qui vient de dérober l'or dans l'ombre, et qui n'ose ni en profiter, ni le rendre. C'était bien la peine de me voler le bonheur, pour ne savoir ensuite ni le garder pour elle ni le donner à un autre !

Oui, elle est bien misérable ! Aussi, ne croyez pas que je reste insensible à ces douleurs que je cause. Non, hélas ! Et bien souvent, la nuit, au fond de ma cellule, agenouillé devant ce Christ qui seul aurait dû remplir toutes mes pensées, ou, sur la poupe de mon navire, penché vers cet Océan qui n'a pas d'abîme plus profond que mon cœur, j'ai versé des larmes de compassion sur celle qui m'a fait verser tant de larmes de désespoir.

Mais, quoique parfois en secret je la plaigne, je n'en resterai pas moins impitoyable vis-à-vis d'elle, parce qu'il y a dans le passé une immense offense qui demande dans l'avenir une réparation immense ; et, en mourant, je n'adresserai à Dieu qu'une prière : c'est de faire qu'éternellement, dans une solitude infinie, elle me suive la tête baissée et les yeux pleins de larmes, implorant un baiser de pardon ou un regard de pitié, tandis que moi je marcherai éternellement sans répondre et sans détourner la tête !

Madame, j'aurais été heureux de vous faire compatir un instant à mon sort : car l'on dit qu'une larme tombée des yeux d'une sainte suffit à effacer les plus grandes fautes d'un pécheur. Mais, hélas ! on ne s'intéresse qu'à ce que l'on conçoit ; et vous, qui n'avez jamais été coupable ni malheureuse, vous ne pourrez concevoir ni ma passion insensée, ni mes âpres douleurs, ni mon inextinguible soif de vengeance.

— Si j'avais aimé, — dit Léna en essuyant ses larmes, — je n'aurais pas compris l'amour autrement que vous.

IV

Assis sur le grand rocher qui domine la baie, Léna et Konan contemplaient le coucher du soleil.

L'astre, balançant au-dessus de l'horizon son disque élargi, s'abaissait avec une lenteur majestueuse vers les profondeurs de la mer. A voir ces deux colosses d'éclat et de grandeur s'avancer ainsi l'un vers l'autre, on eût dit que Dieu, séparant les éléments, de son essence, allait heurter sa gloire contre son immensité.

La vue de l'infini éveille l'idée de l'éternité. L'on parla de la vie future et des compensations qu'elle devait à la vie présente.

— Oui, — dit Léna, — nous avons besoin de croire à un sort meilleur : car, sans l'espérance, qui pourrait porter ses maux ?

— Mais, répondit Konan, — les âmes qui sont au-dessus des faiblesses de la terre ne doivent pas non plus être au niveau de ses douleurs.

— Tout le monde souffre, — reprit Léna avec un triste sourire, — parce que tout le monde est faible. Voyez-vous cette croix qui commence à se dessiner sur le fond blanc de la Voie lactée ? C'est là ma constellation tutélaire et mon emblème préféré. Je marche plus patiemment sur la terre en songeant à celui qui a voulu y marcher chargé d'une croix, et je lève vers le ciel un regard plus confiant quand j'y vois planer la douleur divinisée. Car mes faiblesses m'épouvanteraient si je ne croyais, comme vous, aux expiations de la souffrance, et je ne pourrais supporter mes souffrances si je ne les regardais comme mon seul droit à l'indulgence de Dieu.

Oui, ami, je suis faible et malheureuse, moi aussi ; plus faible et plus malheureuse que vous peut-être. J'ose vous avouer cela, à vous qui m'avez montré dès l'abord une si touchante confiance. Nous pouvons nous parler l'un à l'autre sans détour et sans crainte : car nous appartenons tous deux à la même famille, et tous deux nous portons au front le sceau fatal qui distingue les élus de la douleur.

Et nous savons que la sympathie qui nous attire l'un vers l'autre ne peut pas nous conduire à une affection criminelle. Nous sommes tous deux liés par un serment indissoluble et des devoirs sacrés. Vous êtes prêtre, je suis épouse.

Nous nous sommes, par hasard, rencontrés pour un instant, et, après nous être demandé l'un à l'autre quelques consolations, nous nous séparerons pour toujours, comme deux navires qui viennent d'échanger un adieu au milieu de la mer. Oh ! il comptera parmi les plus beaux jours de ma vie,

celui où j'aurai pu épancher mon âme dans un sein fraternel. Car tout mon malheur est dans un mot : la solitude ! Je suis seule, et j'en meurs.

Ce n'est pas que je me plaigne de ceux qui m'entourent ; non ! On ne pourrait être meilleur pour moi, ni m'aimer davantage. Mais nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble ; je ne sais pas m'accoutumer au monde qu'ils habitent, et ils ne sauraient me suivre dans celui que j'ai choisi pour demeure. Nous ne pouvons pas respirer le même air.

Sans doute ils sont plus sages que moi de conformer leurs désirs à l'existence qui leur a été départie, et de suivre pas à pas le chemin tracé devant eux. Peut-être même Dieu préfère-t-il leur insouciance à mon inquiétude, et leur sait-il plus de gré de leurs joies qu'à moi de mes tristesses.

Mais que voulez-vous ? Je n'ai pas reçu en partage la force de ceux qui peuvent à leur fantaisie étouffer un sentiment pour en faire naître un autre, et façonner leur âme comme un métal obéissant. Je ne sais que me résigner à la perte de mes espérances, et assister sans crainte à mon propre holocauste. Car il faut que toute flamme ait un aliment ; et mon cœur, n'en trouvant pas au dehors de lui, se consume sans cesse lui-même.

Heureusement l'huile s'épuise en même temps que la lampe s'use, et je sens avec joie que je n'ai plus longtemps à brûler au milieu de ces ténèbres désertes. Je me console du présent en fixant les yeux sur un prochain avenir, et je souris au milieu de mon morne abattement en voyant la mort s'avancer vers moi comme une mère qui vient fermer les yeux de son enfant fatigué.

Et pourtant il est triste d'aller droit au tombeau sans un souvenir qui vous fasse retourner la tête, et c'est un bonheur bien misérable de n'apporter que l'espérance là où les autres viennent tout chargés de regrets. Qui sait même si Dieu, qui ne fait rien sans but, ne demande pas aux hommes un compte sévère de cette faculté d'aimer qu'il met en eux ? Et alors que répondrais-je, ami ? Où irait cette pauvre âme qui n'a désiré, qui n'a compris, qui n'a pleuré que l'amour ; qui eût tant aimé, et qui n'a jamais aimé ?

O vagues aspirations de mon enfance, inquiétudes inapaisées de ma jeunesse, larmes amères dévorées en silence, désespoirs cachés sous des sourires ! J'avais rêvé de si ravissantes extases et des enthousiasmes si sublimes !

Souvent, lorsque, dans le profond silence de mes insomnies, je m'écoutais vivre au milieu de la nature immobile, j'ai senti s'agiter en moi des sensations mystérieuses et ineffables. Dans un lointain immense, perdu

entre le ciel et la terre, j'entendais résonner une musique inconnue et merveilleuse, qui m'appelait et me parlait sans interrompre sa mélodie aérienne. En même temps, au fond démon cœur, une voix étouffée entamait pour répondre un chant qu'elle ne pouvait achever, et, fatiguée de son inutile effort, elle se changeait en un funèbre écho qui répétait sourdement des notes éparses de la divine harmonie. Puis un orage, que je sentais vibrer à la fois en moi et hors de moi, venait tout couvrir de ses grondements monotones, et, sans éclater jamais, m'accablait d'un poids toujours plus suffocant, jusqu'à ce qu'épuisée je tombasse en proie à un sommeil de plomb.

Et le lendemain, à mon réveil, il ne me restait des émotions de la nuit que des larmes mal séchées sur mes joues pâlies, et le souvenir d'un triste rêve, moins triste encore que la réalité dont il était l'image.

Quelquefois le remords venait se mêler à mon chagrin ; je me reprochais comme un crime la tiédeur de mes sentiments, Non que je fusse indifférente au sort de ceux qui m'entouraient ! loin de là ! Je me serais avec bonheur dévouée pour eux, et je leur eusse donné ma vie s'ils l'avaient voulue. Mais je sentais qu'aucun lien intime ne m'attachait à eux, et que je ne vivais près d'eux que par nécessité.

Je me disais que c'était pour/moi un devoir de les adorer, puisqu'ils m'avaient été donnés pour compagnons de mon existence, et qu'un jour Dieu me punirait de n'avoir pas su combler avec leur affection le vide de mon cœur. Alors je m'efforçais de ranimer l'ardeur languissante de mon âme, et, concentrant sur mon seul époux toutes mes forces aimantes, je suppliais l'auge des saintes passions d'abaisser sur moi un regard de miséricorde et de laisser tomber en moi une étincelle du feu vivant.

Vains efforts, inutiles prières ! Aussitôt que je me retrouvais en face de lui, mon exaltation factice s'affaissait tout d'un coup, et me laissait retomber dans la morne insensibilité de la veille.

Dans vos longs voyages vous avez souvent entendu des matelots, retenus par un calme plat au milieu de la mer immobile, appeler le vent de tous leurs vœux ; et, lorsqu' après avoir frémi un instant dans leurs voiles, il s'éloignait pour ne plus revenir, vous les avez vus se livrer au désespoir. Ainsi me désespérais-je quand je voyais cet amour que j'avais invoqué s'enfuir loin de moi.

Car je sentais bien qu'il me serait impossible d'aimer cet homme qui savait si peu aimer ; cet homme toujours calme, qui ne devinait pas mes

luttres intérieures, parce qu'il n'avait jamais eu à en soutenir de pareilles ; qui trouvait toujours que je lui donnais assez, parce qu'il ne pouvait me rendre davantage ; qui, toujours penché vers cette terre, dont il savourait les plaisirs, ne levait jamais les yeux vers le ciel, dont je rêvais les joies.

Oui ! elle est pleine d'une amère tristesse cette idée que l'on pouvait être heureux, et qu'on ne le sera pas ; que l'on portait en soi le bonheur, et qu'on n'a trouvé personne à qui le donner ; que l'on était né pour vivre, et qu'on mourra sans avoir vécu !

Ami, maintenant que vous connaissez mon sort, ne vous plaignez pas du vôtre. Heureux le cœur qui saigne d'une trahison, car il a connu l'amour ! Heureux les yeux qui pleurent aux approches des ténèbres, car ils ont vu le soleil ! Heureux le voyageur tombé dans le gouffre en descendant des sommets sublimes ! Malheureux, trois fois malheureux, celui qui, semblable à la statue des déserts, demeure immobile au milieu d'une solitude sans mouvement, sans bruit, sans lumière et sans bornes !

Vous, vous regardez avec une douce pitié la fleur qu'un passant brutal jette sur le chemin après l'avoir arrachée de sa tige pour en respirer le parfum ; moi, je la regarde avec envie.

Sur ce rocher, que les précipices environnent de toutes parts, fleurit tranquillement une rose sauvage à l'abri des souffles meurtriers et des rayons desséchants ? C'est elle qui a toute ma compassion, parce que, séparée du monde par un abîme infranchissable, elle se desséchera sur sa tige sans avoir donné son parfum à personne, sans que personne ait donné un sourire à sa beauté.

Konan l'avait écoutée, plongé dans une sombre préoccupation ; et, quand elle eut fini, il la laissa se lever et s'éloigner sans lui répondre. Léna regagna lentement le château, blessée de ce silence.

Au moment où elle allait atteindre la porte, elle entendit quelqu'un s'approcher à pas précipités. Elle se retourna et aperçut le commandeur. Il était horriblement pâle, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front. Il tira de sa poitrine une rose ensanglantée, et la présenta en silence à Léna, qui la reconnut aussitôt ; puis, avant qu'elle eût le temps de proférer une parole, il tomba à la renverse, baigné dans son sang. Ses blessures s'étaient rouvertes dans les efforts qu'il avait faits pour escalader le rocher.

— Oui, je vous aime, Madame ! La sincérité est permise à celui qui n'a peut-être pas un jour à vivre, et vous pouvez entendre sans rougir un aveu qui est aussi un adieu. Je vous aime ! et, grâce à vous, mon âme se présentera au souverain juge plus calme et plus pure.

Vous m'avez fait voir que sa bonté n'est surpassée que par sa puissance, et que, quand il lui plaît de guérir les cœurs malades, il sait leur donner, avec une force inconnue, un objet digne de l'exercer. Il m'a ouvert tout à coup un horizon que je ne soupçonnais pas, et il a reculé à la fois pour moi les limites de l'admiration et celles de l'amour.

Tout entier au souvenir de cette passion qui avait bouleversé ma vie, je croyais que rien ne me paraîtrait aussi grand que la chute de mon idole, aussi imposant que ses ruines ; et, continuellement perdu dans une sombre contemplation du passé, je me disais que jamais ne brillerait sur la terre vision assez éclatante pour me détourner de cet horrible spectacle. Vous parûtes, et j'oubliai tout ce qui devait faire l'éternelle préoccupation de ma vie.

Douce image ! augure consolant ! Mon âme, que troublaient encore les lointaines émanations d'un astre dévorant, s'est calmée à l'apparition d'un astre plus doux et plus pur. Oh ! que la nuit éternelle succède bien vite à cette soirée délicieuse ! J'ai fini ma journée, et je ne veux pas revoir le soleil.

Que ferais-je à cette heure de la vie ? Je me suis vu aimé de vous dans le ciel, et sur la terre vous ne voudriez plus m'aimer. O ma sœur ! priez avec moi l'Éternel pour qu'il ait pitié de moi et me laisse mourir !

VI

Il ne mourut pas, et bientôt sa santé rétablie le força d'annoncer son départ.

La comtesse ne fit rien pour le hâter ou le retarder. De son côté, le commandeur ne lui adressa pas une seule question. Seulement il mit une grande lenteur à faire ses préparatifs de voyage, et tomba dans une tristesse de jour en jour plus profonde.

Bien des jours se passèrent sans qu'ils échangeassent une parole significative. Mais, un matin, Konan dit devant tout le monde que sa galère était prête à partir et qu'il appareillerait dans la soirée. Léna ne laissa pas

échapper un mot ; mais elle devint pâle comme la mort. Elle laissa tout le monde s'éloigner ; puis, quand ils furent seuls, elle dit à Konan :

— Je vous remercie. Vous savez que je vous aime, et, pour me sauver de vous et de moi, vous partez. C'est noble et c'est bon ; mais j'en étais sûre. Je vous connais, rien ne m'a échappé de vos sentiments, et j'ai bien apprécié le motif de toutes vos actions.

Depuis le jour où, étendu sur votre lit de douleur, vous m'avez fait cette confession que vous croyiez suprême, vous ne m'avez plus parlé d'un amour que vous sentiez partagé. Et vous n'avez pas une seule fois tâché de me pousser à une explication, parce que vous pensiez qu'il me serait impossible de mentir et pénible de dire la vérité.

Vous vous trompiez : car je vous estime trop pour qu'il m'en coûte de tout vous dire, et je vous ouvre mon cœur avec la même confiance qu'à Dieu. Mais je n'en suis pas moins touchée du profond respect et de la tendresse délicate que vous m'avez témoignée. Vous êtes bien l'homme que je m'étais figuré tout d'abord, et je ne me suis pas trompée en vous aimant dès le premier jour.

Oui, cela est vrai ; et il ne faut pas faire honneur à ma bonté des larmes que vous m'avez vue verser au récit de vos souffrances. Ce n'était ni sur vous, ni sur elle, quoiqu'elle soit plus à plaindre que vous encore, que je pleurais ; c'était sur moi qui reconnaissais à chacune de vos paroles le cœur que j'avais rêvé, et qui n'espérais ni le remplir ni le posséder. De ces deux bonheurs, Dieu m'a accordé l'un et refusé l'autre : que son nom soit béni pour toute chose !

Partez, ami ! retournez aux devoirs de votre glorieuse existence ; et, si la certitude d'être uniquement et éternellement aimé d'une pauvre âme solitaire peut diminuer le poids de vos tristesses, marchez d'un pas léger dans la carrière qui vous est ouverte. Adieu.

— Que parlez-vous de partir ? — répondit Konan. — Peut-être l'aurais-je pu tout à l'heure, parce que je doutais encore ; mais, maintenant que je me sais aimé de vous, Léna, vous quitter ! vivre l'un sans l'autre, loin l'un de l'autre ! Croyez-vous cela possible ? Ah ! vous ne connaissez pas encore l'amour. Léna, ordonnez-moi de m'ouvrir les veines et d'expirer à vos pieds ; mais ne parlez plus de partir, ou plutôt partons, et allons cacher notre amour dans quelque coin inconnu de la terre.

C'est dans le monde un rare accident que la rencontre de deux êtres faits l'un pour l'autre, et l'on commet une irréparable folie en laissant échapper

de ses mains le cœur où l'on pouvait mettre toute sa confiance avec toute ses sympathies. On ne trouve pas deux fois ici-bas l'occasion d'être heureux : sachons prendre le bonheur que le sort nous envoie.

Si vous aviez connu les transports de la possession, vous n'oseriez pas envisager ceux de la perte. Vous avez bien souffert de votre isolement quand il était involontaire ; vous souffririez cent fois plus encore en vous retrouvant isolée par votre faute.

Et moi, que deviendrai-je ? Il faudra donc que, revenu à l'espérance et à la lumière, je retombe dans le désespoir et dans les ténèbres ! Ah ! ce serait une horrible cruauté de ressusciter un mort pour le remettre au tombeau. Léna, ayez pitié de moi, si ce n'est de vous. Vous, vous pourrez peut-être encore supporter le malheur dans cette vie, parce que vous êtes certaine du bonheur dans l'autre. Mais moi, qui ne sais rien de mon avenir, tout chargé que je suis de faiblesses et d'iniquités, comment voulez-vous que je me résigne au présent ?

Certes ! je n'étais pas digne d'un amour comme le vôtre, et je n'ai rien fait pour mériter un si magnifique don. Mais le malheureux qui reçoit une grâce prend, dans la générosité même de son bienfaiteur, le droit de la vouloir complète. Il ne fallait rien me donner, ou il faut tout me donner. Que voulez-vous que je fasse, de la moitié du bonheur ?

Vous prétendez que la certitude d'être uniquement et éternellement aimé adoucira mes tristesses ; dites qu'elle les rendra plus amères que le fiel et plus âpres que le poison. Penser qu'il y a un cœur qui ne bat que pour moi, et en rester à jamais séparé ! Savoir que mon âme a une patrie, et la tenir captive sur une terre étrangère ! C'est alors que je maudirais la nature entière, et Dieu tout le premier, qui, après m'avoir montré la source vive où je devais apaiser ma soif brûlante, m'en aurait éloigné pour toujours sans me permettre d'y tremper mes lèvres.

Quant à cette existence que vous appelez grande, je ne m'en inquiète guère. Désormais vous êtes et vous serez ma seule gloire, et je ne connais d'autres devoirs que celui d'obéir à mon cœur.

Assez d'autres, à mon défaut, viendront apporter à la croix le secours de leur épée. Moi, je suis las de verser aux pieds d'une image insensible le sang d'hommes inconnus. Ils aimaient peut-être aussi, peut-être étaient-ils aimés, ceux que frappait mon fer impitoyable ! Je ne veux plus faire le malheur de personne. Je veux recevoir et donner le bonheur.

Croyez-moi, Léna, vous serez heureuse. Toutes les mauvaises passions qui sont en moi se consumeront bien vite à la flamme de ce pur amour que vous avez allumé, et il n'en restera bientôt plus qu'un encens digne de vous être offert. Venez ! venez !

Vous ne le voulez pas ! Qui vous arrête ? Est-ce la crainte du monde ? Mais qu'importe l'opinion des hommes à ceux qui veulent vivre loin d'eux ! Est-ce celle de Dieu ? Il ne saurait nous punir des sentiments qu'il a mis en nous.

Et quand même il faudrait braver sa colère, l'amour ne nous en donnerait-il pas la force ? Les grands cœurs ne savent ni calculer les dangers ni mesurer les abîmes. Marchons donc ensemble à l'inconnu !

Si c'est l'affection qui vous guide, vous ne pouvez hésiter : il n'y a au monde qu'un seul être qui sache vous aimer, et c'est à celui-là que vous devez. Allez-vous me parler de votre époux ou de vos vieux parents ? Mais de quel droit me priveriez-vous d'un trésor qui est ma fortune et ma vie, pour le conserver à un maître insouciant qui n'en soupçonne pas la valeur ? Et n'est-ce pas une impiété de sacrifier les existences qui commencent à celles qui finissent ? Si c'est le chagrin d'autrui qui vous effraye, pensez que vous devez être perdue pour eux ou pour moi ; avant de vous décider, pesez les souffrances de chacun. Si vous craignez le remords pour avoir préféré un engagement nouveau à vos anciens attachements, représentez-vous celui que j'éprouverai pour être venu ajouter à vos malheurs des espérances vaines et de stériles regrets, pour avoir présenté à vos yeux l'image d'un bonheur insaisissable.

— Ami, — reprit Léna, — ma conscience m'ordonne de rester ici, et vous-même vous me mépriseriez si je n'y obéissais pas.

Je suis entraînée vers vous par toutes mes sympathies ; mais je suis attachée au comte par tous les liens de la reconnaissance. Il m'a fait partager, à moi, pauvre fille inconnue, et sa fortune et son nom ; et depuis il a toujours été pour moi plein de confiance et de bonté. Je ne payerai pas ses bienfaits par une trahison qui le tuerait peut-être. J'ai pu vous donner mon âme sans remords, parce que je la crois libre ; mais je ne puis vous donner ma vie, parce qu'elle ne m'appartient pas.

J'ai juré de rester fidèle au comte, et je tiendrai mon serment. Je ne veux être ni ingrate ni parjure. Il faut que je reste digne de votre amour en résistant à votre passion.

Adieu, ami. Si je vous fais du mal, pardonnez-le-moi en faveur du bien que je voudrais vous faire au prix de mon sang.

Pour moi, soyez sans inquiétude et sans regrets. N'étant pas accoutumée au bonheur, je ne suis pas ambitieuse : je saurai me contenter de ce que Dieu m'a donné. Votre souvenir, qui restera à jamais la plus chère de mes pensées, consolera mes ennuis, au lieu de les aggraver comme vous le supposez. Il me sera doux de songer que je n'ai pas passé inconnue sur la terre, et je ne me rappellerai pas sans orgueil la place que j'aurai occupée un instant dans votre grand cœur. J'accomplirai plus facilement des devoirs auxquels j'aurai sacrifié le bonheur ; et mon isolement me semblera plus supportable quand je pourrai dire que c'est ma volonté qui me l'impose.

D'ailleurs, si j'ai encore beaucoup à souffrir, je sens que je ne souffrirai pas longtemps.

Pardon ! je deviens faible et vous afflige, au lieu de vous encourager. Il faut nous séparer, avant que la lâcheté prenne le dessus dans mon cœur. Ne me répondez pas un mot, ne cherchez pas à changer une de mes résolutions ; je place ma conscience sous la sauvegarde de votre loyauté.

Merci de cette noble vie que vous m'avez offerte ! merci de la générosité avec laquelle vous m'obéissez ! Je n'oublierai rien, et, à quelque heure que vous élevez vos pensées vers Dieu, soyez certain qu'il y aura une âme dévouée qui le priera pour vous.

Elle se leva et s'éloigna rapidement en lui faisant signe de ne pas la suivre. Il resta immobile et silencieux, l'œil fixé sur la trace de ses pas.

Quand le soir fut venu, il s'embarqua sans lui avoir parlé, sans l'avoir aperçue. Puis il appareilla et s'éloigna vers la haute mer, sans qu'elle se montrât. Mais, quand il fut à une grande distance, il vit une forme blanche venir se poser sur le grand rocher qui domine la baie. Elle était encore à la même place quand la nuit s'abaissa sur les flots.

VII

Un mois s'est écoulé. La comtesse a conservé tout son calme et toute sa douceur ; mais une souffrance profonde se lit sur ses traits altérés.

En vain on la presse de questions, on n'en peut obtenir aucun éclaircissement sur la cause de son malaise. Elle attribue son accablement et sa pâleur aux perturbations fréquentes de l'atmosphère.

En effet, depuis plusieurs jours les orages se succèdent avec rapidité, et tout fait encore présager pour la nuit qui va suivre une horrible tempête. Le vent souffle avec violence, la mer vient se briser en gémissant contre les rochers, et les oiseaux nocturnes poussent, au milieu des ténèbres, de longs cris de terreur.

Le comte, pensant qu'il n'y a pas d'attaque à redouter par un temps pareil, ordonne que l'on fasse rentrer les sentinelles. La comtesse, plus abattue et plus triste encore que de coutume, se retire de bonne heure dans son appartement. Là, pour se livrer plus tranquillement à la prière, elle fait éloigner ses femmes et reste seule.

L'orage a sévi pendant toute la nuit avec une épouvantable violence ; mais le calme renaît avec le jour. Les sentinelles reprennent leurs postes ; le château s'éveille.

Les femmes de la comtesse se présentent à sa porte, qu'elles trouvent ouverte. Elles entrent : leur maîtresse est absente, et son lit n'est point défait. On s'étonne, on cherche, on court, on appelle ; mais en vain.

Que peut être devenue la comtesse ?

Aucune marque de violence ne permet de supposer un assassinat ou un enlèvement. D'ailleurs, le château est partout entouré de fessés profonds, de murailles élevées ou de rochers infranchissables. Tous les ponts étaient levés, toutes les portes fermées. Personne n'a pu pénétrer du côté de la terre ; et, pour aborder du côté de la mer, il eût fallu risquer vingt fois sa vie. Puis l'on eût entendu quelque bruit, quelque cri d'alarme. La comtesse ne peut donc avoir été la victime d'un audacieux attentat.

Elle ne peut non plus s'être précipitée involontairement dans les flots. Sa terrasse est garnie d'une haute balustrade de marbre dont tous les piliers ont conservé leur solidité ; et les rochers qui séparent la terrasse de la mer eussent gardé quelque vestige de la chute, quelque débris du cadavre. Et comment s'imaginer que, par cette épouvantable nuit, la comtesse soit sortie de son appartement sans un dessein sinistre ?

Que penser, sinon que, lasse de souffrir, elle a cherché volontairement dans la mort un terme à ses maux ?

Cette dernière idée préoccupe tout le monde ; mais personne n'ose l'exprimer. Quand les regards farouches du comte ne feraient pas expirer les paroles sur les lèvres de ses serviteurs, aucun d'eux ne voudrait être le premier à accuser d'un crime celle qu'ils sont accoutumés à regarder comme le modèle de toutes les vertus.

Cependant on ne peut plus conserver de doutes. Plusieurs jours se sont écoulés, et les messagers expédiés à sa recherche dans toutes les directions sont tous revenus sans en rapporter aucune nouvelle. Tout espoir est perdu.

On célèbre pour l'âme de la comtesse une messe funéraire, et le deuil commence.

VIII

Monts sublimes ! éternels sommets ! témoins immobiles de la marche des siècles ! géants de la création ! voisins du ciel ! vous êtes le séjour du calme et la patrie des grandes âmes. A vos pieds viennent expirer les vains bruits du monde ; et le vulgaire s'arrête au loin, épouvanté de votre sauvage grandeur.

Celui qui nourrit de fortes pensées peut seul supporter l'austère silence de vos solitudes : car là on n'a d'autre compagne que la nature, d'autre interlocuteur que l'écho ; rien n'y est animé que par vous-mêmes, et le désert n'offre que la mort à qui ne sait pas lui donner la vie. Il faut que, comme un soleil généreux, l'esprit éclate en jets de lumière et de chaleur ; il faut que, semblable à un lac trop plein, le cœur déborde sur les objets extérieurs et les féconde en les inondant.

Mais alors quelle existence pour l'homme qui, sûr de lui-même et digne de vous, ô montagnes ! vient dans vos mystérieuses retraites se recueillir et vous contempler ! Tout pour lui s'amplifie, s'élève et s'épure. Les sentiments empruntent la grandeur des choses pour leur donner ensuite une majesté nouvelle. Les idées, miroirs fidèles, réfléchissent sur les images l'éclat qu'elles en reçoivent. Les deux mondes de l'intelligence et de la matière, mis en contact, font jaillir à la fois de leurs flancs toute la force, tout le feu, toute la vie, qui y étaient enfermés, et, par une action simultanée, se développent, s'allument, s'animent l'un l'autre.

Toute pensée prend un corps, toute forme un sens. Cet entassement de pics superposés n'est plus seulement un amas gigantesque de masses inertes, mais semble une âpre et magnifique échelle que la vertu gravit pour monter à Dieu. Debout sur le plus ardu des pics inaccessibles, la liberté vous apparaît, vierge auguste, vêtue d'un manteau de neige, respirant à pleine poitrine l'air pur des abîmes et promenant un fier sourire sur son empire solitaire. Cette inquiétude éternelle qui s'agite, ainsi qu'une mer, au

fond de l'âme humaine, tour à tour gémit avec la brise, crie avec la tempête, gronde avec le tonnerre.

L'imagination, sœur de l'aigle, déploie ses ailes au milieu du vaste espace, et, planant au-dessus de la terre, perce de son regard les profondeurs infinies des cieux. Les désirs se changent en pressentiments ; l'espérance revêt les apparences de la réalité. La marche monotone et solennelle du temps fait sentir l'approche de l'éternité, comme l'élargissement des fleuves annonce l'Océan. La vie présente s'écoule dans la contemplation de la vie future vers laquelle on marche ; et la mort n'est plus qu'une porte sombre que l'on aspire à traverser pour passer du séjour des lueurs douteuses au royaume de la pure lumière.

C'est surtout à l'amour que convient la vie austère et calme des montagnes. Aux affections que le tumulte du monde irrite, use et déplace en même temps, les hautes solitudes donnent à la fois la tranquillité de leurs lacs, la profondeur de leurs gouffres, la solidité de leurs rocs. Le cœur, forcé de se concentrer sur un seul objet, y place tout son bonheur et y consacre toutes ses forces.

Mais c'est aussi l'amour qui a surtout besoin de grandeur et de puissance pour aborder une telle vie. Le même air qui fortifie les passions vigoureuses tue les faibles attachements.

IX

Dans une profonde vallée de la Syrie, fermée d'un côté par les sommets neigeux du Liban, ouverte de l'autre sur les plages lointaines de la Méditerranée, s'élève la riche demeure d'un émir. A gauche est une vaste forêt de cèdres, au milieu un tapis de gazon émaillé de fleurs sauvages, à droite un abîme au fond duquel murmurent les eaux tourmentées d'un torrent.

Le soleil commence à baisser. Sous l'ombre épaisse d'un cèdre séculaire, le chef est couché aux pieds d'une belle jeune femme.

— Voilà un an, — dit-il, — que nous cachons ici notre amour et notre bonheur.

Laisse-moi te remercier, ma bien-aimée, et te dire ce que j'ai dans le cœur. Je suis plein de reconnaissance pour tes bienfaits ; tu as apaisé toutes mes souffrances, dissipé tous mes doutes, ranimé toutes mes illusions. La

vie m'était devenue odieuse : tu m'y as rattaché en me faisant une destinée plus belle que tous mes rêves.

Je n'ai plus le droit de me plaindre de mes maux antérieurs, tant sont grandes les compensations que tu m'as données ! Et je n'ai plus même la faculté de songer au passé, tant je suis absorbé dans les félicités du présent !

Je n'ai souffert qu'une fois à cause de toi : c'est cette nuit, cette nuit si terrible et si belle, où je t'emportais, à travers l'orage, malgré tes prières et tes larmes. Rappelle-toi ce que tu éprouvais en réordonnant de m'éloigner pour toujours, et tu auras une idée de ce que j'éprouvai en te faisant violence.

Pourtant je m'attendais à ta résistance quand je fis retourner mon navire : j'avais pesé toutes les conséquences, prévu tous les obstacles, et j'arrivai armé d'une résolution que je croyais inébranlable. Mais en escaladant les rochers, moi qui n'avais jamais connu la peur, je tremblais tellement que vingt fois je faillis me précipiter. Au moment où je me trouvais en face de toi, je sentis tout mon sang refluer vers mon cœur et mes genoux se dérober sous moi. Je voulus te parler ; la voix me manqua. Ce fut un bonheur : si je t'avais adressé une parole, je n'aurais plus eu la force d'exécuter mon projet.

Mais ma faiblesse même nous sauva. Ne pouvant rien dire, je me décidai soudain à agir ; et, te saisissant dans mes bras, je m'enfuis avec toi dans les ténèbres, comme un loup avec sa proie. Oh ! béni soit le tonnerre qui couvrait ta voix suppliante ! bénies soient les sombres nuées qui m'empêchaient de lire ton épouvante dans tes regards ! bénie soit cette pente terrible qui m'entraînait malgré moi vers la mer ! Si j'eusse pu m'arrêter, si j'eusse eu le temps d'écouter tes prières et de voir tes larmes, peut-être... O Dieu ! je frissonne d'y songer seulement.

Quel lendemain, si, au lieu du crime qui m'a donné le bonheur, j'eusse commis cette lâcheté ! Toi-même qui avais eu la force de me renvoyer, toi-même tu me l'as avoué, tu te mourais de mon départ ; tu t'étonnais de mon obéissance ; tu désirais, tu attendais mon retour, tout en le redoutant. Qu'eusses-tu pensé de moi si je t'eusse obéi une seconde fois ? Que serais-tu devenue après cette tentative misérable qui t'aurait encore une fois laissée retomber dans ton isolement désespéré, après t'avoir montré dans l'avenir toutes les joies de l'amour partagé ! O chère maîtresse !

Mais non, cela n'était pas à craindre ; je t'aimais trop déjà pour reculer même devant ta colère, même devant tes remords. A quelque prix que ce pût

être, il fallait que je possédasse ma bien-aimée.

Et cependant, s'il y a une idée au monde qui m'épouvante, c'est celle de te faire souffrir. Toi souffrir par moi ! Ne serait-ce pas comme si je plongeais ma main dans ma poitrine ouverte pour y déchirer mon propre cœur ?

Comment cela pourrait-il arriver ? Y a-t-il en moi autre chose qu'admiration, respect, tendresse ? Mon âme est-elle autre chose qu'un pâle mais fidèle miroir de la tienne ! Tu peux porter partout tes regards, tu ne trouveras partout que ton image ; tu peux faire descendre ta pensée dans les derniers replis de la mienne, et tu n'y trouveras rien qui ne vienne de toi, qui n'aille à toi, qui ne soit toi-même.

Et l'avenir ne peut pas t'inquiéter plus que le présent : tu sais que ma vie n'est que l'ombre de la tienne, et que l'une ne peut ni se mouvoir sans que l'autre la suive, ni disparaître sans que l'autre s'efface. Quant à ces craintes, à ces remords, dont je parlais, tu ne saurais les éprouver. Si tu es ici, ce n'est pas ta faute, mais la mienne. Tu ne peux te reprocher un bonheur que je t'ai donné malgré toi, ma captive adorée ; et Dieu ne peut te punir d'un crime que tu n'as pas commis. Moi seul ai tout fait, c'est sur moi seul que retombent toutes les conséquences. O bonheur ! tu partages ma victoire sans partager mes dangers. Advienne que pourra, je suis tranquille : tu es à l'abri.

Et d'ailleurs que me peut maintenant le Tout Puissant ? N'a-t-il pas créé nos âmes immortelles et incorruptibles ? Et quelle est l'essence des nôtres, si ce n'est pas l'amour ? Nous ne cesserons donc plus d'aimer, puisque nous ne pouvons plus cesser d'être ; et nous ne cesserons plus de nous aimer, parce qu'au dehors de nous l'amour n'existe pas pour nous.

Que s'allument toujours à toutes les flammes de l'enfer ! que se creusent éternellement des gouffres infinis ! Jamais souffrances n'égaleront mes joies, si jamais ne se brise le lien qui nous unit.

Je t'ai dit comment je t'aimais. Dis-moi comment tu m'aimes.

Elle l'écoutait, plongée dans une béatitude rêveuse et comme accablée de son bonheur. Quand il finit en l'interrogeant, elle ne lui répondit pas ; mais, prenant sa tête dans ses deux mains, elle la serra fortement sur son cœur.

Le jeune homme s'abandonna longtemps avec délices à son étreinte silencieuse. Mais, en sentant deux larmes brûlantes tomber sur son front, il se leva d'un bond, et, s'éloignant de quelques pas :

— Puisque vous pleurez, — dit-il avec un doux sourire, — c'est que vous êtes malheureuse ; et moi, qui n'aime pas les tristes visages, je m'en vais.

— Ou vas-tu ? — demanda-t-elle d'un air inquiet.

— J'ai aperçu dans les rochers, — répondit-il d'une voix émue, — une rose sauvage qui fleurit dans la solitude ; je veux l'aller cueillir en souvenir d'une triste et délicieuse soirée.

Et il disparut dans la forêt. La jeune femme lui jeta un dernier regard, se leva, et regagna sa demeure à pas lents. Arrivée au seuil, elle s'arrêta, et, levant au ciel ses yeux encore humides :

— Je payerai volontiers de mon sang le bonheur que je t'ai apporté, ô mon noble ami ! mais je ne puis oublier le malheur que j'ai laissé derrière moi.

X

Quand elle fut rentrée, on lui annonça qu'un pèlerin chrétien demandait l'hospitalité. Elle ordonna qu'on l'introduisît.

C'était le comte Robert. A sa vue, elle se leva convulsivement, poussa un cri terrible et tomba raide à la renverse.

Le jeune émir a entendu ce cri.

Il frémit, il accourt, il entre : ses regards tombent d'abord sur Robert, et se reportent rapidement sur la femme étendue à ses pieds. Il se penche sur elle, met la main sur son cœur, aspire ses lèvres, et voit qu'elle est morte.

Alors, sans pousser un cri, sans verser une larme, sans prononcer une parole, il l'enlève doucement dans ses bras et sort avec elle de l'appartement. Il traverse la prairie avec lenteur, comme s'il craignait de réveiller sa bien-aimée endormie, et s'avance vers le torrent. Arrivé sur le bord, il s'arrête un moment, fixe un regard profond sur le visage de celle qui n'est plus ; puis, l'élevant au-dessus de sa tête, il se précipite avec elle dans l'abîme.

Le comte Robert retourna en Sicile, et ne prononça plus jamais le nom de Léna.

Septembre 1841.

FIN

COLLECTION MICHEL LÉVY.

Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 1 franc.

vol.	vol.	vol.	vol.	vol.
A. DE LAMARTINE.	LOUIS REYBAUD	J. AUTRAN	EDGAR POE	F. VICTOR HUGO
Les Confidences. . . 1	Jérôme Paturot. . . 1	Millanah. 1	Trad. Ch. Baudelaire.	(Traducteur.)
Nouv. Confidences. . 1	Paturot-République. 1	FRANCIS WEY	Histoires extraordin. 1	Sonn. de Shakespeare. 1
Touss. Louverture. . 1	D. n. des Commis- Voyagers. . . 1	Les Anglais chez eux 1	Nouv. Hist. extraord. 1	AMÉDÉE PICHOT
THÉOPH. GAUTIER	Le Coq du Clocher. 1	PAUL DE MUSSET	Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1	Les Poètes amoureux 1
Beaux-arts en Europe 2	L'Indust. en Europe 1	La Bavolette. . . . 1	CHARLES DICKENS	ÉMILE CARREY
Constantinople. . . 1	Ce qu'on voit dans une rue. 1	Puylaurens. 1	Traduction A. Pichot.	Huit jours sous l'E-
L'Art moderne. . . 1	FREDÉRIC SOULIÉ.	CÉL. DE CHABRILLAN	Neveu de ma Tante. . 2	quateur. 1
Les Grotesques. . . 1	Mémoires du Diable. 2	Les Voleurs d'Or. . . 1	Contes de Noël. . . 1	Méts de la Savane. 1
GEORGE SAND	Les Deux Cadavres. 1	La Sapho. 1	A. VACQUERIE	Les Révoltes du Para
Hist. de ma Vie. . . 10	Confession Générale. 2	EDMOND TEXIER	Profil et Grimaces. 1	Récits de Kahylie. 1
Mauprat. 1	Les Quatre Sœurs. 1	Amour et finance. . 1	A. DE PONTMARTIN	CHARLES BARBARA
Valentine. 1	Au jour le jour. . 1	ACHIM D'ARNIM	Contes et Nouvelles. 1	Histoir. émouvantes. 1
Indiana. 1	Marguerite. — Le Maître d'Ecole. 1	Trad. T. Gautier. . 1	Mém. d'un Notaire. . 1	E. FROMENTIN
Jeanne. 1	Le Bananier. — Eu- talie Pontois. . . 1	Contes bizarres. . . 1	La Su du Procès. . 1	Un Été dans le Sahara 1
La Mare au Diable. 1	Huit jours au Château 1	ARSENÉ HOUSSEY	Contes d'un Planteur de choux. 1	XAVIER EYMA
François le Champi. 1	Si jeunesse avait. . 2	Femmes c. elles sont 1	Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1	Les Peaux-Noires. . 1
Teverino. 1	Le port de Creteil. . 1	L'amour comme il est 1	HENRI CONSCIENCE	LA COMTESSE DASH
Consuelo. 3	Le Conseiller d'Etat. 1	GÉNÉRAL DAUMAS	Trad. Léon Woequier.	Les Bala masqués. . 1
Comt. de Rudolstadt 2	Le Magnétiseur. . . 1	Le grand Désert. . . 1	Scén. de la Vie Nam. 2	Le Jeu de la Reine. 1
André. 1	Un malheur complet 1	Cheroux du Sahara. 1	Le Fléau du Village. 1	La Chaine d'Or. . . 1
Horace. 1	La Lionne. 1	H. BLAZE DE BURY	Les Heures du soir. 1	MAX BUCHON
Jacques. 1	Les Dames inconnues 4	Musiciens contempor. 1	Les Veillées Namand. 1	En Province. 1
Lettres d'un voyage. 2	La rue de Provence N° 3. 1	OCTAVE DIDIER	Le Démon de l'Argent 1	HILDEBRAND
Lélia. 2	Mme É. DE GIRARDIN	Madame Georges. . 1	La Mère Job. . . . 1	Trad. Léon Woequier
Lucretia Floriani. . 1	Marguerite. 1	La Vie arabe. . . . 1	L'Orpheline. 1	Scén. de la Vie holland. 1
Peché de M. Antoine 2	Nouvelles. 1	Bernerette. 1	Guerre des Paysans. 1	AMÉDÉE ACHARD.
Le Piccinino. . . . 2	Comte de Launay. 4	ADOLPHE ADAM	Parisiennes et Provinciales. 1	Brunes et Blondes. 1
Meunier d'Angibault. 1	Marq. de Pontanges. 1	Souv. d'un Musicien. 1	Mém. d'un gentilh. du siècle dernier. 1	Les Dern. Marquis. 1
La dern. Aldini. . . 1	Poésies complètes. . 1	J. DE LA MADELÈNE	DE STENDHAL	Les Femmes honnêtes 1
Crétaire intime. . . 1	Cont. d'une v. Fille. 1	Les Ames en peine. 1	(M. Beyle.)	A. DE BERNARD
GÉRARD DE NERVAL	ÉMILE AUGIER	ÉMILE SOUVESTRE	De l'Amour. 1	Le Portrait de la Mar- quise. 1
La Bohème galante. 1	Poésies complètes. . 1	Philos. sous les toits 1	Le Rouge et le Noir. 1	CH. DE LA ROUNAT
Le Marq. de Payolle. 1	F. PONSARD	Conf. d'un Ouvrier. . 1	La Chart. de Parme. 1	Comédie de l'Amour. 1
Les Filles du Feu. . 1	Etudes Antiques. . 1	Au coin du Feu. . . 1	MAX. RADIGUET	MAX VALREY
EUGÈNE SCRIBE	PAUL MEURICE	Scén. de la Vie intim. 1	Souv. de l'Amér. esp. 1	Marthe de Montbrun. 1
Théâtre (ouv. comp.) 20	Les Tyrans de Village 1	Chroniq. de la Mer. . 1	PAUL FÉVAL	A. DE MUSSET
Comédies. 3	CH. DE BERNARD	Dans la Prairie. . . 1	Le Tueur de Tigres. 1	GEORGE SAND
Opéras. 2	Le Nœud gordien. . 1	Les Clairières. . . . 1	Les dernières Fées. 1	DE BALZAC etc.
Opéras comiques. . 5	Gérault. 1	Sc. de la Chouannerie 1	MÉRY	Le Tiroir du Diable. 1
Comédies-Vaudv. . 10	Un homme sérieux. 1	Les derniers Paysans 1	Les Nuits anglaises. 1	Le Tiroir du Diable. 1
Nouvelles. 1	Les Ailes d'Icare. . 1	Souv. d'un Vieillard. 1	Une Hist. de Famille. 1	Paris et les Parisiens 1
Historiettes et Prov. 1	Gentilhom. campagn. 2	Soirées de Meudon. . 1	André Chénier. . . . 1	Parisiennes à Paris. 1
Piquillo Alliaga. . . 3	Un Beau-Père. . . . 2	Sc. et réc. des Alpes. 1	Salons et Sout. de Paris 1	ALBÉRIC SECONO
HENRY MURGER	Le Paravent. 1	L'Echelle de Femm. 1	Les Nuits italiennes. 1	A quoitient l'Amour. 1
D. n. Rendez-vous. . 1	L'Ecueil. 1	La Goutte d'eau. . . 1	GUST. FLAUBERT	Mme BERTON
Le Pays Latin. . . . 1	HOFFMANN	Sous les Filets. . . . 1	Madame Bovary. . . 2	(Née Samson.)
Scènes de Campagne 1	Trad. Champfleury.	Le Foyer Breton. . 2	CHAMPFLEURY	Le Bonheur impossible. 1
Les Buveurs d'Eau. 1	Contes posthumes. . 1	Contes et Nouvelles. 1	Les Excentriques. . 1	NADAR
Vacances de Camille. 1	OSCAR DE VALLÉE	Les derniers Bretons 2	Avent. de Mlle Mariette 1	Quand j'étais Étudiant. 1
CUVILLIER-FLEURY	Les Manicurs d'arg. 1	LÉON GOZLAN	Le Réalisme. 1	ÉMILIE CARLEN
Voyag. et Voyageurs. 1	ALEX. DUMAS FILS	Châteaux de France. 2	Prem. Beaux Jours. 1	Trad. M. Souvestre.
ALPHONSE KARR	Avent. de 4 femmes. 1	Notaire de Chantilly 1	Les Souffrances du profess. Delteil. . 1	Deux Jeunes Femmes 1
Les Femmes. 1	La Vie à vingt ans. 1	Polydore Marasquin 1	XAVIER AUBRYET	LOUIS ULBACH
Encore les Femmes. 1	Antonine. 1	Nuits du P.-Lachaise 1	La Femme de 25 ans. 1	Les Secrets du Diable 1
Agathe et Cécile. . 1	Dame aux Camélias. 1	Le Médecin du Pecq 1	VICTOR DE LAPRADE	VALOIS DE FORVILLE
Pr. hors de mon Jard. 1	La Bolte d'Argent. . 1	Hist. de 130 femmes. 1	Psyché. 1	Le Marq. de Pexaval 1
Sous les Tillands. . 1	LOUIS BOUILHET	La famille Lambert. 1	H. B. RÉVOIL (Trad.)	F. HUGONNET
Voy. aut. de mon jard. 1	Mélenis. 1	La dern. Sœur Grise. 1	Harems du N.-Mond. 1	Souvenirs d'un Chef de Bureau Arabe. 1
Vignée de Vêrètes. . 1	JULES LECOMTE	THÉOPH. LAVALLÉE	ROGER DE LUYVOIR	JULES SANDEAU.
Le Célèbre normande. 1	Poignard de Cristal. . 1	Histoire de Paris. . 2	Chev. de St-Georges. 1	Sacs et Parchamins. 1
Trois cents pages. . 1	X. MARMIER	FÉLIX MAYNARD	Avent. et Courtisanes 1	LOUIS DE CARNÉ
Soirées de S. Adresse 1	Au bord de la Newa 1	Journal d'une dame Anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1	Histoires cavalières. 1	
Mme B. STOWE	Les Dames intimes. 1	A. DE BRÉHAT	GUSTAVE D'ALAU	
Traduct. E. Forcade.		Scènes de la Vie		
Souvenirs heureux. . 8				
CH. NGUIER (Trad.)				
Vie de V. 1				



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Monsieur Corbeau, par Félicien Mallefille

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5788380f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr